

L'ARBORE



SAINT JOSEPH

MAGAZINE CATHOLIQUE
Lecture pour tous, jeunes et vieux.

SOMMAIRE

FEVRIER 1924

TEXTE

Page		
241	— Un choix à faire.	THOMAS POULIN
242	— L'oiseau du Paradis	P.
245	— L'éducation eucharistique dans la famille.	JACQUES HERBÉ (<i>La Maison</i>)
250	— Le docteur Paul Michaux.	Dr H. MAYET (<i>Bulletin de la S. M.</i>)
253	— Eugène Labiche.	C. LECIGNE (<i>Le Noël</i>)
257	— Chronique littéraire : <i>Campanules</i>	FERDINAND BÉLANGER
259	— Ephémérides canadiennes.	
263	— La machine humaine : les cheveux.	LE VIEUX DOCTEUR
265	— Radio : Le montage d'un appareil récepteur.	L.-M. BOLDUC, ptre
269	— L'enfant au foyer	JEANNE LE FRANC
269	— Boîte aux lettres.	JEANNE LE FRANC
270	— L'adieu !	ALICE DE VALCOURT
270	— Potages	(<i>La Cuisine à l'École primaire</i>)
272	— Patrons de broderie, marque "Gorcy"	
273	— Pour former une élite ouvrière.	FR. RAYMOND-S.-M. PICHÉ, O. P.
275	— Pour s'amuser.	(<i>La Semaine par. de Fall River</i>)
276	— Les livres	
277	— Aux mères du Canada (poésie)	E. DUPEYRAT (<i>Nos chansons franç.</i>)
277	— La Maison.	E. SAINTE-MARIE PERRIN, (<i>La Revue Hebdomadaire</i>)
279	— Quand l'âme est droite (feuilleton)	MAURICE RIGAUX

ILLUSTRATIONS

244	— Un souvenir d'avant-guerre.
249	— Les fouilles de Carthage.
250	— Portrait de feu le Dr Paul Michaud
256	— Après le dernier désastre italien.
260	— L'hon. Narcisse Pérodeau, N.P.
261	— Feu Mgr Jules Massicotte, P.D.
261	— Feu Mgr Philémon Brassard, P.D.
261	— Feu M. Joseph Gosselin
262	— L'hon. juge A. Malouin.
262	— L'hon. juge Ernest Roy.
264	— Le nouveau Pont-Royal à Paris
274	— Le <i>Shenandoah</i>

“ L'Apôtre ” est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. “ L'Apôtre ” répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. “ L'Apôtre ” veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. “ L'Apôtre ” publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME V

QUÉBEC, FÉVRIER 1924.

No 6

Un choix à faire

TOUT est prétexte pour insulter au Vatican. Les journaux nous en ont fourni un nouvel exemple ces derniers temps. Une agence quelconque américaine, qui se torture probablement les méninges pour trouver de la réclame prenante dans le but d'activer la vente des appareils de radio, faisait annoncer une grande nouvelle: Le Saint-Père allait faire installer sur le Vatican un puissant poste de transmission, afin de converser librement avec ses millions de fidèles.

La nouvelle n'avait qu'un défaut, celui d'être fautive et, un journal américain qui l'avait tout d'abord transmise, s'empressait quelques jours après de la démentir.

Elle avait tout de même fait son impression ayant été publiée par la plupart des grands journaux à nouvelles. Peu d'entre eux, il faut bien l'ajouter, ont eu le courage du confrère américain pour dire à leurs lecteurs qu'ils avaient été trompés.

Et des milliers et des milliers de lecteurs, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, s'en vont croyant en l'installation prochaine du poste transmetteur de messages sur le Vatican. Demain — le monde est incorrigible — une agence d'aéroplanes apprendra au monde que le Pape vient d'acheter un avion pour prendre le frais air et mieux contempler ses jardins. Ce sera également invraisemblable, mais on le croira et on le répétera.

Et comme aujourd'hui, ce canard servira de prétexte aux ennemis de l'Eglise pour insulter au Vatican.

* * *

La nouvelle du radio n'a d'ailleurs pas été ignorée et, certains d'entre eux en ont profité pour faire

revivre des calomnies cent fois exécutées et charger le Pape des plus noires intentions. Un journal de Toronto n'a-t-il pas découvert, on ne sait où, que les autorités du Vatican avaient conversé à ce sujet avec le Gouvernement de Rome et demandé que l'on garantisse l'entière liberté des communications transmises par ce poste émetteur. N'a-t-il pas découvert encore que ces autorités se proposaient de converser avec les Délégués apostoliques au moyen d'un code privé.

Il y en avait suffisamment pour lui permettre de relever toutes les faussetés du temps de la guerre, pour crier au danger de l'ingérence papale dans les affaires intérieures, pour dénoncer ce danger au gouvernement de l'énergique Mussolini et prétendre que même en temps de paix on ne devrait pas permettre au Vatican de communiquer en langage codifié avec ses représentants à l'étranger.

Pour nous ces attitudes sont d'un ridicule achevé, mais elles ont dans les milieux non-catholiques une influence qu'on ne saurait ignorer. Elles constituent la "botte de paille" traditionnelle au moyen de laquelle on cache la vérité à un grand nombre de citoyens canadiens qui, ne voyant plus la justice de nos réclamations, se font les adversaires inconscients du maintien de la foi chez les fils des croyants.

La presse qui se proclame renseignée et qui veut renseigner ses lecteurs devrait, il nous semble, s'imposer le devoir de ne pas propager tous les canards que les ennemis de la religion ou les agences commerciales lancent pour mousser leurs affaires personnelles. Se laisse-t-elle prendre qu'elle devrait s'empresser de remettre les choses au point.

* * *

Les faussetés ont tant de prise qu'il faut la bonne volonté de tous ceux qui sont bien disposés pour les

corriger. L'exemple le plus typique de cette vérité nous a été fourni ces dernières années. Une agence que l'on dit juive annonçait, en effet, un schisme imminent parmi le clergé de France. Immédiatement après l'apparition de cette nouvelle, un démenti était donné qui suivait la nouvelle ou la précédait dans un peu tous les pays. N'empêche, qu'exactement un an après, la fameuse dépêche nous revenait au Canada et à peu près dans les mêmes termes. Et une deuxième fois elle faisait son mauvais tour de presse.

Il ne faut pas croire aveuglement tout ce qui est publié par les agences, de publicité ; les journaux qui veulent être particulièrement honnêtes font un choix et ne manquent pas, à l'occasion, de mettre leurs lecteurs en garde contre certains potins qu'il leur a été impossible de contrôler. Les feuilles qui se vantent de renseigner leurs lecteurs sur tout ce qui se passe et cela sans discernement, qui publient tout ce qui leur arrive sous le seul prétexte que c'est intéressant, ont cent fois plus que les autres l'occasion de propager de la blague authentique.

Il ne manque pas, en effet, de gens à l'imagination vive et capable de nous inventer des choses intéressantes. Il n'y a pas à disputer que l'on nous apprenne qu'un coup de vent est passé sur un district du pays et a causé des ravages considérables. C'est d'ailleurs une nouvelle qui paraissait dans plusieurs journaux il n'y a pas très longtemps. Si intéressante que fût la nouvelle elle était heureusement fausse et, les braves cultivateurs sur le sort de qui des milliers de gens s'apitoyaient un soir, dormaient tranquillement chez eux.

Tel journaliste qui n'est plus depuis longtemps avait un secret talent d'inventer des faits prenants et qui passionnaient pendant des jours les lecteurs de son journal.

* * *

Nous pourrions longuement multiplier les exemples du genre prouvant que tout ce qui paraît intéressant n'est pas toujours véridique. De ceux que nous venons d'énumérer, il découle cependant deux conclusions bien nettes. C'est d'abord que pour certaines gens que nous ne pouvons tenter de corriger, comme les rédacteurs du fameux journal ontarien mentionné plus haut, tout sert de prétexte à tomber sur la religion. Qu'il s'agisse d'un fait ou d'un canard il importe peu ou point. C'est encore que trop de journaux se font leurs pour-

voyeurs de prétextes en publiant tout ce qui leur tombe sous la main.

C'est ensuite que celui qui veut, non pas tout savoir ce qui se dit sur la terre le même jour, mais être le plus sûrement renseigné doit choisir son journal avec soin. Le journal se divise au moins en deux catégories comme il y a dans chaque milieu deux catégories de gens qui peuvent vous renseigner. L'un est sérieux et ce qu'il dit s'en ressent ; l'autre l'est moins et fort souvent on n'oserait jamais répéter sans en indiquer la source un fait qu'il a rapporté.

THOMAS POULIN.

L'oiseau du Paradis

DANS l'abbaye de Clairvaux vivait, il y a longtemps, un religieux connu seulement sous le nom de frère Alain. Il était noble d'origine, presque de race royale. Un jour, ouvrant les yeux sur les destinées éternelles et sur les splendeurs du Paradis, il résolut de se les assurer par une vie austère et pénitente. Ayant donc vendu ses biens, il se démit de toutes ses charges et prit place parmi les enfants de saint Bernard.

A le voir travailler humblement la terre, sous la robe grossière des religieux de Clairvaux, jamais on n'aurait deviné en lui le brillant chevalier d'autrefois, celui qui dans les combats avait rompu tant de lances au service de son Prince. Tout le jour, courbé sur un sol stérile, il en arrachait les pierres et l'herbe mauvaise ; le soir, au son de la cloche, il rentrait à l'abbaye, suivant la troupe de ses frères, pour aller prendre un repas frugal et s'adonner à la prière.

Ah ! qu'elle est sainte, qu'elle est belle la vie de ces austères religieux ! Pareils aux anges, ils mènent sur terre une existence céleste. C'est ainsi que frère Alain avait senti croître en lui le désir, de jour en jour plus vif, d'échanger le séjour d'ici-bas pour les splendeurs du Paradis.

Un matin que seul dans la forêt il s'appliquait à déraciner de profondes souches d'arbres, son esprit fut obsédé d'un doute étrange : Qu'elle sera longue l'Éternité !.. Toujours dans l'immobilité des siècles, adorer immobile le Seigneur !.. O ! mon Dieu ! Ouvrez donc quel-

que peu les yeux de mon intelligence afin qu'elle comprenne ce que vous réservez à vos saints . . .”

Or, tandis qu'il priait, un petit oiseau vint se poser sur une branche voisine . . . Son plumage brillait du plus doux éclat et sur ses ailes semblaient se jouer toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Le bon moine ravi, déposa sa cognée : “ Je te salue, mon petit-frère en Dieu, je te salue, bel oiseau du Paradis. Chante donc pour le pauvre Alain un des cantiques du ciel.”

Et voici que l'oiseau chante . . . Sa voix était si douce, si harmonieuse que le religieux fut comme ravi de bonheur; sa cognée lui tomba des mains, . . . il écouta le chant du Paradis . . .

Et tout en chantant, l'oiseau s'enfonçait dans la forêt profonde, et Alain marchait toujours, sous le charme de ce chant si doux.

Puis l'oiseau disparut et frère Alain se retrouva seul au milieu des bois.

— Voilà, se dit-il, comment seront les chants du Paradis; j'aurais pu les écouter sans fatigue jusqu'à la fin du jour . . . Loué soit le Seigneur ! Oh ! que les œuvres de ses mains sont belles !

Et le religieux porta ses yeux autour de lui; mais il ne reconnut plus ses chemins accoutumés; la forêt avait changé d'aspect et des arbres nouveaux avaient cru de toutes parts.

A la lisière du bois, là où il avait laissé un sol à peine défriché, des moissonneurs achevaient la récolte, tandis que de nombreux religieux rassemblaient et liaient les gerbes. Sur les collines voisines, des vignobles aux cépages épais mûrissaient au soleil.

Le sentier était devenu route. Plus fatigué que de coutume, frère Alain s'appuyait sur son bâton, méditant ce qu'il voyait sans pouvoir se l'expliquer . . . Ses forces semblaient le trahir, il marchait lourdement.

Le soleil était bien bas lorsque le religieux arriva en vue du couvent. Mais, ô merveille ! là où il n'avait laissé que d'humbles mesures, s'élevaient maintenant de spacieux bâtiments claustraux, que dominait la flèche d'une magnifique église abbatiale.

— Seigneur ! Quelle est cette vision de splendeur ? Que signifie ce mirage !

Alain était arrivé à la porte du monastère. A l'appel de la cloche un frère convers vint ouvrir.

— Que désirez-vous, mon père, dit-il en s'inclinant.

— Je rentre de la forêt, répondit Alain, où le Prieur m'a envoyé ce matin couper des fagots.

— Pardonnez-moi, je crains que vous ne vous trompiez. Je connais tous les habitants du couvent, et votre visage m'est complètement étranger.

— Je suis le frère Alain . . . Ces bâtiments, ces cloîtres, tout cela paraît nouveau pour moi . . .

— Asseyez-vous un moment, car vous me paraissez fort las; je vais en toute hâte prévenir le Père Abbé.

Du plus loin que frère Alain aperçut son supérieur, il se jeta à genoux demandant sa bénédiction . . .

Quel fut le secret de leur long entretien; la légende ne le dit pas, mais le soir même la cloche appelait à la salle capitulaire tous les religieux.

C'était un beau spectacle que cette réunion d'hommes vénérables, brunis par le travail pour la plupart, et gardant un silence austère.

Au milieu d'eux s'avança le Père Abbé menant par la main un étranger à barbe blanche, au costume monastique usé par le temps. C'était le frère Alain.

Après la prière conventuelle, le Père Abbé prit la parole :

“ Écoutez, mes frères, la mystérieuse aventure du frère Alain, ancien moine de céans, qu'une vision béatifique a retenu loin du cloître pendant cent ans révolus. Il revient au milieu de nous, pour nous édifier, et être une leçon vivante de la miséricorde divine et des beautés de la vision béatifique. Parlez, frère Alain, et racontez-nous cette histoire merveilleuse.”

Alors, le vieillard dit :

“ En l'an 1180, j'habitais cette abbaye sous la conduite du Prieur Eginhard. J'avais depuis longtemps des doutes sur le bonheur parfait des élus, pendant une éternité que je ne pouvais comprendre, et moi, pauvre, je priais Dieu de m'éclairer. Un jour, qu'envoyé dans les bois, je déracinais des souches d'arbre, un oiseau céleste vint se poser près de moi, chantant si délicieusement que je le suivis, l'écoutant sans cesse en un ravissement qui me sembla de quelques moments à peine . . . Il avait duré un siècle. Grand Dieu ! que votre ciel est beau, si le chant d'un seul de vos oiselets divins fait ainsi oublier le temps ! . . .”

Ici, le bon religieux, la gorge serrée par l'émotion, ne put continuer.

— Avant de vous réunir, mes frères, dit alors le père Abbé, j'ai fait vérifier dans les archives de l'abbaye, la disparition du frère Alain et celle-ci a été trouvée exactement de cent ans à cette date du 20 décembre 1180 ! L'extase de ce bon vieillard qu'il jugeait n'être que de quelques instants a donc duré un siècle ! Sans doute, Dieu dans sa bonté a permis cette merveille afin de montrer à nos frères que, dans le ciel, les élus n'éprouveront jamais la satiété du bonheur éternel. Béni soit le Seigneur, qui fait toutes choses pour le bien de ses serviteurs. Allons tous le remercier par une prière fervente au pied du saint Autel."

Frère Alain vécut encore plusieurs années au couvent de Clairvaux, édifiant toute l'abbaye par sa piété et ses vertus monastiques. Lorsqu'il mourut, on plaça sur sa tombe une croix de

Pierre surmontée d'un oiseau chantant, les ailes déployées comme pour voler au ciel, et sur cette pierre il était écrit :

Cy gist Frère Alain

*ki passa cent ans comme un jour,
ascoutant canter l'oisel dé Parédis et mourut à
cent quarante.*

Priez Dieu pour son âme. Amen.

P.

BRIÈVETÉ DE LA VIE

Vaine fumée, ombre passagère : voilà ce que m'apparaissent les choses de *cette pauvre vie*. Quand nous avons passé, le temps se referme sur nous, comme l'eau qu'un navire vient de fendre et bientôt le monde nous oublie. Grande leçon qui doit nous apprendre à *ne vivre et à ne travailler que pour Dieu*.

Père POTTON, O.P.



UN SOUVENIR D'AVANT-GUERRE

Vue de plusieurs canadiens de passage à la Fraternité Sacerdotale de Paris, en 1914.

On remarque dans ce groupe: Troisième rangée: MM. J.-G. Turcotte, ptre, Trois-Rivières; C.-J. Roy, ptre, St-Gérard de Wolfe; Mgr L.-Eugène Duguay, P.D., St-Barnabé, Trois-Rivières; etc., etc. Deuxième rangée: M. le chanoine Nantel, Ste-Thérèse; Rév. Père Provost, supérieur de la Fraternité Sacerdotale, Paris; Mgr Mathieu, évêque de Regina; Mgr Chartier, Trois-Rivières; Rév. Père Têtu, de la Fraternité Sacerdotale; Mgr Sousa, du Brésil, etc., etc. Première rangée: Mgr LeRoy, des Pères du St-Esprit; Mgr Paul LaRocque, évêque de Sherbrooke; Mgr Cloutier, évêque des Trois-Rivières, etc.

L'éducation eucharistique dans la famille

FAIRE l'éducation eucharistique d'un enfant, c'est le préparer comme il convient à sa première Communion et le doter de l'habitude de la Communion fervente et fréquente.

Autant dire, car elle doit être synthétique, que c'est opérer l'éducation chrétienne de cet enfant.

Or, comme en éducation rien n'égale ni ne supplée l'action de la famille, c'est donc dans et par la famille que l'éducation eucharistique doit surtout se réaliser.

J'ose même dire que si elle n'est pas réalisée dans et par la famille, les résultats auxquels aboutira l'action combinée de l'église, de l'école et des œuvres me paraîtront toujours précaires.

Mais une fois cette éducation assurée et soutenue par la famille, je crois — et c'est l'expérience qui me donne cette foi — que la jeunesse est sauvée et qu'elle peut affronter les inévitables combats qui surgissent fatalement le long de toute existence humaine : le Pain des forts rend invincible.

Entre autres causes, l'éducation familiale tient sa puissance du fait que les premières impressions sont les plus vives et les plus durables. Ce qui arrive avec les langes, dit un proverbe basque, ne s'en va qu'avec le suaire.

Cela est tellement vrai que l'on peut assurer qu'il n'est pas de meilleur critère de la valeur morale d'un homme que la valeur de l'éducation qu'il a reçue au foyer familial.

Sans doute, tous les enfants n'agissent pas toujours dans le sens de l'impulsion que la famille semble leur avoir donnée ; cette impulsion manque d'ailleurs trop souvent d'énergie, et puis l'humaine faiblesse fait que les écarts sont toujours possibles.

Mais, ainsi que Joseph de Maistre le note, lorsqu'un enfant a reçu au foyer une forte éducation chrétienne, s'il s'écarte plus tard du droit chemin, un jour vient où il décrit "une courbe rentrante qui le ramène au point d'où il est parti".

C'est donc l'éducation donnée au foyer et surtout dans les toutes premières années de la vie, qu'il faut considérer comme la plus importante, celle qui est, réellement et toujours, décisive.

"C'est au sommet que l'angle prend son ouverture, c'est dans la graine que l'arbre inaugure sa valeur" remarque le P. Sertillanges.

"Onze ans ne font pas un homme, déclare M. René Bazin, mais ils le destinent ; ils font pour lui de l'irrévocable."

Pour des parents chrétiens, l'irrévocable à fixer est nettement déterminé : la foi qui révèle l'origine de l'homme fait aussi étinceler comme un phare le but de la course terrestre.

L'objectif essentiel est de former de vrais chrétiens, c'est-à-dire des hommes et des femmes dont la conduite est toujours en harmonie avec la loi de Dieu.

Et c'est toute l'action éducative de la famille qui doit tendre à réaliser cet idéal.

On a écrit des centaines de volumes sur l'art subtil et délicat d'exercer cette action.

Il n'en faut point médire ; mais aux yeux de ceux qui observent la société depuis assez longtemps et qui peuvent comparer l'étiage de la moralité de la jeunesse d'aujourd'hui et de celle d'il y a vingt ou trente ans, il apparaît incontestable que le décret papal recommandant la Communion et même la Communion fréquente des jeunes enfants a eu, sur la moralité de la jeunesse contemporaine, une influence plus forte que celle de tous les spécialistes de la pédagogie.

La jeunesse d'aujourd'hui, qui a bénéficié déjà de l'usage réinstauré par le décret papal, est animée d'une vie chrétienne plus profonde que la jeunesse qui l'a précédée, et à défaut de la foi, l'expérience réalisée autorise l'observateur impartial à affirmer que plus l'application de ce décret se généralisera et plus la moralité publique s'épurera.

La revue *Hostia* de mai-juin a publié un intéressant chapitre de catéchisme sur "la Communion des enfants selon le Code de droit canon". C'est la traduction d'un opuscule du chanoine docteur Stéphane Antoni, édité avec approbation du Vatican. Ce document doit être connu des parents chrétiens.

Quel est, y est-il dit, le premier devoir des mères chrétiennes envers leurs enfants?

Le premier devoir des mères chrétiennes envers leurs enfants est de les préparer à recevoir convenablement la sainte Communion.

Quand commence ce devoir?

Ce devoir commence quand les enfants sont capables de raisonner, c'est-à-dire quand les enfants ont un degré suffisant de raison, bien qu'ils soient encore dans un âge très tendre.

Quel est le signe certain auquel on reconnaît que les enfants ont un degré suffisant de raison?

Le signe certain auquel on reconnaît que les enfants ont un degré suffisant de raison, c'est quand ils commencent à distinguer, bien qu'imparfaitement, le bien du mal, à comprendre de quelque façon que ce soit qu'il est bien d'obéir et mal de mentir.

Pourquoi le devoir des mères chrétiennes concernant la Communion fréquente commence-t-il au moment où les enfants ont un usage suffisant de la raison?

Parce que c'est alors que commence pour les enfants l'obligation de communier au moins une fois l'an, à Pâques, et en péril de mort.

Comment les mères chrétiennes doivent-elles préparer leurs enfants à recevoir dignement la sainte Communion?

Les mères chrétiennes doivent préparer leurs enfants à la Communion en leur enseignant les choses qu'ils doivent savoir.

Point n'est besoin de redire ici ces choses. On sait les conditions édictées par l'Église et qui règlent l'admission des enfants à la sainte Table.

Je veux seulement noter, en les commentant brièvement, quelques principes qu'il convient, à mon avis, de ne pas perdre de vue en ce qui regarde plus spécifiquement l'éducation eucharistique au foyer familial.

C'est d'abord *la puissance de l'exemple*. Rien n'est plus puissamment contagieux que l'exemple, et surtout l'exemple des personnes aimées, donc des parents, dans l'éducation morale d'un jeune enfant.

Si celui-ci constate qu'au foyer il n'y a pas concordance absolue entre les enseignements qu'il reçoit verbalement et les pratiques dont il est le témoin, c'est en vain que l'on gravera dans sa mémoire des préceptes de haute moralité : la suggestion de l'exemple sera plus forte que celle qui germe des phénomènes de pure connaissance.

Il faut donc, de toute nécessité, que l'enfant voie réellement vivre au foyer la vie chrétienne. Prières, prière en commun qu'il faut maintenir ou rétablir, respect du dimanche, fréquentation des sacrements, observation de la loi du jeûne et de l'abstinence, etc., l'enfant doit être témoin du scrupuleux attachement des parents à toutes les pratiques de la vie chrétienne.

Il faut, en outre, l'habituer à envisager toute chose du point de vue chrétien.

Ce point de vue, c'est le pied de la croix : c'est de là qu'il faut habituer les enfants à regarder la vie.

A cet égard, de quelle portée ne sont pas les paroles d'un père qui, devant ses enfants, juge les événements en fonction des principes chrétiens.

Ce n'est pas par intermittence que la foi doit inspirer la vie familiale. C'est dans une atmosphère religieuse que l'enfant doit grandir.

Mais ici, prenons garde d'excéder la mesure.

L'idéal chrétien de la vie de famille n'est pas la vie du cloître. Celle-ci n'est naturelle qu'aux âmes d'élite. L'immolation est une vertu d'exception : elle n'est le lot enviable que de quelques puissantes musculatures morales.

Si la pensée de Dieu, de la mort, de l'au-delà doit être rendue familière aux enfants, il faut — et c'est justice — que ce soit une pensée de joyeux espoir plus que de crainte redoutable.

“ La joie est plus souvent nommée dans les quelques feuillets de l'Évangile et des Épîtres qu'en aucune littérature profane. L'austère et âpre saint Paul ne recommandait-il pas sans trêve à ses fidèles : *Gaudete, iterum dico, gaudete*. Fénelon, dans une de ses délicieuses lettres à celui qu'il appelait “ son cher petit Fanfan ”, au jeune marquis, son neveu, grièvement blessé au siège de Landrecies, et qui devait rester toute sa vie boiteux, Fénelon écrivait : “ Chante, amuse-toi, fais-toi amuser, aime Dieu gaiement. ” Et l'aimable saint François de Sales, réfutant l'objection qui nous occupe, ne dit-il pas : “ Un saint triste est un triste saint. ”

Madame de Sévigné s'émerveillait de rencontrer, dans le fond de ses provinces, “ des âmes de paysans plus droites que des lignes,

aimant la vertu comme naturellement les chevaux trottent”.

C'est à former de telles âmes, plus droites que des lignes, aimant naturellement la vertu et la pratiquant avec courage, que l'éducation religieuse dans la famille doit aboutir.

Et pour la réaliser, songeons que Dieu est avec nous et que sa grâce fécondera nos efforts.

Un auteur du vieux temps, le bon Lancelot, estimait avec raison que pour bien conduire les enfants “ il faut *prier* plus que *crier* et plus parler d'eux à Dieu que de leur parler *de* Dieu.”

*
* *

Car il importe, si l'on veut réellement aboutir à une solide formation religieuse, de *s'inspirer des besoins et des possibilités de la nature infantile*. L'enfant est un être à part : ce n'est pas un adulte en miniature. Il a ses façons de sentir, de comprendre, d'agir et de réagir qui lui sont propres et qui ne correspondent pas toujours à nos propres façons de sentir, de comprendre et d'agir.

Que de fois nous le jugeons par rapport à nous ! Et nos jugements sont faux ! Et nous arrivons ainsi à fausser sa conscience morale, ce qui est une catastrophe presque irréparable.

Nous voulons que sa piété prenne les mêmes caractères que la nôtre, nous estimons ses manquements à la même norme que nous appliquons à nos propres manquements ; sous prétexte de l'impressionner davantage, nous exagérons la portée de ses actes, imputant à faute ce qui n'est que légèreté naturelle et mobilité d'attention, récompensant comme un mérite ce qui n'est qu'involontaire manifestation d'heureux dons naturels.

Le système disciplinaire auquel nous le soumettons, loin d'être en harmonie avec son mérite vrai ou sa réelle culpabilité, repose trop souvent sur la seule matérialité des actes et désoriente la logique enfantine bien plus rigide qu'on ne le soupçonne parfois.

De grâce, ne transportons pas ces désastreuses anomalies dans l'éducation religieuse de nos tout petits.

*
* *

Cette éducation religieuse générale assurée, il importe de doter les enfants de l'habitude de la fréquentation régulière des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, puisque cette fré-

quentation est le gage le plus certain de la persévérance dans le chemin de la vertu.

Le sacrement de Pénitence, qui apporte le pardon et la paix à l'âme, offre un moyen d'une valeur sans pareille de développer la personnalité, l'esprit d'initiative et de liberté, le sens de la responsabilité de l'enfant qui agit seul devant Dieu, représenté par son ministre, et traite alors de l'affaire la plus grave qui soit :

“ On peut défier tous les éducateurs d'inventer une épreuve où la personnalité de l'enfant soit à ce point exaltée.” (F. Gellé.) D'autre part, par l'habitude de l'examen de conscience qui précède la confession, c'est le jugement et le raisonnement de l'enfant qui s'exercent efficacement en rapportant des faits vécus à la norme qu'est la loi morale ; puis, par les avis reçus au tribunal de la Pénitence d'un confesseur instruit, c'est la conscience morale qui se forme et acquiert une clarté, une droiture, une indépendance et surtout une délicatesse exquise que l'on ne peut acquérir à un tel degré nulle part ailleurs.

Et que dire de l'exercice de la vertu d'humilité dans l'aveu, dans le parallèle entre les fautes commises et les bontés de Dieu, dans l'examen comparatif des progrès moraux que l'on réalise ? Que dire aussi de la valeur éducative des sentiments qui animent l'âme à ce moment solennel ?

Non, même du point de vue purement naturel, on ne peut trouver aucun exercice d'une puissance éducative comparable à celle de la confession.

Mais c'est le sacrement de l'Eucharistie surtout qui apporte le summum de grâce dont la puissance est irrésistible dans l'éducation des enfants ; l'Eucharistie qui ne peut laisser aucune âme insensible, qui porte en elle toutes les vertus, des plus humbles aux plus héroïques, qui répare, transforme, reconforte et embellit ; l'Eucharistie enfin, qui, faut-il le rappeler, a opéré chez les natures les plus ingrates et les plus rebelles, dans les situations les plus désespérées, les changements les plus radicaux, les conversions les plus consolantes.

* * *

C'est aux parents que revient le soin délicat de préparer à leur première confession les

enfants qui prouvent avoir acquis l'usage de raison.

La mère commencera par donner à son enfant *la notion exacte de la confession*, notion simple de laquelle découlent logiquement les conditions requises pour faire une bonne confession.

Elle lui apprendra *comment* on se confesse, lui rendant familière l'image de la pénombre toujours un peu mystérieuse et impressionnante du confessionnal dans lequel il se trouvera.

Elle le fera prier et priera avec lui pour qu'il obtienne le secours indispensable de Dieu. Puis — mais il faut ici un tact d'une grande délicatesse — elle l'aidera dans son examen de conscience ; qu'elle se garde bien de vouloir obliger l'enfant, par ordre ou par suggestion, à lui révéler ce qu'il dira au confesseur ; qu'elle le guide seulement, procédant par questions auxquelles il se répondra à lui-même dans sa conscience ; qu'elle donne, à titre d'exemple, la forme de l'accusation de quelques fautes ; qu'elle lui suggère une méthode logique d'accusation : soit l'ordre des commandements de Dieu et de l'Église, soit l'ordre des manquements aux devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers soi-même, soit l'ordre de gravité des fautes ; qu'elle excite en lui des sentiments de regrets et des résolutions d'amendement, et puis... c'est tout, qu'elle le mène au confesseur et continue de le recommander à Dieu.

Après la confession, elle se gardera bien aussi de solliciter des confidences de l'enfant ; elle lui dira d'accomplir la pénitence imposée sans s'enquérir autrement de cette pénitence, et elle ne manquera pas de dire et de prouver à l'enfant que, comme Dieu lui a pardonné ses fautes, elle lui pardonne aussi tous les manquements passés dont elle pourrait légitimement lui garder rigueur.

Après quelque temps, elle le conduira de nouveau au tribunal de la Pénitence, et si l'enfant manifeste le désir de changer de confesseur, elle ne s'y opposera pas.

Toutefois, comme il est d'une importance extrême que le confesseur soit aussi le directeur de conscience, elle fera en sorte que l'enfant puisse toujours revoir son confesseur habituel, et elle ne le mènera pas indifféremment à l'un ou à l'autre.

Pour ce qui est de la Communion, les parents n'attendront pas l'âge de six ou sept ans pour commencer chez leurs enfants l'éducation eucharistique.

Dès qu'ils pourront converser avec eux, ils agiront en vue de leur faire connaître et aimer de plus en plus le Dieu de l'Eucharistie.

Aussitôt qu'ils pourront comprendre, on les conduira à l'église, "la maison de Dieu", on leur montrera le tabernacle, "la demeure du petit Jésus", et soit au moment de l'élévation de l'Hostie à la Messe ou quand le Saint-Sacrement est exposé, on leur fera remarquer l'hostie blanche en leur disant : "Tu vois cette hostie ronde et blanche, c'est Jésus. Salue-Le. Dis-Lui que tu L'aimes, demandes-Lui de te rendre sage."

On leur apprendra que Dieu lui-même se donne aux hommes dans la sainte Communion, et on leur fera désirer l'heureux jour où Dieu se donnera à eux et viendra dans leur cœur. On les habituera à faire ainsi la *communion spirituelle*.

Dès qu'ils seront en âge de distinguer le pain eucharistique du pain matériel, on les préparera directement à la première Communion privée.

Ce sont les parents encore qui sont juges en la matière et qui doivent proposer à leur curé l'admission des enfants au banquet divin.

Ils auront soin de les y préparer avec amour : l'instruction religieuse, la pratique de petits sacrifices "pour montrer qu'on aime Jésus", les communions spirituelles, les prières, tout sera mis en œuvre dans cette préparation.

Certaines familles choisissent un jour fixe auquel, d'année en année, leurs enfants font leur première Communion privée ; ce jour-là c'est jour de grande fête familiale. Parents et enfants aînés accompagnent celui qui communie pour la première fois : ils lui font escorte et célèbrent ainsi l'anniversaire de leur propre première Communion. Puis, après l'action de grâce, c'est le retour au foyer et la joie intime à laquelle on ne manque pas d'associer les pauvres par des aumônes plus abondantes.

Dès que l'enfant a été admis à la Table sainte, il y retournera aussi souvent qu'il en manifestera le désir et que son confesseur le lui permettra : c'est affaire alors entre sa

conscience et son confesseur. Les parents n'ont pas le droit d'intervenir pour limiter le nombre des communions.

Ils lui suggéreront doucement par leur enseignement religieux et par leur exemple l'habitude de la communion fréquente ; mais ils se garderont soigneusement de vouloir violenter sa conscience et sa liberté, ne se permettant aucune allusion, par exemple, si l'enfant habitué de communier tous les jours, laisse passer un jour sans s'approcher de la sainte Table.

Il va de soi que s'il venait à s'en écarter systématiquement, les parents auraient le devoir d'intervenir, mais toujours avec la plus extrême prudence, toujours par suggestion, jamais par ordre formel. Car ce serait un crime

abominable de pousser à la Table sainte un enfant qui s'en reconnaît lui-même indigne.

Le devoir des parents est alors de redoubler de vigilance dans leur surveillance, de ferveur dans leurs prières et d'amour envers l'enfant.

Ce n'est pas vaincre l'enfant qu'il faut alors, c'est le convaincre.

Quand on l'aura convaincu, quand de lui-même, par conviction personnelle dont on aura aidé l'éclosion, il se soumettra au régime fortifiant de la Communion fréquente, de la Communion quotidienne surtout, alors les parents pourront entonner l'hosanna de la victoire.

C'est que Dieu aura béni leurs efforts. Leur enfant est sauvé.

[*La Maison*]

Jacques HERBÉ.



LES FOUILLES DE CARTHAGE

M. le comte Byron Khun de Prorok (à gauche) examinant une urne funéraire que l'on vient de sortir d'un tombeau punique, à Carthage.

Le docteur Paul Michaux

CHIRURGIEN HONORAIRE DES HÔPITAUX
DE PARIS



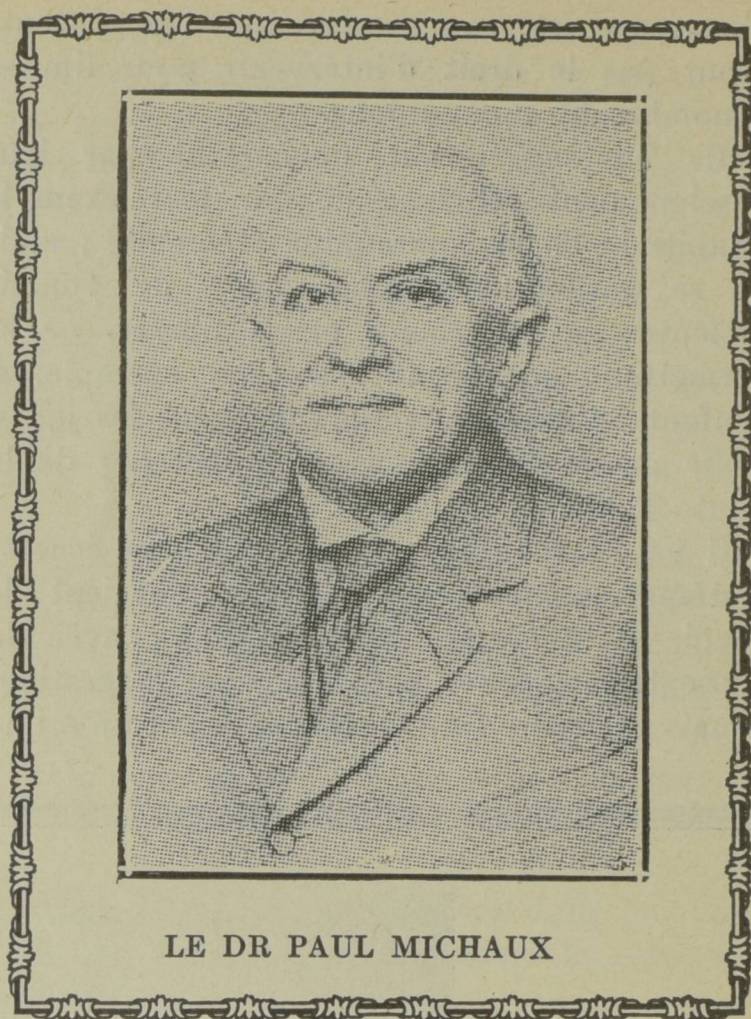
Un grand chrétien, un grand patriote, un chirurgien émérite, un homme de beaucoup de bien et d'admirables œuvres, le Dr Paul Michaux, chirurgien honoraire des Hôpitaux de Paris, vient de mourir après une longue maladie.

Le Dr Paul Michaux était né à Metz, le 16 novembre 1854. Il fit à l'École Saint-Clément de cette ville aux côtés du maréchal Foch, de brillantes études.

Son père, praticien réputé, était médecin des hôpitaux de la ville, et lorsque nos chères provinces de l'Est furent brutalement arrachées à la terre française, le père de Paul Michaux, ne voulant pas vivre sous le joug allemand, quitta sa ville natale pour venir exercer à Paris. Il devait y fournir encore une belle et longue carrière. Médecin très apprécié, conseil de nombreuses familles, homme d'œuvres très actif, il fut, pendant les dernières années de sa vie, président des Conférences de Saint-Vincent de Paul de Paris.

Paul Michaux avait suivi son père, il y commençait ses études de médecine, et cette double hérédité médicale et charitable devait faire puissamment sentir son influence dans toute la vie du jeune étudiant chrétien. Mais il portait en lui une troisième flamme non moins vivante, source d'énergie et d'initiatives puissantes : il avait connu l'envahisseur et les tristesses de la défaite, il avait été chassé par lui de sa petite patrie Lorraine ; son amour pour la France s'était exalté au contact de ces terribles événements. Paul Michaux devait être aussi un grand patriote.

C'est ainsi que toute cette vie, si admirablement remplie, se trouva édifiée en quelque sorte sur ces quatre puissantes colonnes : la foi chrétienne, la valeur professionnelle, la charité féconde et l'enthousiasme patriotique. Soutenue par elles, cette existence toute entière, demeurant immuable dans son unité bien que multiple dans ses bases et dans certains de ses aspects, fut une splendide coupole que domine la croix du Christ et devant laquelle tous ses amis, ses élèves, ses confrères, ses malades, ses admira-



LE DR PAUL MICHAUX

teurs et jusqu'aux indifférents s'inclinent respectueusement aujourd'hui.

Successivement externe, puis interne des Hôpitaux, aide d'anatomie, prosecteur à la Faculté, Paul Michaux gravit rapidement les échelons des concours qui mènent aux belles destinées chirurgicales.

Et déjà, au cours de sa vie d'étudiant, les grandes forces vives qui animaient son jeune cœur si ardent se révélaient sous des formes concrètes et agissantes.

Pendant qu'il cheminait ainsi dans les succès de l'École, il se penchait vers les enfants du peuple et s'adonnait aux œuvres éducatrices de la jeunesse ouvrière.

Durant près de quinze années, il fut le "confrère" assidu du grand patronage de Nazareth ; et au jour de ses obsèques on vit défiler, dans l'innombrable foule qui se pressait à Saint-Thomas d'Aquin, des ouvriers, des contre-maîtres, de petits patrons qui étaient venus là dans un même sentiment de filiale reconnaissance. Beaucoup passèrent ignorés de l'assistance et même de la famille en larmes : c'étaient les anciens petits écoliers du Dr Michaux.

Mais Paul Michaux ne pouvait refuser à son action christianisante et charitable d'abriter

aussi dans les plis de son manteau ses ambitions patriotiques. Cette idée de la France vaincue, amputée de ses chères provinces dominait à ce point son esprit que tous ses gestes devaient, en quelque sorte, en être imprégnés. De tous ces enfants des écoles, de ces apprentis d'atelier, il rêvait sans cesse de faire des soldats vigoureux, instruits, artisans futurs de la victoire et de la revanche.

Et à ce rêve qui remplissait son cœur, il donnait tous les ans une forme concrète et resplendissante en organisant, vers le 8 septembre, dans la cour du patronage de Nazareth " sa grande fête militaire ".

La fête militaire ! Toute l'année, au cours de ses travaux professionnels au milieu de la préparation de ses concours, à travers les luttes d'influences et d'écoles, elle hantait son esprit et accaparait son imagination ; et je connais tel de ses jeunes élèves et humbles collaborateurs, qu'il allait, lui, prosecteur, chercher à sa table de dissection pour le prier de venir avec lui assister, un soir, dans quelque théâtre, à une pièce militaire, une après-midi de dimanche à une représentation de cirque, ou à quelque revue extraordinaire de troupes coloniales : " Venez, nous trouverons des idées pour la grande fantasia du Patronage ".

Et pendant quinze années Paul Michaux écourta ses vacances, revint à Paris le premier août, prenant jeudi et dimanche et quelquefois tous les jours le chemin du Patronage pour faire répéter à " ses troupes " les mouvements de gymnastique, la boxe, la canne, le bâton, l'école du soldat et une grande pièce militaire où les petits français étaient toujours victorieux !

Cependant par une action plus discrète, dans une œuvre plus cachée d'abord aux regards hostiles, au milieu de difficultés infiniment plus nombreuses et redoutables qu'elles le seraient de nos jours, Paul Michaux fondait, en contact avec la déjà célèbre Conférence Olivaint, la grande association de persévérance chrétienne et de perfectionnement professionnel des Étudiants en médecine : la *Conférence Laënnec*.

Longtemps il en fut l'animateur toujours présent et actif. Bientôt des conférences pour chaque année d'études s'organisèrent et se multiplièrent, les promotions d'externes, puis d'internes se firent tous les ans plus nombreuses ; les jeunes gravissaient à leur tour les éche-

lons qu'avait franchis leur aîné, qui devenait leur protecteur ; et quand Paul Michaux fut nommé chirurgien des hôpitaux les plus âgés de ses fils spirituels et professionnels abordaient déjà le même concours où il venait de triompher.

D'autres diront sans doute ailleurs qu'ici, et beaucoup mieux que moi, quelle fut cette œuvre admirable où, depuis cinquante années, près de deux mille étudiants en médecine ont trouvé un adjuvant puissant dans leur éducation scientifique, un champ privilégié d'émulation, et la pieuse sauvegarde de leur foi et de leur vie chrétienne.

Dès lors un avenir professionnel brillant s'ouvrait devant Paul Michaux ; d'importants travaux scientifiques lui créaient une place de choix dans le mouvement chirurgical de cette époque, travaux de médecine opératoire comme préparateur du cours de Farabœuf, travaux sur les articulations, travaux sur les opérations abdominales et thoraciques, et surtout travaux sur les interventions hépatiques et vésiculaires. Membre très écouté de la Société de chirurgie, il n'était pas, dans cette assemblée, d'importantes discussions sur la thérapeutique et la technique opératoire où il ne prit la parole avec autorité. La clientèle venait à lui spontanément : il eût pu, comme d'autres, rechercher ou simplement accueillir la grande fortune.

Mais c'est à ce tournant de sa vie que Paul Michaux apparaît vraiment, dans le recul du passé, comme le grand chrétien et le grand patriote.

Sa belle âme n'était pas seulement de ce monde et sa foi chrétienne, sa charité pour les petits et les humbles, son enthousiasme patriotique disputèrent à ce moment, et disputèrent victorieusement aux gloires la première place de son cœur. C'est alors qu'il voulût distraire de ces occupations professionnelles, de l'aisance que lui apportait sa maîtrise chirurgicale, le temps et l'argent nécessaires pour créer une très grande et très belle œuvre qui réalisait bien la synthèse de sa vie même ; cette œuvre à la fois chrétienne, scientifique, charitable et patriotique fut la *Fédération gymnastique et sportive des Patronages de France*.

Elle naquit comme un corollaire magnifique des " fêtes militaires de Nazareth " au sein d'un groupement des jeunes confrères de Patronages. Mais tout de suite il lui donna force, vigueur, puissance et traça de sa main les grandes lignes

de son organisation profonde, et le programme de ses destinées.

Cette vaste et de plus en plus puissante fédération sportive de toute notre jeunesse catholique il en avait, dès 1898, mesuré toute la portée et tout le rayonnement futur.

Œuvre gigantesque qui compte aujourd'hui plus de 200 mille membres, qui a forcé l'admiration des indifférents et des adversaires, qui a promené et promène encore ses drapeaux à travers toutes les régions de la France, et dans un grand nombre de capitales des pays voisins, depuis la Cour Saint-Damase du Vatican jusqu'aux Stands de Pologne, d'Italie et de Belgique ; œuvre qui a envoyé au feu, au cours de la dernière guerre, plus de cent mille combattants et à compté vingt-cinq mille des siens tombés au champ d'honneur, œuvre devant laquelle les Pouvoirs publics se sont respectueusement inclinés, œuvre enfin qui faisait dire au maréchal Foch en attachant, il y a trois ans, la croix d'honneur sur la poitrine de Paul Michaux : " Tu as été un des meilleurs artisans de la Victoire et tu as bien mérité de la Patrie ". Et le ministre de la République qui présidait, en juillet dernier, le grandiose concours de la Fédération gymnastique et sportive des Patronages, tandis que la maladie retenait Paul Michaux loin de ses 25 mille gymnastes accourus à sa voix à Paris pour participer à cette belle apothéose, pouvait rappeler avec éloquence devant 50 mille spectateurs " ses titres impérissables à la reconnaissance de la Nation Française ".

Telle fut la vie de celui que nous avons conduit, il y a quelques jours, à sa dernière demeure. Et comme ses obsèques représentaient bien, elles aussi, la synthèse de la vie de Paul Michaux !

Son Éminence le Cardinal de Paris avait tenu à présider la cérémonie religieuse et à donner l'absoute. Deux cents drapeaux cravatés de crêpe, venus de tous les coins de notre beau pays de France, précédaient le cortège ; une délégation des infirmières de l'Assistance publique encadraient le char funèbre ; deux rangées de sœurs visiteuses des pauvres malades le suivaient, précédant la famille ; et derrière elle marchaient d'abord le représentant du gouvernement et le maréchal Foch, puis venaient les généraux, les membres du Parlement et du Conseil municipal de Paris, les Comités direc-

teurs des deux grandes œuvres que Paul Michaux avait fondées, la Fédération sportive des Patronages et la Conférence Laënnec, le Directeur de l'Assistance publique, les représentants du Corps chirurgical des Hôpitaux, les représentants de toutes les grandes associations sportives de France, puis la foule compacte des amis, des admirateurs, des reconnaissants, les humbles, les anciens malades, toute la cohorte de ceux qui savaient mesurer ses bienfaits.

Car ce que l'on ne peut compter par le menu, et ce qui n'appartient à personne de dévoiler dans l'intimité des détails ce fut la flamme de bonté, de charité bienfaisante, d'amour des petits et des déshérités qui anima sans cesse cette vie de science, de dévouement et de sacrifice ; et c'est peut-être une grande leçon et un splendide exemple pour nous tous que l'histoire de cet homme de bien, toujours humble et parfois timide, dénué de toute ambition personnelle, tenu depuis trois ans éloigné par la maladie de toute vie extérieure et qui, soudain, retrouve auprès de sa dépouille mortelle cette foule immense émue et recueillie et qui nous quitte dans une véritable apothéose qu'il n'a jamais cherchée.

Il faut souhaiter qu'un artiste prestigieux élève un jour à sa mémoire, dans sa ville natale, le monument de la reconnaissance de tant de malades, d'étudiants, d'enfants du peuple, de gymnastes chrétiens. Son effigie humaine où tout trahit son humble et sereine bonté dominera le monument. Mais aux quatre coins du socle le statuaire devra faire sortir du marbre ou du bronze quatre belles figures : la Foi, la Charité chrétienne, la valeur professionnelle et l'amour passionné de la Patrie.

Ce sont ces quatre grandes forces qui ont animé toute la vie de Paul Michaux ; ce sont elles qui se sont unies en lui pour pétrir d'une solide matière toutes ses pensées, toutes ses actions, toutes ses œuvres ; et ce sont elles enfin qui ont donné à cette vie pleine de si multiples labeurs, une splendide unité qui en fait pour nous, ses disciples, ses élèves, ses confrères en Saint-Luc un spectacle d'une beauté vraiment extraordinaire.

Dr H. MAYET.

Eugène Labiche

(suite)

IV. LES GRANDS SUCCÈS.— LE “ CHAPEAU DE PAILLE D'ITALIE ”.— LE “ MISANTHROPE ET L'Auvergnat ”.

Le 14 août 1851, est la grande date dans la carrière de Labiche : il fait jouer le *Chapeau de paille d'Italie* ; ce fut, jusqu'à sa mort, sa pièce préférée : elle lui rappelait son premier triomphe incontesté, les frénétiques applaudissements d'une salle conquise, malade de rire. Aujourd'hui encore, c'est à cette œuvre qu'on retourne le plus volontiers pour se faire une idée des quiproquos invraisemblables et des incognitos les plus extraordinaires qui sont ce que l'on serait tenté d'appeler “ le génie ” de Labiche.

Rien que la structure de la pièce est d'une fantaisie délirante. Fadinard, au matin de ses noces, arrive en voiture à Paris ; son cheval a mangé en chemin, sur la haie, un chapeau de paille orné de coquelicots. Fadinard débarque chez lui, et toute la noce l'accompagne. On l'attend à la mairie, on l'attend à l'église. Il va partir, mais, sur le seuil il se heurte à la propriétaire du chapeau, flanquée d'un monsieur qui ne parle que de duel. Il faut le chapeau ! Il faut le chapeau, coûte que coûte ! . . . Et alors commence une course folle à travers Paris, à la recherche d'un chapeau identique. Fadinard, toujours suivi de ses huit fiacres, court chez les modistes et n'en trouve pas ; il apprend en route que la baronne de Champigny s'en est payé un semblable, l'autre jour, et qu'elle le céderait peut-être. Et la noce s'arrête devant l'hôtel de Champigny, où il y a table mise, et l'on s'installe et l'on fait bombance, comme si l'on était au restaurant de Fadinard . . . Et cette aventure abracadabrante se prolonge durant cinq actes. La noce aborde partout, excepté à l'église et à la mairie ; finalement, elle vient échouer à la maison même de la malheureuse dame dont le chapeau a fait le repas du cheval . . . Voilà la fable du *Chapeau de paille d'Italie*. C'est de l'imagination débri-dée, à la queue-leu-leu : Fadinard à la recherche du chapeau, la noce à la recherche de Fadinard, et les huit fiacres, et l'atelier de la modiste, et le salon de la baronne . . . ronde burlesque où

il n'y a que de la fantaisie détonnante, à air comprimé. Au fond de tout cela, on se demande s'il y a un sujet, où il est au moins, si c'est le chapeau, si c'est la noce, si c'est Fadinard, si c'est quelqu'un ou quelque chose. Et l'on n'a pas le temps de chercher, tant il faut rire, rire encore, rire toujours.

On a comparé le premier succès de Labiche à une “ explosion de gaz hilarant ” dans la salle des théâtres. C'était bien cela. Et cela venait en 1851, après la longue fortune du “ drame grognon ” des romantiques, après les tragédies de Ponsard, si graves, si solennelles. Et cela ne ressemblait à rien de tout ce qu'on avait entendu depuis longtemps, quasi depuis des siècles. C'était le rire gaulois qui ressuscitait, le “ rire dont on riait d'un bout du monde à l'autre ”, selon le mot de Musset. Évidemment, il y avait bien dans la nuance de ce rire des notes trop criardes, dans la source de gaieté un flot qui n'était pas toujours pur.

L'année suivante, il donne *le Misanthrope et l'Auvergnat*. Tout le monde le connaît maintenant, ce pauvre Chiffonnet, qui arrive sur la scène, un rasoir à la main, une bande de taffetas d'Angleterre collée sur la figure. Il est sombre ; c'est une espèce d'Alceste aux petits pieds qui, lui aussi, aurait goûté à la mélancolie de 1830, et aurait pris à Dumas et à George Sand des raisons nouvelles de haïr la vie ; c'est un romantique du coin du feu. Il vient donc à la rampe et il rugit :

“ Mon coutelier m'a dit que ce rasoir couperait . . . et il ne coupe pas . . . Et l'on veut que j'aime le genre humain. Pitié ! Pitié ! Oh ! les hommes, je les ai dans le nez ! . . . Oui, tout en ce monde n'est que mensonge, folie et fourberie ! . . . ”

Vous l'avez entendu : c'est le misanthrope qui parle du nez, l'ennemi des hommes et des couteliers. Et il réduit tout l'amour de ses semblables à ne rien supporter que son . . . serin et le porteur d'eau Machavoine. Ah ! ce Machavoine, qui ne sait que dire la vérité en l'agrémentant de quelques *Fouchtra bigra*, il le trouve sublime :

“ . . . Machavoine, tu es sublime ! . . . Homme des temps antiques, j'ai besoin d'un ami . . . Veux-tu devenir le mien ? . . . Je te donnerai 5 francs par jour et nourri. Tu me diras la vérité, toute la vérité. ”

“ C'est un métier de feignant ! ” grommelle Machavoine, mais il accepte tout de même. Et Machavoine commence ses fonctions : il dit la vérité, toute la vérité. Il regarde son maître :

“ Fichtra de la Catarina ! . . . Du ventre et pas de jambes ! T'as poussé comme une citrouille ! ”

— Ah ! mais il est embêtant ! commence à dire Chiffonnet . . . et le soir n'est pas encore tombé que le misanthrope n'a trouvé ni l'escalier assez rapide ni la fenêtre assez prompte pour se débarrasser de son gêneur.

Le succès du *Misanthrope et l'Auvergnat* renouvela le premier triomphe de Labiche. Il fut, dès ce moment, et pour longtemps, l'homme du jour ; il avait inventé le rire hygiénique. Les docteurs de Paris disaient : “ Il y a deux remèdes à la dyspepsie : Vichy et Labiche. Si Vichy ne réussit point, Labiche est infailible. ” Et tous les maigres, les pâles, les neurasthéniques, tous ceux qui n'avaient plus ni sommeil ni appétit retrouvaient l'un et l'autre pour s'être mis une soirée au régime de cette gaieté prodigieuse. Labiche leur disait : “ Il faut rire tant qu'on a des dents ” ; il aurait ajouté volontiers : “ Si vous n'avez plus de dents, faites-vous mettre un râtelier, et riez encore ! ” On le crut sur parole ; il fut un bienfaiteur du genre humain.

V. L'ŒUVRE DE LABICHE

Il serait fastidieux de suivre pas à pas cette longue carrière qui s'inaugure définitivement en 1851, et qui ne s'arrêtera qu'en 1888. Pas une année ne se passe que Labiche ne donne au théâtre une œuvre nouvelle. Il ne réussit pas toujours ; de temps à autre, un échec vient lui rappeler que la fortune est inconstante et que le rire lui-même fatigue à la longue presque autant que les larmes. Il ne se décourage point, d'ailleurs ; il se remet au travail esquisse un nouveau plan et revient à la charge d'aussi bon cœur que si c'était toujours au lendemain d'un triomphe. Le jour d'une de ses premières, un ami de province lui demande un billet et accourt à Paris pour être de la fête. Le soir, la pièce tombe à plat ; on siffle. Le lendemain, Labiche, un peu penaud, court chez le provincial et s'excuse de l'avoir conduit à pareille débâcle.

— Croyez bien que si j'avais pu prévoir . . .

— Ne vous excusez pas, répond l'ami, je n'avais jamais vu tomber de pièces ; c'est très amusant, ma foi !

Et Labiche de rire, de s'exclaffer . . . et de recommencer un autre vaudeville. C'est avec cette énergie inlassable, cette bonne humeur toujours jeune qu'il se consolait de ses rares défaites ; c'est grâce à elle qu'il a pu écrire son œuvre, une des plus considérables du XIXe siècle : dix volumes.

L'œuvre de Labiche peut être divisée en deux séries. L'une — et c'est de beaucoup la plus compacte — vaut surtout par l'imbroglio, par l'énormité de la bouffonnerie, par la cocasserie de l'invention et des situations. Dans cette première série, il faut ranger *Deux papas très bien* (1845), *le Chapeau de paille d'Italie* (1851), *l'Affaire de la rue de Lourcine* (1857), *la Cagnotte* (1864) . . . et vingt autres vaudevilles qui ne sont que des farces habilement construites, des folies abracadabrantes.

L'autre série se distingue par des qualités d'observation juste et des tendances à la satire contemporaine, une certaine philosophie qui tranche sur le ton ordinaire de ce théâtre pour rire. Dans cette collection, je rangerais volontiers *le Voyage de M. Perrichon* (1860), *la Poudre aux yeux* (1861), *le Plus heureux des trois*, *les Petits oiseaux* (1862), *le Moi* (1864), etc., etc.

Il est impossible de donner de chacune de ces comédies une analyse spéciale. Le mieux est de les prendre par groupes distincts et d'essayer de caractériser ainsi la double manière de Labiche.

VI. LES FARCES

La farce, le vaudeville sans une arrière-pensée de satire ou de philosophie, est le triomphe de Labiche. Il est là dans son élément, il danse sur sa corde ; il n'a pas son pareil dans la fantaisie ébouriffante.

Cocasserie dans les situations. — Une Société de La Ferté-sous-Jouarre débarque à Paris pour y dépenser une cagnotte en plaisirs somptueux. Ces braves gens s'abattent sur un restaurant et se retrouvent au poste de police. Ils avaient rêvé de faire bombance, et sur le paille humide des cachots, ils cuvent . . . leur déception. — “ Quel voyage ? Quel voyage ! ” ne cesse de gémir le vieux père Colladan.

La cocasserie est dans les personnages. Ils ont tous une infirmité, un tic, une bosse ou une verrue, une grimace et une balafre au physique ou au moral qui les rend grotesques.

L'oncle Vezinet est sourd, Tardiveau transpire lamentablement, celui-ci a le pied vif, celui-là la main leste, un troisième est timide comme une sensitive. Ils ont, de plus, la spécialité des gestes burlesques : Nonancourt, qui marie sa fille et qui veut offrir à la noce le symbolique présent, se promène tout un jour, un pot de myrte dans les bras ; Colladan se montre en plein boulevard une pioche sur l'épaule ; Edgar est grimpé sur une échelle, parce qu'il a mal aux dents, si mal aux dents qu'il ne sait plus où se mettre ; un monsieur en habit noir se trouve tout à coup porteur d'une bassinoire ; on a un camélia à la boutonnière et à la main un panier de charbon.

Ils sont plus grotesques encore au moral. Voici deux papas : ce sont *Deux papas très bien*. Le premier, Tourterot, a appris de son fils, étudiant, l'argot du boulevard. Il dit "chico-candar", "piger" pour prendre. "Je me la casse" pour "j'y cours". Et quand son domestique Médard reste ahuri devant ce nouvel idiome, Tourterot de lui dire : "Tu n'es pas forcé de connaître les progrès de la langue ; tu es de Châtellerault !" L'autre, Poupardin, est membre de l'Académie d'Étampes ; il a fait d'immenses travaux sur l'i grec et le point d'exclamation ; mais des conjugaisons, il ne connaît guère que le passé défini ou l'imparfait du subjonctif :

— Monsieur, pères tous deux, nous nous distinguâmes, nous nous écrivîmes, nous nous convînmes, et bientôt nous caressâmes un projet d'alliance entre votre fils et ma... fille... Elle désirait que je la promenasse ; j'ai pensé qu'il était bon que je m'exécutasse et que je l'emmenasse... afin qu'ensemble nous vissions, nous décidassions et nous terminassions."

Cette langue dérouta Tourterot, qui ne sait que l'argot. "C'est un subjonctif à jet continu que ce beau-père."

VII. LES COMÉDIES MORALES

Dans cette seconde série, il faut bien se garder de forcer la note et d'attribuer à Labiche

une profondeur dont le brave homme ne se soucia jamais. Il y avait chez lui un grand fonds de bon sens ; il savait regarder les hommes, saisir le trait d'un caractère, la nuance d'une physionomie. Il serait bien étonnant que l'œuvre de Labiche ne se ressentit point des qualités de son auteur, et qu'à sa valeur comique elle n'ajoutât point souvent une certaine valeur d'analyse vraie et d'observation réaliste.

Cette analyse est superficielle le plus souvent. Labiche n'a pas créé un seul caractère comparable à l'*Harpagon* de Molière ou au *Figaro* de Beaumarchais. Il a vite fait de nous peindre une âme. Voulez-vous un distrait ? Le voici. Il s'appelle Dutrécy : on lui amène son neveu ; il avait oublié qu'il était oncle. Voulez-vous un fumeur idéal ? C'est encore Dutrécy : son neveu rentre d'Amérique, et, avant même de l'embrasser, Dutrécy lui demande s'il lui rapporte des cigares. Voulez-vous un gourmand ? Voici la Porcheraie, au nom symbolique. La Porcheraie a reçu deux invitations à dîner ; à laquelle des deux répondra-t-il ? Il hésite, et avant de se prononcer il exige qu'on lui fasse lire les deux menus en perspective. On le voit, c'est de l'observation à fleur de peau. Le gros trait, celui qui saute aux yeux, remplace la finesse de l'observation psychologique. Et cependant, elles ne manquent de vérité, ni la figure de Chiffonnet, le misanthrope qui adore la franchise brutale et se fâche tout rouge à la première observation de Machavoine, ni la figure de M. Perrichon, qui, entre deux gendres, préfère celui à qui il ne doit rien, et dont la présence ne lui sera pas une humiliation.

A défaut de profondeur, l'observation de Labiche se distingue au moins par son indulgence. Ce grand railleur n'était pas méchant, et pour nous guérir de nos défauts, il crut qu'il suffisait de nous en faire rire. Le bourgeois qu'il a peint est grotesque, mais il n'est pas odieux.

"Je vois gai", disait Labiche ; presque toujours, il a vu gai et il s'est empressé de nous faire rire de nous-mêmes, de peur, sans doute, que nous fussions tentés d'en pleurer.

(*Le Noël*)

C. LECIGNE.

(à suivre)



APRÈS LE DERNIER DÉSASTRE ITALIEN

Pont temporaire jeté sur un torrent, après l'inondation causée par le récent désastre de Dezzo, Italie, où plus de 500 personnes ont perdu la vie.

LA HERNIE GUÉRIE

par les PLAPAO-PADS ADHESIFS DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux, parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir des hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COURROIES OU DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancés en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à : PLAPAO Co., 2613, Stuart Bldg., St-Louis, Mo., E.-U.

Adrien Falardeau

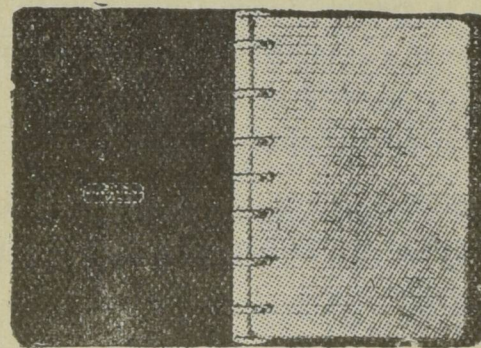
AVOCAT

Edifice "Quebec Railway"
QUEBEC

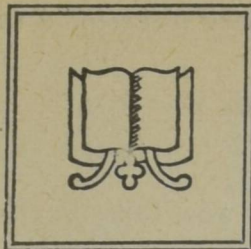
Tél. 2307

Rés. 4359-m

LIVRETS AVEC ANNEAUX POUR FEUILLETS MOBILES

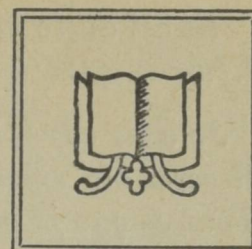


L'ACTION SOCIALE Limitée
103, rue Ste-Anne, Québec



CHRONIQUE LITTÉRAIRE

"CAMPANULES"



UN poète nouveau nous a été donné ; poète féminin dont la personnalité véritable se cache sous le voile du pseudonyme. Milicent — c'est le pseudonyme — a publié, il y a quelques mois déjà, à l'Action Sociale limitée, un volume, Campanules, où le lecteur peut se régaler d'une soixantaine de pièces poétiques, presque toutes peu banales, et très dignes, en tout cas, de retenir l'attention du Canadien français cultivé et qui s'intéresse aux progrès de notre littérature.

Je me représenterais volontiers l'âme d'un poète comme une sorte de harpe éolienne, et qui suspendue quelque part dans le champ des idées et des sentiments, rend un son riche ou pauvre, faible ou sonore, désagréable ou harmonieux, suivant la valeur de l'instrument, et le degré plus ou moins élevé des idées qui le font vibrer. Si on me permet cette comparaison un peu précieuse, j'ajouterai qu'en ce cas, l'âme de Milicent, âme de poète retenue très haut, mais toute neuve, ne donnerait pas encore la force et l'ampleur que nous lui voudrions.

* * *

Milicent, du reste, se présentant pour la première fois au public, s'ignore quelque peu et se sent une timidité bien légitime. Elle écrit

" Allez, petites campanules,

.....
Si l'on couvre de ridicule
Vos calices tantôt fleuris

Vous me reviendrez, gerbe chère
Et j'irai de mes propres mains
Vous replanter dedans la terre
Et nous rirons de ces malins... (page 9)

Cependant, Milicent, a une âme de poète, et nous n'avons peine à la croire quand elle dit :

Mon âme est une lyre infiniment sonore
Que la nature met à son diapason.
Je vibre avec la joie éparse de l'aurore
Et le soir fait passer en moi tous ses frissons.
(page 121)

Et cette âme de poète, âme d'artiste, jamais satisfaite, recherche l'idéal difficile à réaliser.

" Et je voudrais traduire en poèmes brûlants
Ce que murmure en moi la muse aventureuse ;
Toute l'ardeur de mes vingt ans. (page 120)

Désespérément presque Milicent s'est essayé à reproduire les harmonies qui vibrent dans son intelligence et dans son cœur, et vingt fois elle s'écrie :

" Mais je suis impuissante, ô mon âme, à
[décrire

Toute la profondeur de ce qui vous émeut.
Et je mourrai, hélas ! sans avoir pu traduire
Tout ce qui chante là, dans ma cervelle en
[feu... (page 122)

Et plus loin elle dira également, avec simplicité :

Je crois bien que jamais je ne pourrai construire
Malgré mon grand désir un sonnet de valeur...
[page 136]

En effet, Milicent, ne réalisera pas son rêve artistique, mais avec son premier succès, une assurance lui viendra qui appuyant son ambition très légitime et chacun de ses nouveaux efforts, nous donneront l'un des meilleurs poètes de notre littérature.

* * *

Car le poète des Campanules vibre très noblement à toutes les grandes idées. Ainsi, il incline son talent devant la divinité, et la reconnaissance envers Dieu lui fournit le thème de ses plus belles pièces. Il faut lire ce " benedicite " intitulé simplement " prière " et qui débute par ces beaux vers :

" Seigneur, je te bénis, pour la lumière ardente
Que chaque aube rapporte aux cieux émerveillés ;
Pour le bienfait de l'ombre épaisse et reposante
Qui verse sa fraîcheur à nos fronts ennuyés.

Lisez " l'offrande du matin " : Nos poètes ont-ils jamais prié de cette façon ?

" Je vous offre, mon Dieu, cette aube qui se lève
Avec toute sa grâce et toutes ses clartés.

Et cet autre morceau " *Suscipe Domine* ", de même inspiration :

" *Je vous offre, Seigneur, ma liberté entière,
Recevez ma mémoire et mon entendement.
Tout ce que je possède est de vous, ô mon Père,
Vous m'en avez donné, mon amour vous le rend.*

Non, nous n'avons pas, il me semble dans notre poésie canadienne de prières poétiques d'un accent aussi juste et d'une grandeur aussi simple. On songe à Louis Mercier, à certains poèmes de Le Cardonnel, à la " *prière avant les vacances* " de Thomas Braun. Comparez, si le cœur vous en dit " *La Chandeleur* " de Louis Mercier, dans les " *Pierres sacrées* ", (page 67) et " *La Chandeleur* " que nous offrent les Campanules. Sans doute Mercier l'emporte par son souffle plus puissant. Mais chez les deux poètes c'est la même pensée catholique d'une belle simplicité et d'une étonnante noblesse, et la " *Pierre sacrée* " n'écrase pas la modeste " *campanule* ".

* * *

Et notre poète, qui donne à Dieu les prémices de son talent, et chante avec tant de foi la puissance souveraine du Maître de la nature, n'en comprend que mieux la nature elle-même et ses grandes leçons. Une remarque : Milicent ne paraît jamais décrire pour décrire et chacun de ses poèmes descriptif apporte une conclusion morale. Le vent qui parle à sa fenêtre, implore à sa porte, si elle l'interroge et lui demande pourquoi il gémit si fort et pleure aussi tristement, répond :

" — *Je pleure sur le monde et son égarement.
Je pleure sur tous ceux qui marchent dans la*
[vie,
"*Sans amour et sans foi, sans rêve et sans*
[espoir.
"*Je pleure sur vos toits où la haine et l'envie
Vont trop souvent, hélas ! côte à côte s'asseoir.
Je pleure sur la foule en qui le mal fermente,
Où les âmes, les cœurs, s'égarer sans retour.
Je pleure sur le siècle à la foi décadente
Où l'erreur sur le vrai empiète chaque jour.*"
(page 58)

La " *plainte d'automne* " devient une prière à Dieu
"*Seigneur, vous le savez, l'automne est en nos*
[âmes
Le flot des passions y gronde sa fureur. (page 60)

Si elle regarde la lune, elle pense aussitôt à la mort et la lune devient une
"*Faucille suspendue au-dessus de nos fronts.*
(page 48)

Devant la " *première neige* " qui tombe, elle s'émeut, elle décrit le spectacle joli mais termine par ces quatre vers mélancoliques :

" *Tombez en avalanche, étoiles merveilleuses
Brillez sur nos chemins.
— Si vous pouviez couvrir les laideurs miséreuses
Du pauvre genre humain ! . . .*

* * *

Enfin, Milicent presque toujours exprime des pensées élevées, des sentiments nobles, des idées justes. C'est à peine s'il faudrait le chicaner sur certaine pièce où il chante la liberté, avec beaucoup de candeur. Non, poète, mon ami, la liberté n'est pas le plus grand bienfait dont on jouisse sur la terre. La liberté n'existe pas sur la terre. Toujours quelque dépendance ou nous retient ou même nous enchaîne. Et poète, tu l'écris toi-même, le plus grand des bienfaits :

" *Le bonheur, ici-bas, le plus grand à mes yeux
C'est d'avoir le cœur pur et la paix dans son*
[âme". (page 100)

Quant à la technique du vers, Milicent évidemment n'en connaît pas encore tous les secrets. S'il lui arrive de manier les grandes images avec aisance, grâce et . . . rimes riches :

" *La Terre songe, et l'Eau, entre ses rives vagues
Rêve aux ors du Soleil, engouffrés dans ses*
[vagues . . . (p. 42)

elle n'est pas dépourvue non plus d'une quantité trop grande de rimes pauvres. Et dans certaines pièces, ordinaires — ainsi " *A mon Alma Mater* " — il y a de bien pénibles chevilles. Ailleurs ce sont les inversions qui blessent l'oreille.

Cependant, Milicent ne doit pas s'abuser. Le petit lutin qui taquinait Corneille, se montre à son égard très gentil. Rarement il l'abandonne, souvent il lui fournit de fort jolis vers. Qu'elle continue l'effort pénible vers la perfection. Elle nous le doit, après les Campanules. Et nous attendons d'autres poèmes d'aussi belle inspiration, mais d'un souffle plus robuste, et d'une facture plus parfaite. Milicent nous trouvera-t-elle exigeant? En vérité, on n'exige beaucoup que de ceux qui peuvent beaucoup donner . . .

FERDINAND BÉLANGER.

EPHÉMÉRIDES CANADIENNES

JANVIER 1924

2.— La province de Québec est dans le deuil, elle pleure son lieutenant-gouverneur, l'hon. L.-P. Brodeur, décédé ce matin après quatre jours de maladie. Feu M. Brodeur avait été assermenté le 31 octobre dernier et il était âgé de 61 ans et quatre mois.

— Les journaux annoncent la fusion de la Banque Hochelaga de Montréal avec la Banque Nationale de Québec. Le gouvernement provincial de Québec consentirait à la nouvelle institution financière qui portera, croit-on, le nom de "La Banque Nationale de Québec", un prêt à long terme de \$15,000,000.

— Avec l'assentiment du Gouverneur-général en conseil, la Banque de Commerce du Canada absorbe la Banque de Hamilton, Ontario.

3.— Le premier-ministre du Canada, le T. H. MacKenzie-King, accepte la démission de sir Lomer Gouin qui lui avait été offerte le 31 décembre dernier. Le Ministre fédéral de la Justice quitte son poste pour raison de santé.

4.— L'Hospice Gamelin, institution située rue Ste-Catherine et Fullum, à Montréal, et dirigée par les Sœurs de la Providence est en partie détruite par un incendie. Cette maison abritait près de 300 vieillards et une cinquantaine de religieuses.

— Le premier-ministre de l'Ontario, l'hon. Fergusson, prend sur lui de décider que l'opposition officielle à la Législature ontarienne sera constituée par la phalange libérale bien qu'elle soit inférieure en nombre à celle des Progressistes.

— Le feu détruit l'édifice de la English Scotch Woolen, de la rue Saint-Joseph, à Québec, et un pompier y est tué et sept sont blessés.

5.— La Province fait de belles funérailles à l'honorable L.-P. Brodeur. Le service est chanté à la chapelle du Séminaire, la cathédrale provisoire, par S. Em. le cardinal Bégin, et S. G. Mgr J.-M. Emard, archevêque d'Ottawa, prononce l'éloge funèbre du défunt. L'inhumation a lieu dans le cimetière de Belœil, la paroisse natale de feu M. Brodeur.

7.— On enregistre 52 degrés de froid, à Doucet, une station sur le Transcontinental, dans la province de Québec.

8.— L'hon. Narcisse Pérodeau, N.P., conseiller Législatif et ministre sans portefeuille dans

le cabinet Taschereau, est nommé lieutenant-gouverneur de la province de Québec en remplacement de feu l'hon. L.-P. Brodeur.

9.— Sous le nom de "Les amis de Louis Riel," une société vient de se constituer, à Saint-Boniface et à Winnipeg dans le but d'ériger un monument public à la mémoire du Chef des soulèvements des Métis de l'Ouest, en 1869-70 et 1885.

10.— S. Em. le cardinal Bégin, le chef vénéré du diocèse de Québec, célèbre aujourd'hui le 84e anniversaire de sa naissance.

— Dans son rapport financier qu'il soumet à la Chambre, l'hon. M. Nicol, trésorier provincial, annonce que la province de Québec a un surplus de \$1,444,365.71.

11.— A Winnipeg s'ouvre la troisième session de la 7e Législature du Manitoba.

12.— A Lévis décède M. Joseph Gosselin, entrepreneur, à l'âge de 78 ans. Le défunt a construit plusieurs édifices importants, entre autres la bibliothèque de l'Hôtel du Parlement de Québec, les églises de l'Ancienne et de la Jeune-Lorette, les usines du Transcontinental à Saint-Malo, l'intérieur de l'Université Laval, etc.

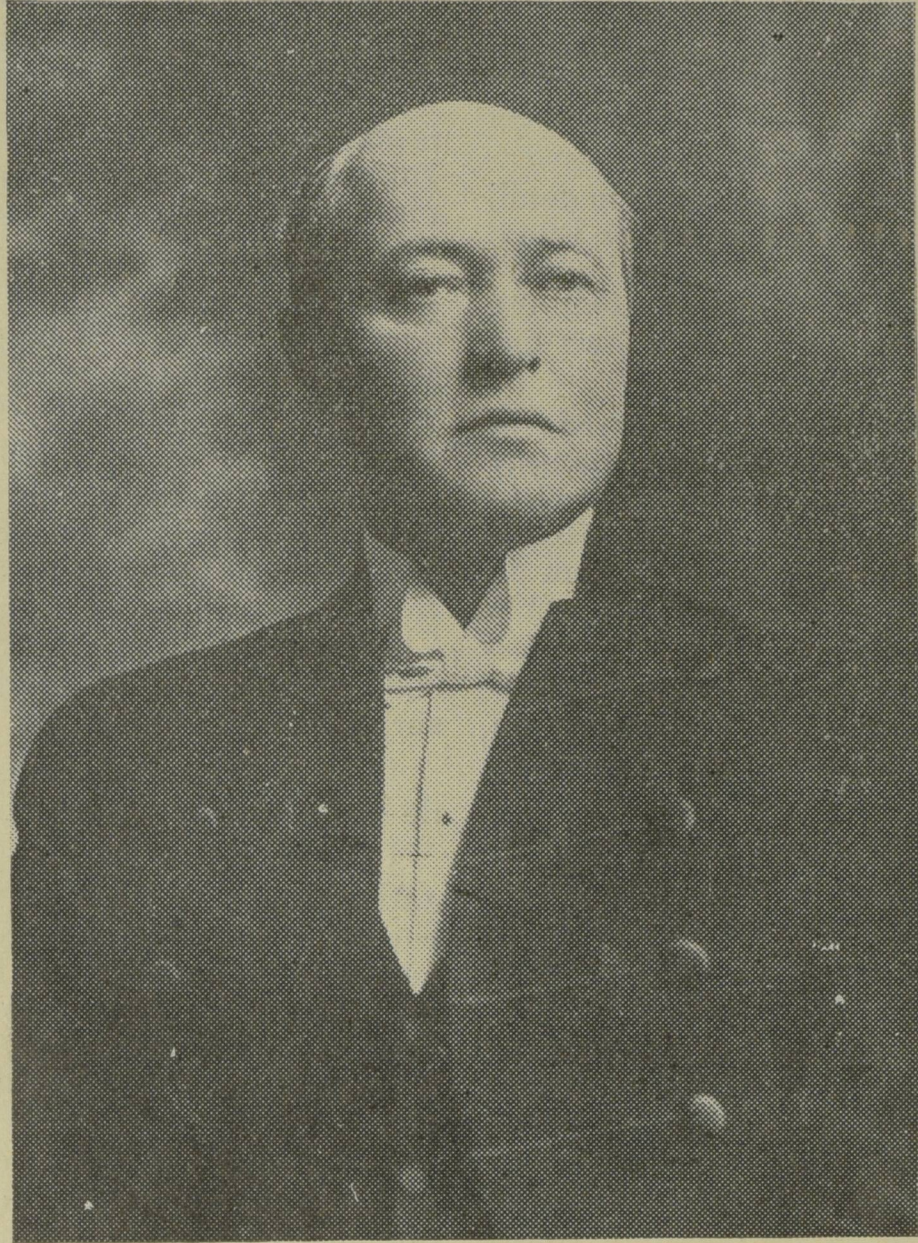
— Le comte B. Khun de Prorok, un savant archéologue américain, d'origine polonaise, fait une intéressante conférence dans la Salle des Promotions de l'Université Laval, sous les auspices de l'Institut canadien, sur les fouilles de Carthage, en particulier sur les travaux d'exploitation du Révérend Père Delattre, des Pères Blancs.

— M. Edmond Cormier, un acadien, est nommé député-ministre des Travaux Publics à Frédéricton.

13.— Un câblogramme envoyé de Rome par Mgr O. Cloutier, vicaire-général du diocèse de Québec, annonce que S. S. le pape Pie XI a élevé M. l'abbé Alfred Paré, curé de Montmagny, à la dignité de Prélat domestique.

— L'hon. juge Choquette fait saisir une pellicule cinématographique *Flaming Youth* dans un théâtre de Québec, en vertu de l'article 208 du Code Criminel. Ce film portait cependant l'approbation du Bureau de censure.

14.— Le premier-ministre du Canada, le T. H. MacKenzie-King, annonce que la prochaine session du Parlement, à Ottawa, s'ouvrira le 28 février prochain.



L'HON. NARCISSE PÉRODEAU, N.P.
Lieutenant-gouverneur de la Province de Québec

16.— M. l'avocat Victor Gaudet vient d'être nommé directeur des Postes à Montréal en remplacement de M. Léonard.

17.— S. G. Mgr J.-M. Émard, archevêque d'Ottawa, quitte sa ville épiscopale en route pour Rome, où il va accomplir son voyage *ad limina*.

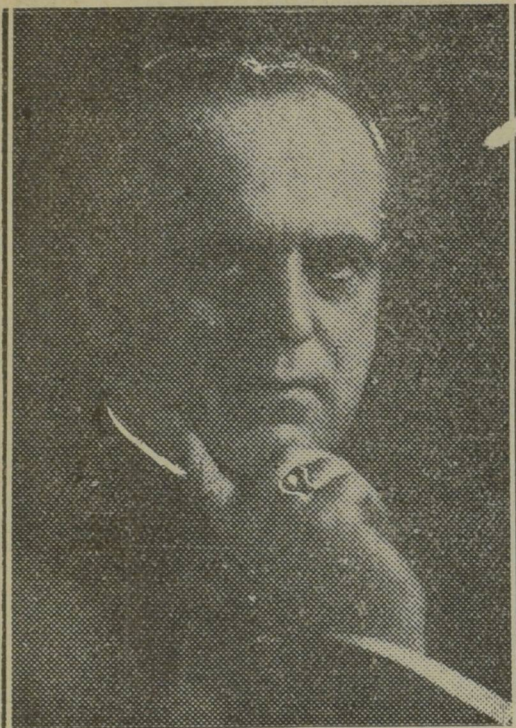
— Dans un grand discours, l'hon M. Taschereau, premier ministre de la Province, expose son projet de garantir la somme de \$15,000,000 afin de favoriser la fusion des banques Nationale et Hochelaga. Ce projet est ratifié par la Législature, à une majorité de 24 voix.

19.— Aux Trois-Rivières, après une longue maladie, décède Mgr Jean-Jules Massicot-

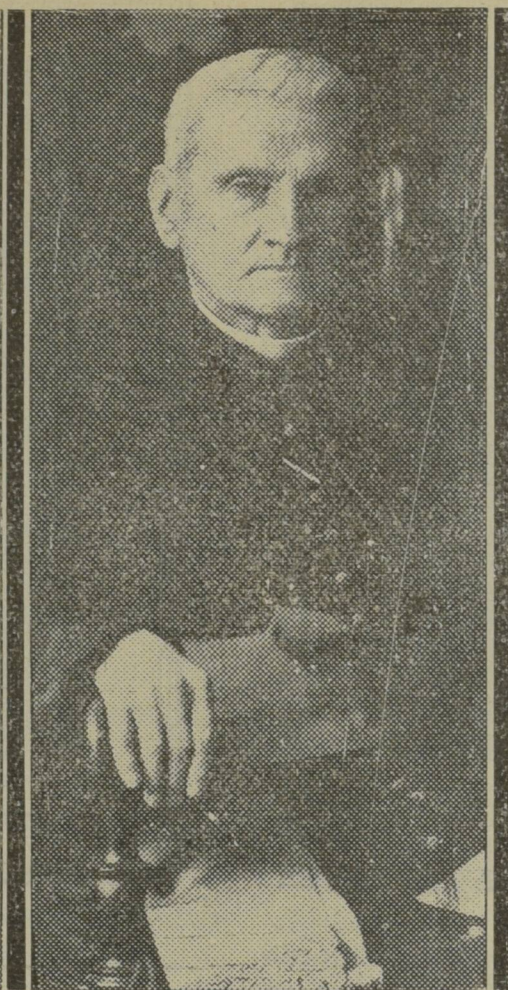
te, P.D., curé de la cathédrale. Le défunt était âgé de 52 ans.

20.— Dans toutes les églises du diocèse de Québec on donne lecture d'un mandement de Son Eminence le cardinal Bégin décrétant des fêtes solennelles au cours de la présente année, à l'occasion du troisième centenaire de la consécration officielle du Canada à saint Joseph.

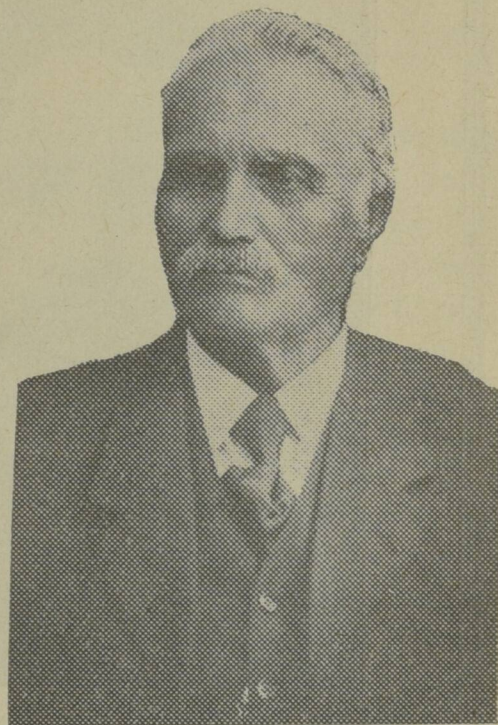
21. Une importante délégation de dames de Québec, accompagnées de plusieurs citoyens éminents de notre ville, se présente au Conseil de ville pour prier M. le Maire et MM. les échevins de prendre des mesures pour faire disparaître les affiches immorales à la porte des théâtres. La requête est lue par Mme L.-A. Taschereau, épouse de notre Premier-ministre.



Feu MGR JULES MASSICOTTE, P.D.,
curé de la cathédrale des Trois-Rivières



Feu MGR PHILÉMON BRASSARD,
curé de Wotton.



Feu M. JOS. GOSSELIN,
Entrepreneur de Lévis.

— Un Canadien français de Montréal, M. Georges Gonthier, est nommé contrôleur des finances du Canada avec un salaire de \$15.000. par année.

22.— Dans une causerie qu'il donne à Ottawa sur la récente conférence de la Société des Nations à Genève, l'hon. G.-P. Graham exprime que le français et l'anglais sont également nécessaires, et que c'est une infériorité chez les Canadiens anglais de ne savoir qu'une langue.

23.— Le bureau central de l'association des Grain Growers de la Saskatchewan assume la responsabilité de recommander à l'association, réunie en congrès, d'abandonner toute action politique, dans l'arène provinciale du moins. Il soumet que cette activité politique n'a aucune efficacité et n'offre guère d'avantages aux fins poursuivies par l'association.

24.— M. l'abbé Lionel Groulx, professeur d'histoire à l'Université de Montréal, donne une intéressante conférence à la Salle des Promotions de l'Université Laval de Québec sur la famille canadienne française, au profit des écoles bilingues de l'Ontario. Cette soirée est organisée par le Cercle Casault de l'A. C. J. C.

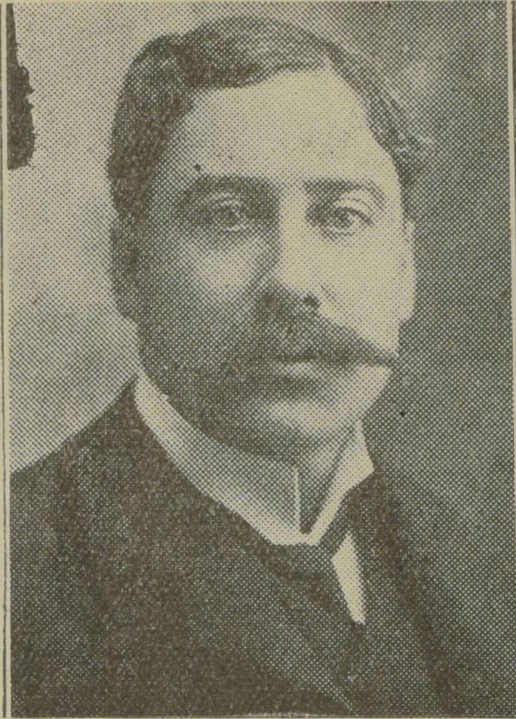
25.— Les statistiques du commerce publiées à Ottawa établissent que le bilan commercial canadien de 1923 s'est soldé par un excédent de \$124,788,608.00 des exportations sur les importations.

— Mgr Philémon Brassard, P.D., curé de Wotton, au diocèse de Sherbrooke, décède subitement en son presbytère à l'âge de 79 ans.

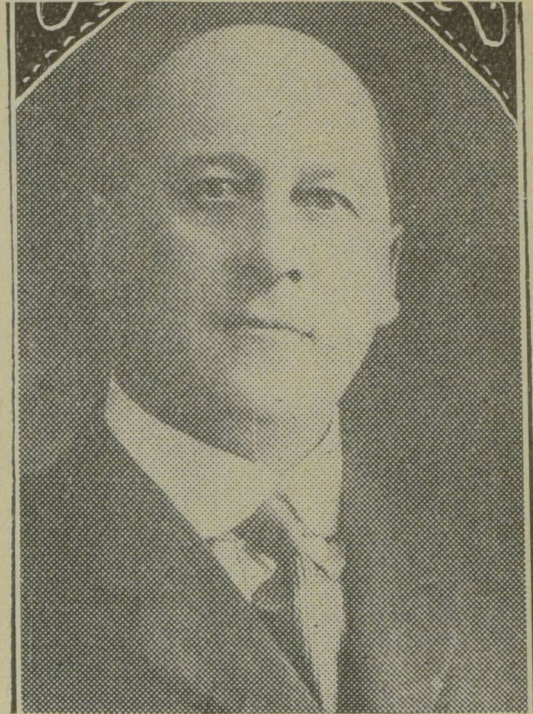
26.— L'École Polytechnique de Montréal célèbre le cinquantième anniversaire de sa fondation. Son Honneur le lieutenant-gouverneur de Québec, l'hon M. Pérodeau, ainsi que l'hon. M. J.-L. Perron prennent part à la démonstration.

— Une commission formée de membres de l'église presbytérienne écossaise qui vient de s'enquérir du régime de l'alcool, sur les divers points de l'Amérique du Nord, exprime l'opinion que le contrôle par l'État du commerce des boissons énivrantes n'est pas un succès, et mieux vaut la prohibition stricte, pour réagir efficacement contre le fléau.

27.— On enregistre un des plus grands froids de l'année dans notre Province. Pendant que le thermomètre marque 27 degrés sous zéro à Québec, on enregistre —49 à Labelle et jusqu'à —51 à Mont-Laurier.



L'HON. JUGE A. MALOUIN



L'HON. JUGE ERNEST ROY

28.— L'ancien premier-ministre du Canada, le T. H. M. Meighen, arrive à Québec où il passera une couple de jour. Ce soir il tient une assemblée au Manège militaire, où assistent plus de 4,000 personnes. Il y prend la parole ainsi que quelques-uns de ses lieutenants : les honorables MM. Belley, Ballantyne, Fauteux et Monty.

29.— D'après des chiffres compilés à Montréal, les exportations canadiennes de pulpe et de papier, au cours de l'année 1923, auraient atteint la valeur de \$140,798,453.00 contre \$115,863,742.00 en 1922.

30.— L'hon. Ernest Lapointe, député de Québec-est au Parlement fédéral et ministre de la Marine, devient ministre de la Justice, en remplacement de sir Lomer Gouin, démissionnaire, et M. P.-J. Cardin, député de Richelieu, est nommé ministre de la Marine et des Pêcheries, à la place de M. Lapointe.

— L'hon. Juge Albert Malouin, de la Cour Supérieure de Québec, est nommé à la Cour Suprême en remplacement de feu l'hon. L.-P. Brodeur, et M. Ernest Roy, C.R., de Québec, est nommé juge de la Cour Supérieure.

— Les catholiques du diocèse des Trois-Rivières, à la demande de leur évêque, s'organisent dans le but d'élever un monument à Mgr Laflèche.

L'Analyse en Chef du Dominion a placé la
POUDRE A PATE

"PURITAS"

au premier rang.

Bulletin Officiel 360, page 11.

Grand Prix, Exposition 1923
Médailles d'Or, 1916 et 1917

Livre de Cuisine Illustré
de 48 pages adressé
sur demande, à



Puritas Limitée

179, St-Dominique
QUEBEC



Gauserie scientifique



La machine humaine

LES CHEVEUX

La machine humaine est couronnée à son sommet par des poils que l'on appelle cheveux. Ils servent à protéger le crâne, et aussi à l'orner, car ils lui font une auréole.

Les cheveux, en brûlant, dégagent une odeur qui se rapproche de celle de la corne, ce qui indique qu'ils sont d'une substance qui s'en rapproche.

Le cheveu est essentiellement constitué par un tube creux, de couleur variée suivant le pigment qui l'imbebe, ou suivant l'âge. Ce tube est solidement implanté dans le derme, ou partie profonde de la peau, par sa racine qui porte aussi le nom de bulbe. Ce bulbe est visible à l'œil nu lorsqu'on arrache un cheveu, c'est la petite masse blanchâtre qui en forme la base ; mais il faut la loupe pour en percevoir les éléments constitutifs. La peau où sont fixés les cheveux est très épaisse, et porte le nom de cuir chevelu.

Plantés le plus souvent obliquement, les cheveux sont pourvus à leur base de deux très petits muscles qui se contractent sous l'influence de certaines émotions ou excitations. C'est ainsi que la peur ou l'horreur les font se hérissier. On connaît le proverbe : — Les cheveux en dressaient sur la tête.

En outre de ces muscles, il y a deux petites glandes dont le rôle est de sécréter la matière grasse qui lubrifie les cheveux.

Les cheveux, comme on le sait, ne sont pas tous de la même couleur. Il en est de noirs, de bruns, de rouges, de jaunes et de blancs. Ces différences de couleur sont dues à la différence du pigment sécrété par la racine. Les cheveux blancs sont ceux où le pigment fait défaut. Le pigment disparaît lentement avec l'âge, c'est à dire avec la venue de la vieillesse, ou brusquement sous l'influence d'une grande frayeur, d'un grand chagrin. Lorsque, à la suite d'une maladie longue et grave les cheveux tombent, il arrive parfois qu'ils repoussent d'une autre couleur ou avec une autre apparence.

A part la couleur, les cheveux varient aussi d'apparence. Les uns sont gros, les autres fins ; les uns droits et raides, les autres bouclés ou crépus. Cette diversité dans l'apparence tient à la diversité dans la forme du cylindre capillaire. Une loupe de force ordinaire permet de s'en rendre compte.

Si l'on sectionne des cheveux avec un rasoir bien aiguisé, on constate que les uns sont parfaitement cylindriques, les autres ovales, les autres aplatis. Les premiers sont droits et lisses, les seconds ondulés, les troisièmes crépus.

Les cheveux blonds sont en général plus fins que les bruns.

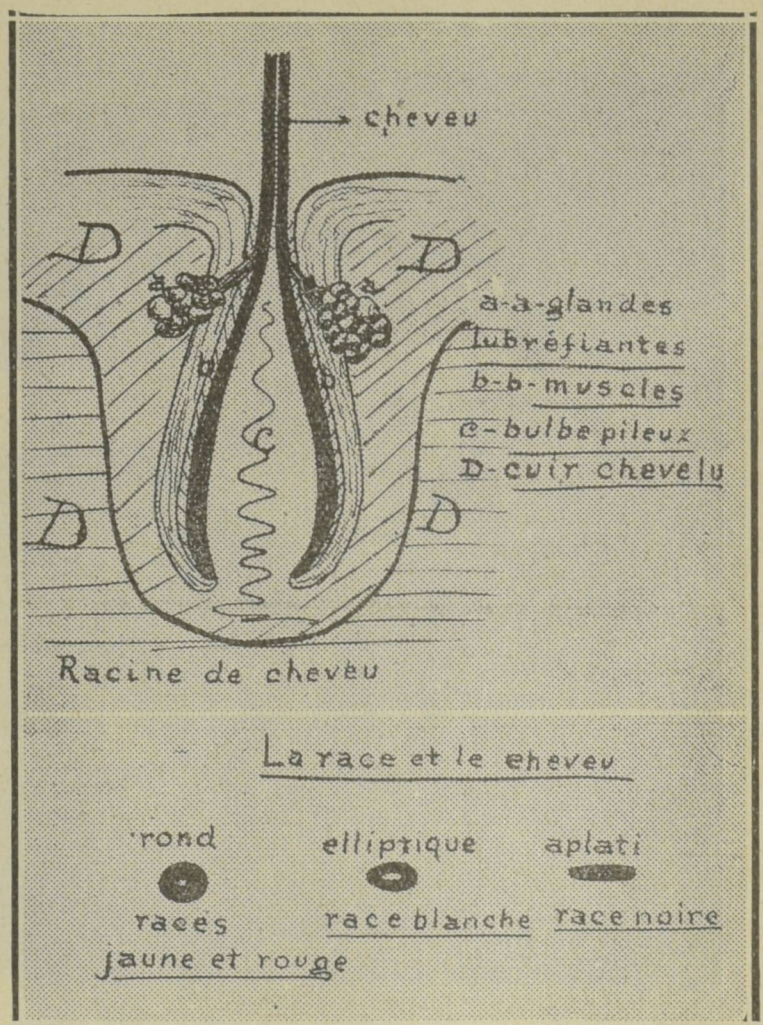
Dans les blancs le pigment est remplacé par une infinité de bulles d'air très fines.

Les races peuvent aussi bien se diviser par les cheveux que par la peau.

Les Jaunes et les Rouges ont les cheveux cylindriques.

Les Blancs les cheveux elliptiques.

Les Noirs les cheveux aplatis.



On sait que les cheveux sont sensibles à l'humidité. Qui n'a entendu les femmes se plaindre que l'extrême humidité de l'atmosphère les empêche de se faire la tête qu'elles désireraient.

On sait aussi que l'élément essentiel de certains baromètres populaires, tels le bonhomme et la bonne femme qui entrent ou sortent de leur cabane suivant qu'il doit faire beau ou mauvais, reposent tout simplement sur la propriété que possèdent les cheveux de se raccourcir ou de s'allonger suivant que l'air est humide ou sec.

Les cheveux sont peut-être de tous les éléments de la machine humaine celui qui est le plus maltraité. Comme ils servent à faire varier l'apparence, on les coupe ou on les laisse croître ; on les tord ou on les tresse ; on les aplatit ou on les ébouriffe ; on les peigne ou on les mêle ; on les enduit de pommades ou on les assèche ; on les mouille pour les lisser on on les écrase au fer chaud pour les faire se tordre ; enfin on les traite de mille manières.

Bien plus, on en fait varier la couleur, suivant la mode ou le caprice. Suivant l'époque ou le pays,

ils seront rouge sang ou blancs, ou bruns ; on en a vu de verts !

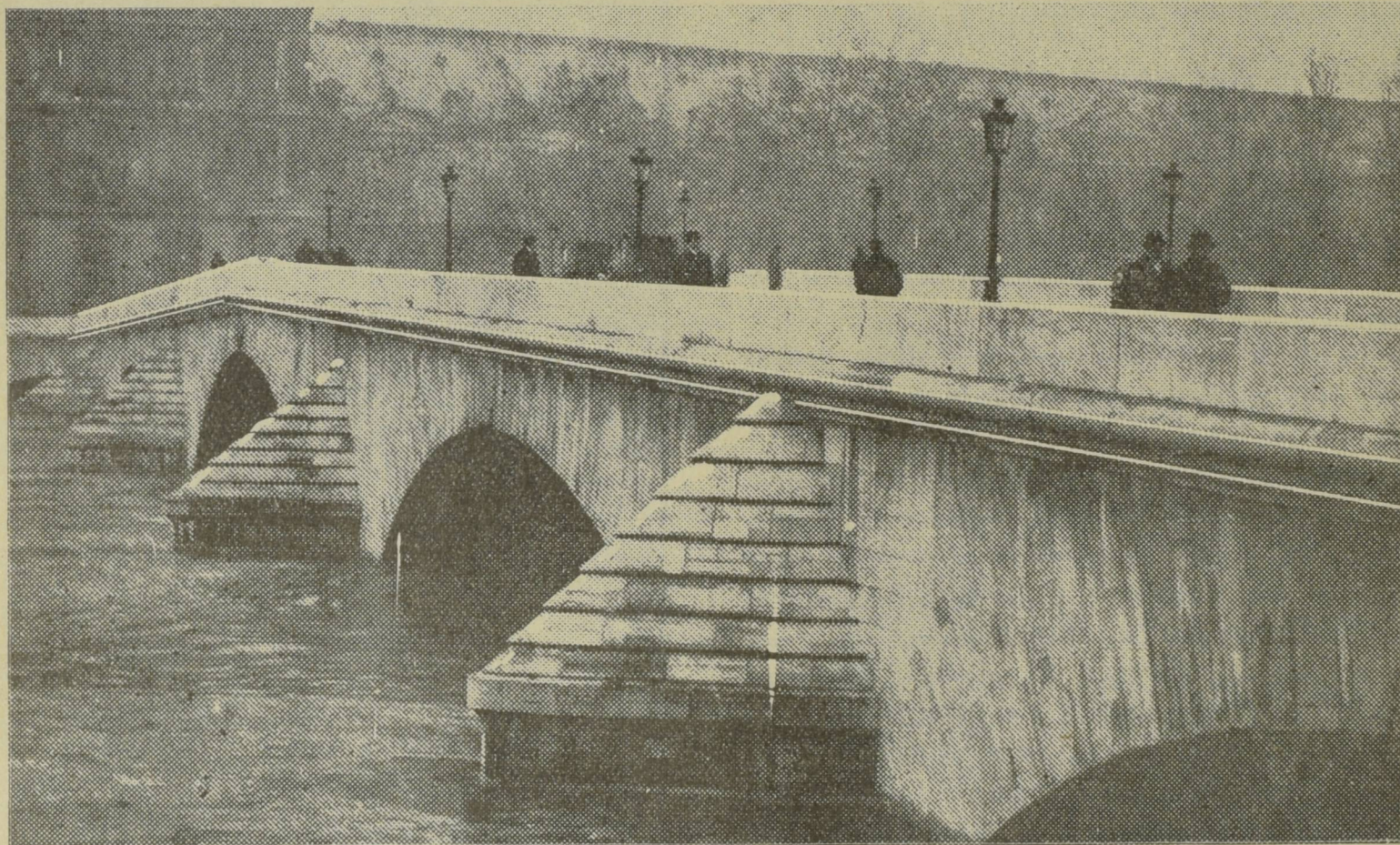
Et voilà comment le tissu pileux de la nature humaine qui devrait protéger la tête et l'orner, est un des organes qui ont le plus souffert de l'excès de civilisation, traduit par la mode.

Voilà pourquoi la chevelure est en voie de dégénérer.

Les plantureuses toisons, les soyeuses tresses, les boucles fournies durent de moins en moins longtemps. Les crânes percent les chevelures, comme les arêtes rocheuses le sommet des monts déboisés. Le chevelure blanchit et perd sa couleur comme une forêt dont le feuillage trahirait la maladie qui en ronge les arbres.

Au vrai, les cheveux ne sont pas seulement les victimes de l'imprudence ou des mauvais traitements de leurs propriétaires ; ils souffrent aussi de maladies, comme nous le verrons dans nos prochaines causeries.

Le VIEUX DOCTEUR.



LE NOUVEAU "PONT-ROYAL" A PARIS

RADIO

Le montage d'un appareil récepteur

I

JUSQU'À présent, un grand nombre des appareils récepteurs qui existent ont été construits par leurs propriétaires. Cela s'explique par le fait que les appareils du commerce étaient plutôt rares, il y a, à peine, deux ans. Maintenant on peut se procurer sur le marché de bons appareils à un prix raisonnable et nous ne croyons pas qu'un novice puisse économiser beaucoup en construisant son propre appareil, étant donné qu'il lui arrivera dans le commencement d'acheter inutilement quantité de matériel. Donc s'il n'y a qu'une question d'économie en jeu, il vaut mieux acheter un appareil prêt à fonctionner.

Les principaux avantages qu'il y a à construire son propre appareil peuvent se résumer aux trois points suivants :

1.— Satisfaction personnelle d'obtenir de bons résultats avec un appareil de sa propre fabrication. Ce point touchera plus vivement les uns et les autres : tout dépend du tempérament.

2.— Opération mieux raisonnée d'un appareil dont on comprend le mécanisme intérieur. Il est vrai qu'il n'est pas nécessaire pour bien conduire une automobile de connaître son système de carburation ou d'allumage, il est vrai aussi qu'il n'est pas nécessaire de comprendre le mécanisme d'un radio pour le bien travailler. Mais combien c'est plus intéressant de le savoir, et celui qui construit un appareil a plus de chances qu'un autre d'y voir quelque chose.

3.— Meilleurs résultats. Non pas que les appareils d'amateurs soient mieux faits que les appareils manufacturés. C'est généralement plutôt le contraire. Mais on sait que même avec le meilleur appareil on peut avoir les plus mauvais résultats si un seul détail est négligé : par exemple si une lampe est défectueuse, si le voltage du courant de

plaque ou de filament est devenu insuffisant, si une connexion quelconque s'est oxydée ou fait un mauvais contact, etc., etc.

L'amateur qui, plusieurs fois, a fait et refait son appareil trouvera immédiatement ces déficiences, y remédiera tout de suite et aura un récepteur toujours capable de lui donner un maximum de résultats. Celui qui est moins familier avec l'intérieur de son récepteur croira volontiers que ses troubles sont causés par la statique ou l'induction.

Mais nous comprenons facilement que tout le monde n'a ni le goût ni le temps de faire des expériences de laboratoire.

II

D'autre part, il n'est pas nécessaire d'être physicien diplômé pour monter un appareil récepteur. C'est notre opinion que quiconque est capable d'installer une cloche ou une lampe électrique, après avoir reçu des explications nécessaires, est également capable de monter un appareil récepteur, d'après des plans suffisamment clairs, et cela sans comprendre un seul mot de la théorie de la réception.

Dans le montage d'un appareil il y a deux opérations distinctes : 1° il faut se procurer le matériel nécessaire, et en réunir par des fils conducteurs les différentes pièces, d'après un circuit préparé à l'avance ; c'est le montage temporaire. 2° Quand l'appareil donne des résultats satisfaisants, il ne reste plus qu'à fixer les pièces dans un cabinet, en faisant, avec un peu plus de soin, les diverses connexions ; c'est le montage définitif.

Le montage temporaire est sans doute facile à faire et demande peu de temps. Il suffit d'avoir un bon plan et de le suivre exactement. Il faut là, comme ailleurs, procéder avec méthode afin de ne pas oublier une seule connexion. Il faut aussi s'être procuré de bonnes pièces : le condensateur

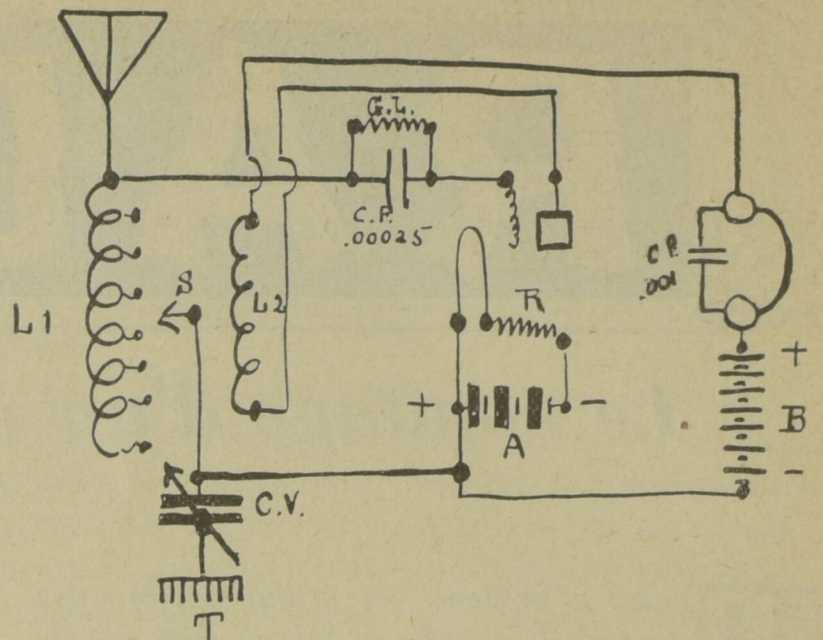
variable doit être de construction solide, les accoustiques doivent être sensibles, il y a de très mauvais accoustiques sur le marché ; les lampes doivent être excellentes, il ne suffit pas qu'elles allument pour être bonnes ; elles ne sont pas rares les lampes qui éclairent très bien et qui sont absolument inopérantes ; la plupart des appareils récepteurs qui fonctionnent bien le doivent à la qualité de leur lampe détectrice ; il faut voir aussi à ce que les batteries aient le voltage requis. Mais tout cela est facile : il suffit d'exiger que le marchand fasse ce travail pour nous. Et si toutes les pièces sont en excellentes conditions, quelques heures à peine suffiront pour faire le montage temporaire.

Le montage définitif est un peu plus long. Il faut tout d'abord se procurer une planche de bakelite et disposer sur cette planche les divers appareils avec ordre et symétrie. Pour cela il convient de faire, au préalable, un plan grandeur naturelle sur carton. On superpose le carton au bakelite avant de percer les trous destinés à passer les vis qui tiendront les appareils.

Le bakelite est très dur à percer, il faut utiliser des mèches à fer. Si ce travail vous ennuie vous pourrez trouver quelqu'un qui le fera pour vous.

Il faut aussi faire les connexions des appareils avec plus de soin que dans le montage temporaire. Il est préférable que les fils conducteurs soient soudés aux pièces, quoique chacune d'elle soient munies des vis et des écrous nécessaires pour tenir les fils en place.

En somme le montage définitif est un plus onéreux que le montage temporaire ; mais il est encore assez facile avec relativement peu d'outils : un tournevis, une paire de pinces, un canif, un perceur et un fer à souder.



liées à un commutateur S. Cette partie fixe du variocoupleur sert à synthoniser ou encore à changer les longueurs d'ondes sur lesquelles l'appareil doit osciller pour recevoir telle station déterminée. Le variocoupleur comprend aussi une partie mobile (L^2) qui peut tourner dans le champ magnétique de L^1 . Comme cette partie mobile est placée dans le circuit de plaque elle produit une réaction du courant de plaque sur celui de l'antenne ; en d'autres termes, elle produit la régénération.

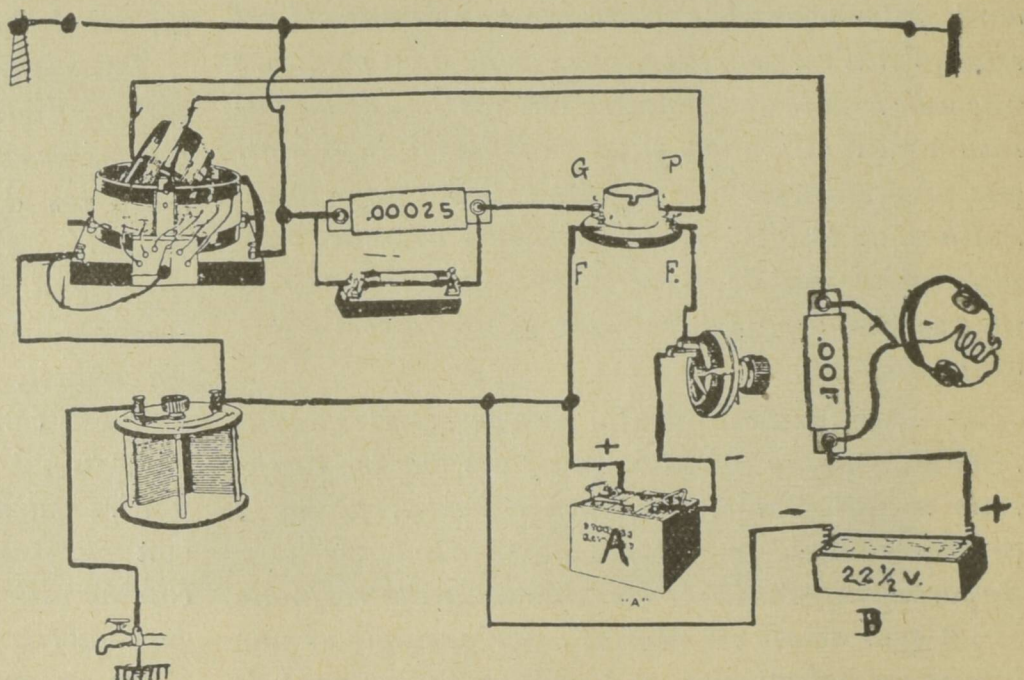
2° Un condensateur variable (C.V.). Ce condensateur doit avoir 43 plaques, ou une capacité de .001 microfarad. Son rôle consiste à synthoniser conjointement avec le variocoupleur. On devra remarquer que la partie fixe du condensateur va au commutateur et sa partie mobile au sol. Et non pas vice-versa, car autrement, leur synthonisa-

III

Nous publions deux vignettes qui représentent l'une : le circuit et l'autre : la disposition des appareils pour le montage d'un circuit simple régénératif à une seule lampe.

Voici les pièces qu'il faut se procurer pour faire ce montage :

1° Un variocoupleur représenté par L^1 et L^2 sur le diagramme. Le variocoupleur comprend une partie fixe (L^1) qui est munie de sept à dix prises de connexions, chacune re-



tion deviendrait impossible à cause de la capacité des mains, qui se trouveraient appliquées sur le circuit de grille.

3° Une lampe audion et une douille spéciale pour recevoir cette lampe. Il y a plusieurs sortes de lampes actuellement sur le marché. La meilleure est la U.V. 200 radiotron. Il faut un accumulateur de 6 volts pour la faire fonctionner.

Ceux qui n'ont pas de facilité pour recharger un accumulateur, devront se procurer la radiotron U.V. 199 qui peut fonctionner avec des piles sèches.

4° Un rhéostat (R) pour contrôler le degré d'allumage de la lampe. C'est le pouvoir calorifique, et non le pouvoir lumineux de la lampe qu'on utilise en radio. Lorsque le filament de la lampe est porté à une certaine température, les électrons se dégagent du filament et sautent à la plaque. Comme ce degré de température est très critique, il faut un rhéostat pour le contrôler.

5° Un condensateur de grille (C. F. 00025) pour empêcher les électrons du filament accumulés sur la grille de s'écouler par le variocoupleur ; ce qui causerait une perte d'énergie.

6° Une résistance de grille (G. L.) qui permet à la grille de se débarrasser lentement et sans perte d'énergie d'un surplus d'électrons accumulés sur elle.

7° Un condensateur de téléphone (C. F. 001) placé en shunt sur les acoustiques et permettant aux courants de haute-fréquence un passage moins résistant que celui des acoustiques.

8° Une batterie sèche de 22½ volts pour les circuits de plaque. Cette batterie est représentée par la lettre B sur le circuit. Il faut aussi une batterie de filament (A) qui doit avoir 6 volts pour la Radiotron U.V. 200

9° Une paire d'acoustiques.

10° Environ 200 pieds de fil d'antenne, quelques isolateurs, un peu de fil N° 16 pour faire les diverses connexions, une planche de bakelite pour le panneau, un cabinet... et l'appareil est complet.

V

Lorsque l'appareil est monté et que l'on s'est assuré que le plan a été suivi à la lettre, il ne reste qu'à placer les accoustiques sur ses oreilles et à

écouter. Tournons d'abord le rhéostat et constatons que la lampe allume. Si après avoir ouvert fortement le rhéostat, l'appareil reste absolument muet, il y a eu un oubli quelque part, car à ce moment on devrait entendre au moins un bruit qui ressemble à celui de l'eau en ébullition. Il ne faut pas oublier qu'il est très important que les téléphones soient connectés à l'appareil.

Si l'appareil donne signe de vie par ce bruit d'ébullition que nous venons de mentionner, mais qu'il ne donne aucun son musical, alors essayons de renverser les fils qui vont à la partie mobile du variocoupleur, plaçons cette partie mobile presque parallèle à la partie fixe jusqu'à ce que nous entendions un cri plutôt aigu qui indique l'onde d'une station.

Pour extraire de la musique de ce cri, il suffit alors de fermer lentement le rhéostat, de pousser vers l'angle droit la position de la partie mobile du variocoupleur et de retoucher légèrement le condensateur d'antenne.

Si cette station ne plaît pas on n'a qu'à changer les positions relatives du commutateur et du condensateur d'antenne pour en trouver une autre plus conforme à ses goûts.

Un point important : c'est le voltage de la batterie B. On constate que cette batterie a 22½ volts, mais qu'on peut n'en utiliser que 16½ ou 18 ou 19 ½. Il faut déterminer par l'expérience sur quel point de cette batterie le détecteur fonctionne le mieux. Avec une batterie fraîche et un bon détecteur 16½ volts suffisent.

VI

C'est une ambition bien légitime de la part de ceux qui expérimentent en radio, que celle d'en finir un jour avec tous ces fils, tous ces appareils dispersés sur une table et exposés à tous les dangers, pour enfin les placer avec ordre et symétrie dans un cabinet de bonne apparence. Et c'est cela que nous appelons : le montage définitif.

Avouons tout de suite que le mot définitif n'est pas correct. Car il n'y a rien de moins définitif que le radio. Nous avons connu des amateurs qui remontaient leur appareil cinq ou six fois l'an et chaque fois d'une façon définitive.

Le montage définitif, ce n'est donc pas le dernier travail que l'on fait sur un appareil : c'est simplement la mise en cabinet des divers pièces d'une façon solide et symétrique. ¶

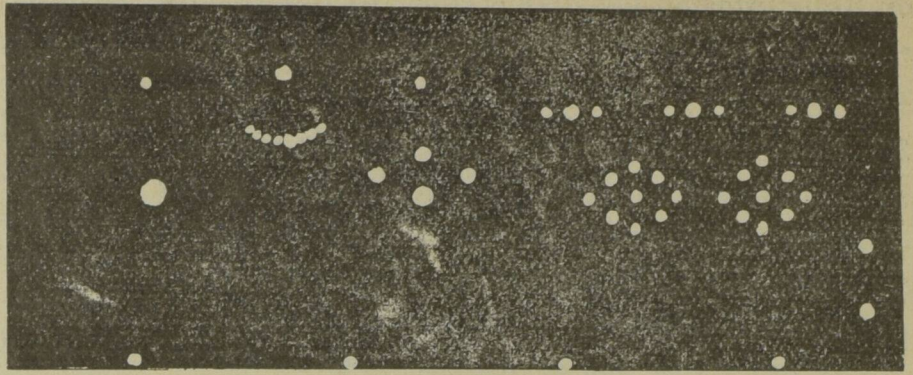
On peut se procurer des cabinets tout prêts, avec une feuille de bakelite, ou tout simplement se procurer une feuille de bakelite de dimensions convenables et faire soi-même le cabinet d'après ces dimensions. De bonnes dimensions pour la feuille de bakelite d'un appareil à trois lampes, sont 22 pouces par 7 pouces. Il faudra aussi se procurer une planchette épaisse d'un demi-pouce, large de 8 pouces et moins longue d'un pouce que la feuille de bakelite. Cette planchette recevra les pièces qui ne doivent pas être montées sur le panneau en bakelite et servira à tenir verticalement ce dernier. Il faudra aussi deux disques gradués de $3\frac{1}{4}$ ou 4 pouces de diamètre : l'un pour contrôler le condensateur, l'autre pour la partie mobile du variocoupleur. Enfin, quoique le fil noir soit bien utilisable, nous conseillons à ceux qui veulent donner du fini à leur travail d'utiliser le fil N° 16 découvert et de l'isoler avec du spaghetti.

Avant de percer le panneau de bakelite, il est utile de faire un plan sur une feuille de carton mince, taillée exactement dans les mêmes dimensions que ce panneau. Le plan terminé, on le fixe au bakelite au moyen d'une ficelle. Puis avec un poinçon on transporte au panneau les marques faites sur le carton.

Pour faire ce plan, commencez par tracer une ligne tout autour du carton, à un demi-pouce du bord. Cette ligne ne devra pas être dépassée par aucun appareil ; ce qui permettra au bakelite d'être fixé plus tard dans le cabinet.

Puis tirez la ligne A B d'après la vignette ci-dessous. La hauteur de cette ligne doit être déterminée par la hauteur du variocoupleur à partir de sa base jusqu'au centre de sa partie mobile. Les autres lignes n'ont pas besoin d'explications autres que celles de la vignette.

A B : Ligne à la hauteur du variocoupleur.—
C : Variocoupleur.— D : Condensateur variable.



Le bakelite percé d'après le plan

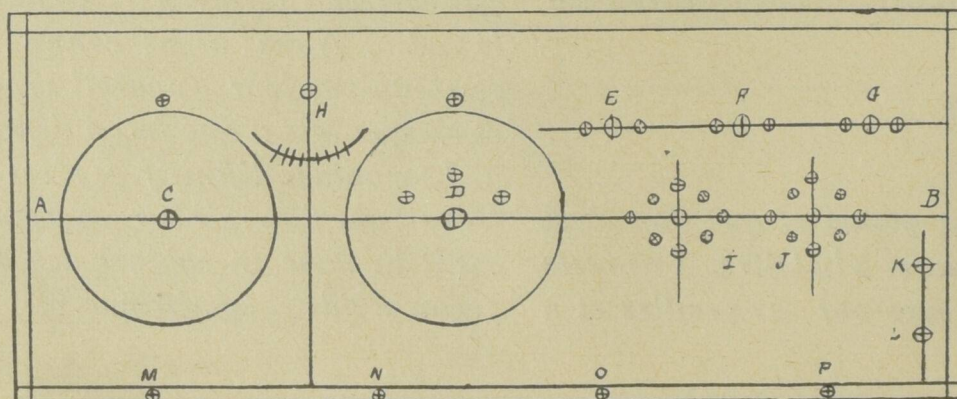
— E F G : Rhéostats.— H : Commutateur d'inductance et points de contact.— I J : Lumières pour observer les lampes. K L : Bornes pour téléphones.— M N O P : Vis pour fixer le panneau à la planchette.

L.-M. BOLDUC, ptr

NOTE DE LA RÉDACTION.— Cet article est extrait d'une chronique quotidienne qui paraît dans l'ACTION CATHOLIQUE et qui est faite surtout pour ceux qui débudent dans le Radio.

Moyennant la modique somme de cinquante sous adressée à l'éditeur de Radio de l'ACTION CATHOLIQUE tous les plans et spécifications pour le montage du circuit décrit dans cet article vous seront expédiés. L'éditeur du Radio se charge aussi, sans frais supplémentaires, d'éprouver toutes les pièces qu'on voudra lui commander d'acheter pour ce montage. En écrivant, mentionnez l'APOTRE.

LA RÉDACTION DE L'APOTRE



FEMINA

L'enfant au foyer

CAUSERIE

LE Dieu qui a fait tendre le cœur des mères et l'a rempli d'amour pour l'enfant, a fait large aussi le cœur de l'enfant, afin que la meilleure place y soit toujours réservée à la mère. La mère a pour son enfant toutes les sollicitudes, toutes les douceurs, toutes les délicatesses, elle oublie les chagrins et les angoisses qui l'oppressent pour sourire aux joies et aux gentilleses de ce petit être qui lui est si cher.

Une mère, c'est la bonté, l'indulgence et le pardon. Un enfant, c'est la grâce, le sourire, la beauté. A le contempler si frêle et si délicat, si séduisant dans sa candeur naïve, l'âme s'émeut, elle admire, cette vue nous attire, elle s'impose à notre respect, à notre affection, elle captive elle ravit.

Pour le foyer, l'enfant est la source féconde des grâces et des faveurs célestes, dans son extrême fragilité, il devient le protecteur mystérieux de ceux qui le protègent.

Quelle mère distraite peut-être des soins et des devoirs de sa charge, attirée par les vanités et les futilités du monde, ne reviendrait à de meilleurs sentiments et à une vie plus chrétienne en présence de cet ange visible qui l'attache au foyer par le charme et la beauté dont il l'embellit. Le maître véritable, c'est l'enfant qui ne sait rien, qui n'a pour lui que son innocence et ses gentilleses et qui contribue pour une large part au bonheur intime de la maison. On peut croire qu'il a le présentiment de sa puissance souveraine ; lorsqu'il sent autour de lui l'atmosphère refroidie, il apporte la chaleur de son amour, il égaie de sa joie facile la maison morne et attristée, il ravie d'un geste calin les cendres qui semblaient s'éteindre, tout chez l'enfant est si tendre, si naïf, si franc !!

A l'heure actuelle où tant de foyer semblent appeler les malédictions du ciel parce que la

prière en est bannie, parce que les lois immuables du Créateur n'y sont plus observées, parce que la mère ne comprend plus le rôle divin qui lui fut confié par la Providence, ce qui met à l'abri de la colère et des justes châtiments de Dieu est l'innocence de l'enfant. Chassé de la vie familiale, Dieu a trouvé un tabernacle dans le cœur de l'enfant, et à cause de lui, il fait grâce au père coupable, à la mère frivole, oublieuse de ses devoirs.

Faisons donc à nos foyers canadiens la place bien grande à l'enfant, il est aimé de Dieu et du ciel, les Anges lui sourient en lui disant : " Mon frère ! "

JEANNE LE FRANC.

BOITE aux LETTRES

JULIETTE.— Votre retour et les jolis souhaits si gentiment exprimés m'ont fait plaisir, merci.

Je crois qu'il serait préférable de ne pas vous engager à l'aveugle, votre jeune âge ne permet pas ces correspondances sans surveillance et ce jeune homme paraît avoir l'intention de s'amuser un peu parce qu'il vous sait inexpérimentée. Votre sentiment de fierté vous honore beaucoup ; comme vous, je n'aimerais pas qu'on m'écrive avec de grands mots et de jolies phrases sans mettre son nom véritable. Si votre maman est près de vous, elle saura vous donner le bon conseil nécessaire, sinon réfléchissez bien et revenez souvent, je serai votre amie.

VIOLETTE DE L'IMMACULÉE.— La jolie surprise que vous me faites mérite une longue réponse, je suis heureuse de vous savoir une des nôtres, la revue est honorée des amitiés sincères qu'on veut bien lui prodiguer.

Et les rêves légers s'en vont et les moroses aussi... Continuons à lutter, soyons de celles qui savent vivre leur vie en l'employant toute au Bien, au Bon, au Beau. A bientôt, n'est-ce pas ?

L'article est arrivée trop tard pour la publication, c'est regrettable.

ALICE DE COURVAL.— C'est toujours une joie nouvelle de relire les bonnes choses que vous me dites si aimablement ; mon devoir de correspondante est doux à remplir, je sais combien l'amitié est indulgente et bonne, vous relirais-je bientôt ?

ANAÏS.— A la librairie Granger, vous trouverez les livres traitant des mœurs, usages, etc., de la Bretagne.

JEANNOT.— Les correspondants sont admis à condition qu'ils soient bien, bien sages...

JEANNE LE FRANC.

L'ADIEU

Adieu ! Quelle désespérance dans ce mot. Quelle profonde tristesse dans ces courtes syllabes ? Ce mot ne tombe des lèvres qu'à regret. Le cœur s'étreint douloureusement, quand arrive, pour des êtres qui s'aiment, l'heure de le prononcer. Adieu !... C'est le départ, c'est la séparation. C'est l'éloignement des lieux où nous avons vécu, où nous avons joui. C'est quitter, peut-être, pour toujours, un vieux père, une tendre mère. C'est l'exil, sur une terre étrangère, loin de la terre qui a bu les sueurs des ancêtres.

Enfin ! Adieu ! c'est partir et partir, n'est-ce pas un peu l'oubli.

Adieu ! Des lèvres mourantes l'ont murmuré pour toutes les personnes aimées qui entouraient leur chevet d'agonie. Je vais à Dieu, ont-elles dit en descendant dans la nuit du tombeau. Ce mot ainsi entendu est plein de consolantes pensées.

A Dieu ! répète celui qui s'en va.

Désormais nos rendez-vous auront pour asile le Cœur de Jésus. Là se rencontreront nos prières et ainsi l'absence semblera un peu moins pénible. A Dieu ! reedit le mourant, je m'en vais vous attendre au Paradis.

Ce mot compris de cette manière n'est plus si amer. C'est une lumière bienfaisante qui apparaît à travers les larmes.

C'est un baume consolateur pour les blessures les plus saignantes.

C'est la foi en des jours meilleurs.

C'est l'espoir des éternelles réunions, des revoirs, qui durent toujours dans le sein de Dieu.

ALICE DE VALCOURT.

Aston Jct.

Potages

PRÉPARATION-TYPE DES POTAGES A BASE DE BOUILLON

2 pintes de bouillon sel, poivre
1/2 tasse de pâtes alimentaires œufs au crème.

I. Faire bouillir le bouillon, y jeter en pluie les pâtes alimentaires, le tapioca, etc. etc.

II. Lorsque c'est une farine que l'on veut ajouter au bouillon, comme la crème de riz, etc., on délaye séparément cette farine avec un peu d'eau froide et on la verse dans le liquide bouillant en remuant.

III. Pour élever la valeur alimentaire de ces potages on peut leur ajouter un ou plusieurs jaunes d'œufs. Cette préparation se fait comme suit : mettre les jaunes d'œufs au fond de la soupière, les délayer avec un peu de bouillon froid, ajouter le potage et servir.

PRÉPARATION-TYPE DES POTAGES A BASE DE LÉGUMES FRAIS

2 pintes d'eau 1 à 2 c. à table de graisse ou de beurre ou
2 tasses de toutes sortes de légumes émincés. quelques petits morceaux de lard.
Poivre, sel.

I. Jeter dans la graisse ou le beurre chaud, les légumes bien émincés : carottes, navets, petits pois, haricots verts, etc. Les dorer à feu doux, lentement.

II. Ajouter l'eau bouillante petit à petit, poivrer et saler, laisser cuire lentement, de 1 1/2 à 2 heures.

III. Sur la fin de la cuisson, épaissir le potage avec du tapioca, crème de riz, maïzena ou encore vermicelle.

POTAGE A LA MINUTE

2 1/2 pintes d'eau 2 c. à thé d'extrait de viande
4 c. à table de sagou
ou crème de riz 1 c. à table de breure

1 tasse de lait chaud 1 jaune d'œuf
Sel, poivre.

I. Faire bouillir l'eau, y jeter en pluie le sagou et laisser cuire 15 à 20 minutes, saler, poivrer.

II. Mettre dans la soupière l'extrait de bœuf, le jaune d'œuf, le beurre, délayer le tout avec le lait chaud et verser sur le potage.

SOUPE AU RIZ — SOUPE A L'ORGE

2½ livres de gigot de bœuf ¾ tasse de riz ou d'orge
2 poireaux 4 pintes d'eau
1 carotte sel, poivre, persil, cerfeuil.

I. Essuyer la viande, la mettre cuire à l'eau froide, salée.

II. Lorsqu'elle a commencé à bouillir, ajouter les légumes, l'assaisonnement.

III. Lavez le riz ou l'orge, suivant la nature de la soupe ; mettre le riz dans le bouillon une demi heure avant de servir ; l'orge demande 2 heures de cuisson.

SOUPE AU RIX ET AUX LÉGUMES

2 à 3 carottes 2 c. à table graisse de rôti
1 poireau
2 tranches de navet 3½ pintes eau chaude.
3 branches de céleri ½ tasse de riz
sel, poivre, persil cerfeuil.

I. Couper les légumes en petits carrés ; faire fondre dans la marmite 2 c. à table de graisse de rôti ; y ajouter les légumes et les chauffer pendant cinq minutes en les remuant avec une cuillère de bois.

II. Mouiller avec de l'eau chaude, et faire bouillir 1½ heure ; ajouter le riz, assaisonner et laisser mijoter jusqu'à ce que le riz soit cuit.

SOUPE AU LARD ET AUX CHOUX

¼ lb. de lard 1 tranche de navet.
1 chou moyen 2 pommes de terre
1 carotte 1 branche de céleri
3½ pintes eau chaude.

I. Éplucher et laver les légumes, les couper en dés, blanchir le lard, le hacher très fin, le faire revenir dans la casserole sans faire prendre couleur.

II. Ajouter les légumes, mouiller d'eau, saler, poivrer et faire cuire 1 hr.½.

POTAGES AU VERMICELLE, AUX PÂTES D'ITALIE ET AU TAPIOCA

3½ pintes bouillon 1 oignon haché ou 1 poireau
1 tasse de vermicelle
cassé ou 1 tasse de sel, poivre, fines herbes
tapioca, ou encore ½ ou 1 bte tomates à
¾ tasse de pâtes d'I- volonté
talie. ½ c. à thé soda à pâte.

I. Faire chauffer le bouillon ; y verser en pluie le vermicelle brisé, les pâtes d'Italie ou le tapioca préalablement blanchi ; ajouter l'oignon, assaisonner et laisser mijoter une demi-heure le vermicelle et les pâtes d'Italie et 1 hr.½ le tapioca.

II. Faire chauffer les tomates, y ajouter ½ c. à thé de soda, par boîte de tomates, enlever l'écume, passer les tomates, ajoutez-les au bouillon et laisser mijoter suivant la nature du potage.

Remarque.— On blanchit le tapioca en le mettant deux minutes dans l'eau bouillante ayant soin de la brasser continuellement ; on le rafraîchit ensuite en le jetant dans la passoire sous un jet d'eau froide et on le verse immédiatement dans le bouillon chaud.

[La cuisine à l'école primaire.]

Il ne faut pas plaindre les vaillants qui luttent pour la vérité et pour Dieu.

Père GRATRY.

LES
VÉRITABLES CONNAISSEURS
NE BOIVENT QUE LE



OU VERT
POUR SA QUALITÉ ET SA FORCE
PAQUET DE ½ ET 1 LIVRE
J.-B. RENAUD & Cie Inc.

Patrons de broderie, marque "Gorcy"



N° 1050 — 1051 — 1052 — 1053 — 1054 — 1055 — Motif avec feston pour taie d'oreiller ou serviettes de toilette. Patron pour tracer, 15 cts chacun.— Patron décalquable au fer chaud, 25 cts les deux du même numéro.— Toilette d'oreiller étampé sur coton circulaire, 98 cts.— Serviette étampée sur toile, 59 cts.— Coton à broder marque C. B.— Art. 211 — nécessaire pour l'exécution, 20 cts.

N° 1056 — Mouchoir 13 x 13.— Patron 15 cts.— Patron décalquable au fer chaud 20 cts.— Étampé sur nansouk, 25 cts.— Coton à broder, marque C. B., 15 cts.

SERVICE DE PATRONS DE BRODERIE

"L'APOTRE", - 103, rue Sainte-Anne, - QUEBEC

Coin de l'Ouvrier

Pour former une élite ouvrière

UN Franco-Américain, ancien chef d'usine, aujourd'hui homme politique éminent, me disait un jour : " Père, dans mon contact avec les ouvriers franco-américains, j'ai constaté que les nôtres sont pleins de talents. Ils sont aptes à exercer tous les métiers.

"J'ai rencontré des jeunes gens qui n'avaient aucune notion de mécanique et qui, après quelques mois d'expérience, sont devenus des mécaniciens supérieurs. J'ai connu des jeunes filles qui, après quelques leçons de modes, sont devenues d'excellentes modistes de chapeaux.

"Mais comme la plupart de ceux qui apprennent sans efforts, les nôtres négligent de cultiver leurs talents et ne font que des ouvriers de second ordre. Avec un peu d'études, avec une culture supérieure, ils deviendraient des maîtres dans leurs métiers et formeraient cette élite ouvrière qu'il faudrait, aujourd'hui à la race franco-américaine."

En effet, il faut à notre race une élite ouvrière.

UNE ÉLITE OUVRIÈRE

Une élite ouvrière, c'est un groupe d'ouvriers supérieurs voués à la cause ouvrière cherchant à occuper les premières places à l'usine et à entraîner les travailleurs à leur suite.

Un groupe d'ouvriers supérieurs c'est-à-dire un certain nombre d'individualités instruites et douées d'une formation supérieure;

Voués à la cause ouvrière, à cette cause pour laquelle il est juste et glorieux de donner sa peine et son travail;

Cherchant à occuper les premières places, les situations qui leur permettront d'exercer une influence dans l'usine;

Cherchant à entraîner les autres à leur suite. La foule, surtout la foule des ouvriers, a besoin de chefs pour la conduire et l'entraîner.

IL LE FAUT

Il nous faut une élite ouvrière pour la gloire de notre race et pour l'honneur de notre religion.

Qu'est-ce qui fait la grandeur d'un peuple? Est-ce le progrès matériel? Est-ce la force brutale? Non, ce qui fait la grandeur d'un peuple, c'est l'ensemble des hommes supérieurs qui le composent. Plus une nation compte dans son sein d'hommes supérieurs, soit au point de vue intellectuel, politique ou social, plus elle est grande. Si nous voulons que la race franco-américaine soit grande, donnons-lui des hommes instruits, des lettrés, des politiciens, mais donnons-lui aussi des ouvriers doués d'une formation ouvrière supérieure. Du même coup nous aurons largement contribué à grandir les désirs et les aspirations de notre peuple et nous l'aurons placé au premier rang.

Nos jeunes ouvriers ne devraient jamais perdre de vue que pour l'honneur de notre religion ils ne doivent pas paraître au-dessous des autres dans l'ordre du travail, car l'injuste malice des hommes fait volontiers peser sur la religion la responsabilité de notre infériorité. Il faudrait que les ouvriers catholiques puissent répéter ce mot d'un homme célèbre : " Chez nous, il n'y a pas de médiocrité ".

UN MOYEN FACILE

Pour former cette élite ouvrière quels moyens pouvons-nous prendre? Les parents pourraient envoyer leurs enfants aux écoles d'arts et métier du Québec. Les jeunes gens pourraient suivre les cours de nos écoles textiles. Mais ces moyens ne sont pas à la portée de toutes les bourses.

Voici un moyen facile. Le Conseil d'Instruction publique de Fall River, et peut-être celui de plusieurs autres centres américains, organise pour la jeunesse ouvrière, des cours gratuits pendant les mois d'hiver. Les jeunes gens apprennent la mécanique, la plomberie, l'élec-

tricité, etc. ; les jeunes filles reçoivent des leçons de couture, de modes, d'art culinaire, etc. Les cours sont donnés deux ou trois fois chaque semaine par des maîtres et des maîtresses choisis par le Conseil d'Instruction. Après un certain nombre de leçons les élèves reçoivent leurs diplômes.

POURQUOI ?

Pourquoi voyons-nous à ces cours du soir beaucoup de Juifs, d'Italiens, de Portugais et peu de Franco-Américains ?

Pourquoi les parents ne pousseraient-ils pas leurs enfants à suivre ces cours gratuits ?

Pourquoi les prêtres n'engageraient-ils pas leurs jeunes ouvriers à apprendre un métier ?

Pourquoi ne nous donnerions-nous pas tous la main pour former une élite ouvrière franco-américaine ?

Fr. Raymond S.-M. PICHÉ, O.P.

[*La Semaine Paroissiale* de Fall River.]

NATURELLE CURIOSITÉ

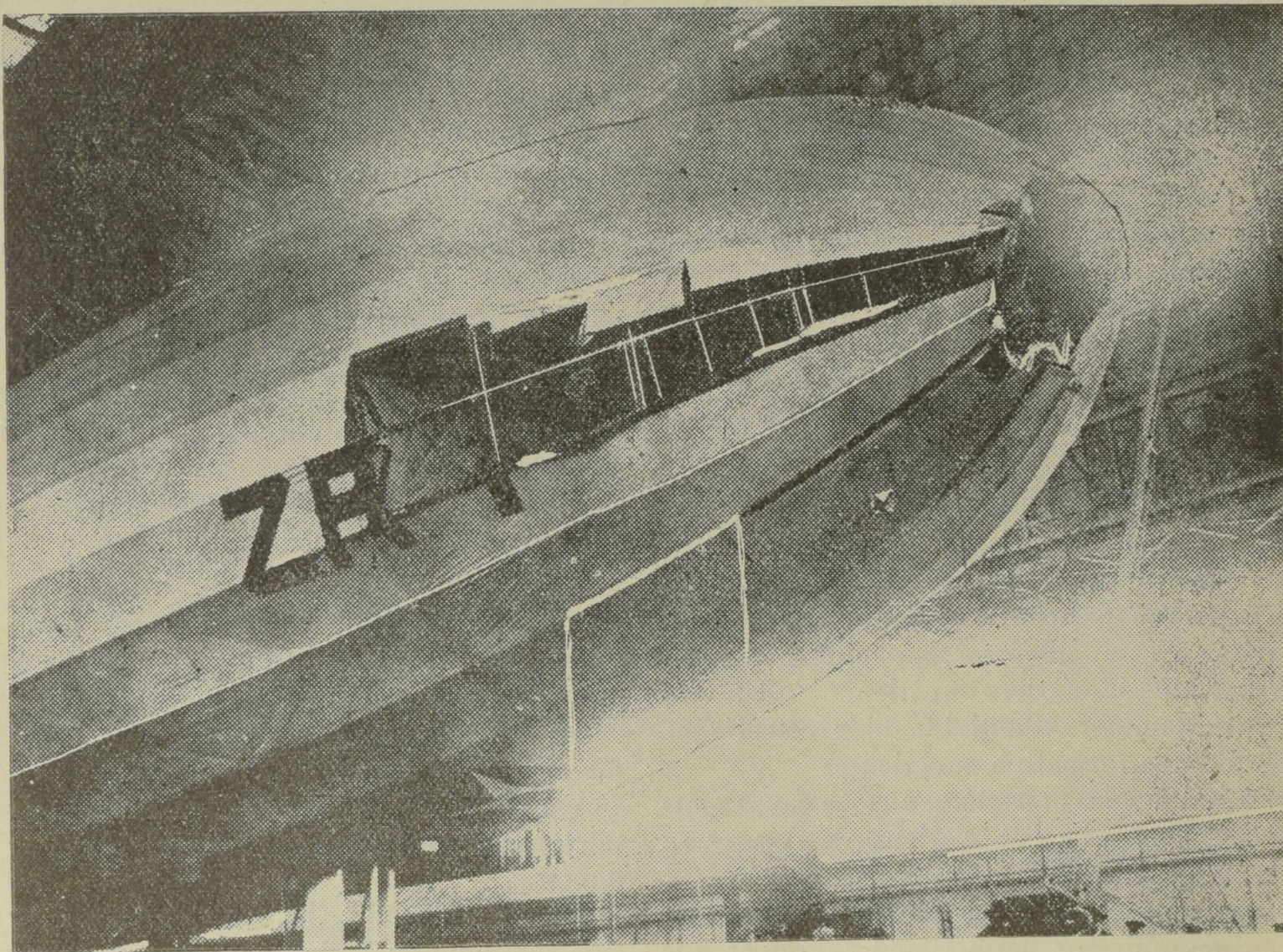
On raconte à Bébé (cinq ans) l'histoire du libérateur de la Suisse, et, en narrant le principal épisode de la vie du héros, on cherche à lui faire comprendre la cruauté de Gessler, qui fait abattre par Guillaume Tell une pomme sur la tête de son fils, au péril de la vie de celui-ci.

L'enfant paraît vivement impressionné. Rompant tout à coup le silence, il demanda :

“ Et la pomme ? . . . Qui est-ce qui l'a mangée . . . ? ”

Les plaisirs sont nécessaires pour conserver au corps sa santé, sa force, à l'âme sa vigueur ; pour maintenir les bonnes relations familiales, paroissiales et sociales. Mais rien en quoi il soit plus difficile de garder la juste mesure ; on excède presque toujours, parce que la pente est des plus glissantes.

Abbé TOUBLAN.



LE " SHENANDOAH "

Vue du " Shenandoah ", le plus grand dirigeable américain. On voit les dommages qu'il a subis alors qu'il fut arraché de son poteau d'attache par une violente tempête.

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les réponses justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sorti et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE JANVIER

M MEMOTECHNIE

Le poète célèbre qui par les initiales de son nom et par celles de quatre de ses œuvres, forme le mot BLASE est

B oileau
L utrin
A rt poétique
S atires
É pitres

TRIANGLE SYLLABIQUE

A mé ri que
Me moi re
Ri re
Que

CHARADES

Po — Tage — Potage
Brû — lot — brûlot

RÉBUS N° 46

La fierté n'est un bon sentiment que quand elle s'accompagne de douceur.

Mot-à-mot : La fier — T — nez 1 bon — centime — an — queue — camp — aile — sac ON — pagne — 2 dou — sœur.

A trouvé des solutions partielles :

Mlle Cécile Vézina, casier postale 323, Chicoutimi-est.

Ont trouvé toutes les réponses justes :

M. L.-P. Leclerc, M.B., 70½, St-Joachim, Québec ; M. Charles-Edouard Leclerc, Milles Cécile et Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville ; Mlle Thérèse Foisy, Rivière-du-Loup (en bas) M. C.-Sylvio Lévesque, 46, Montmagny, Qué-

bec ; Mme V.-J. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N. H. ; M. l'abbé Eustache Michaud, St-Damien ; Mme Ant.-L. Dumas, 409, rue Kelly, Manchester, N. H. ; M. Hiram Saindon, 395, La Canardière, Limoilou, Québec ; M. Paul Bernard, St-Louis de Lotbinière ; Mlle Fernande Descarreaux, St-Augustin, Portneuf ; Couvent de Ste-Chrétienne, Giffard ; Mlle Henriette Alain, 5, rue St-Olivier, Québec ; Mlle Jeanne Brassard, casier 195, Jonquières. Mlle Lucienne Reinhardt, 509, rue St-Jean, Québec ; Mme J.-Ernest Drolet, 81, rue St-Pierre Québec ; Melle Gally Pelletier, Mme Siméon Matte et Melle Marcelle Pelletier, St-Raymond.

Le sort a désigné : M. Paul Bernard et M. Hiram Saindon.

CONCOURS N° 57

QUESTION LITTÉRAIRE

Quel est l'auteur du célèbre vers suivant :
Le crime fait la honte, et non pas l'échafaud.

PROBLÈME ALPHABÉTIQUE

En ajoutant deux mêmes lettres aux notes de la musique : Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, do, former huit autres mots

CHARADE

Sur mon premier on roule et mon deux est
[voyelle ;
On s'assied à mon trois ; mon dernier est
[rebelle
A toute vérité. Suivant mon tout enfin,
Sache toujours juger, cher lecteur, ton
[prochain.

ÉNIGME

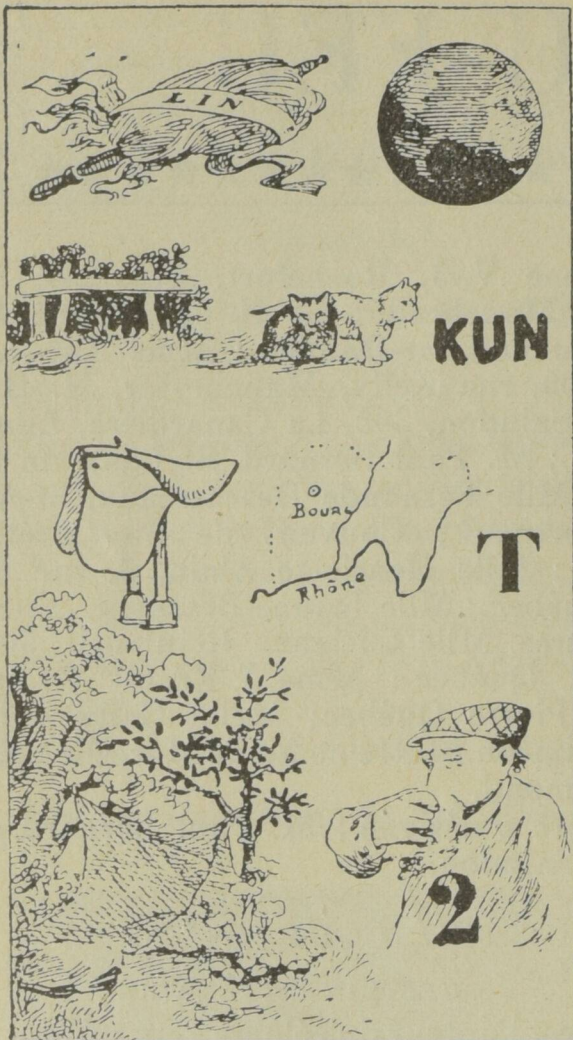
Auprès d'un bon feu clair où le sarment pétille
Ils sont réunis tous, mère et petits-enfants.
C'est fête, ce soir-là, pour toute la famille
Où la si bonne aïeule compte soixante-dix ans.

Sous les yeux des petits, sur la flamme qui
[brile,
Bonne-maman me fait, quel régal pour les dents
Cependant qu'à sa joue une larme scintille
Larme toute de joie et d'espoirs consolants.

Mais la fête est passée et puis l'aïeule est morte
La cloche sonne un glas. A l'église on l'emporte
Et les petits enfants escortent son cercueil.

Lors, tandis qu'à genoux sur le froid de la pierre
Ils récitent à Dieu leur ardente prière,
Je suis à leurs côtés... en indice de deuil.

RÉBUS No. 47



Les livres

Révérènd Père EHRHARD. *La Famille redevenue païenne ou la Famille moderniste.* — Un volume in-18. Broché : 1.60. Affranchissement : 0.20. — Avignon, Aubanel frères, imprimeurs de N. S.-T. le Pape.

“ On n'a plus besoin de Dieu, dit l'auteur, puisque l'homme se suffit à lui-même. ” Et voilà la source du mal dont souffre la société qui tend de plus en plus à redevenir païenne. Or, dit fort bien l'auteur, si telle est la société actuelle, la faute en est à la famille ; l'opinion globale est faite de celle des individus, et les individus c'est la famille qui les fournit à la société. C'est donc dans la famille qu'il faut poursuivre le mal ; le modernisme, condamné par Pie X, n'est pas que dans les intelligences ; il en est un, condamné tout récemment par Pie XI, qui s'attaque directement au cœur et fausse la conscience pratique comme l'autre fausse la conscience spéculative. C'est dans la famille qu'il faut s'attaquer, car c'est là qu'il s'abrite. Excellent petit livre qui à des plaies trop évidentes offre des remèdes qu'il est urgent d'appliquer.

Révérènd Père EHRHARD. *La Vie idéale.* — Un volume in-18. Broché : 5 fr. Affranchissement : 0.40. — Avignon, Aubanel frères, imprimeurs de N. S.-P. le Pape.

Le problème de la vie a toujours intrigué les hommes. Malgré les efforts du génie païen, que sont les résultats auxquels il est arrivé, comparés aux connaissances que sur ce point nous a apportés la révélation ? Certes nous admirons Platon et Aristote, mais nous pouvons dire, sans nous enfler d'orgueil pour cela, que le petit enfant de nos catéchismes en sait plus sur la vie, au point de vue pratique du moins, que ces puissantes intelligences. Tel fut le premier effet de la révélation, celui de nous éclairer sans

risque d'erreur. Ce sont ces enseignements que développe avec un rare bonheur le nouvel ouvrage du Révèrend Père Ehrhard, où sont décrites toutes les différentes sortes de vie depuis la vie naturelle jusqu'à la vie idéale, qui est celle de Dieu même, en passant par les diverses étapes de la vie surnaturelle ici-bas et dans l'autre monde. Bien qu'abordant des questions parfois métaphysiques, le livre reste toujours clair et l'on tirera de sa lecture un grand profit à la fois pour l'intelligence et pour le cœur.

ENRÔLEZ-VOUS DANS LA
PIEUSE UNION DE SAINT JOSEPH

La Sainte Croisade pour les mourants, et quand vous serez vous-même mourant, cent prêtres, chaque jour diront la messe pour vous et des milliers d'associés prieront et communieront pour vous obtenir la grâce de faire une bonne, sainte et paisible mort.

CONDITIONS

- 1.— Donner ses nom, prénom et adresse. (quand une famille se fait inscrire donner les noms de chaque membre).
- 2.— Réciter chaque jour, autant que possible une courte prière à saint Joseph.
- 3.— Faire, une fois pour toutes, une aumône de 25 cts par nom ou de \$1.00 par famille, si on le peut, pour les frais de l'Œuvre et l'entretien de la chapelle.

ABONNEZ-VOUS A
LA SAINTE CROISADE

L'organe de la Pieuse Union de saint Joseph, bulletin illustré approuvé par S. E. le card. Bégin et paraissant tous les deux mois. 32 pages de texte.

La Sainte Croisade tient les associés de la Pieuse Union de S. Joseph au courant des développements de l'Œuvre au Canada et dans tout l'univers.

Elle publie des articles et des récits édifiants sur s. Joseph ainsi que la relation de nombreuses faveurs obtenues par son intercession. Plusieurs pages sont consacrées aux Recommandations et aux Actions de grâce des Associés, etc., etc.

Prix de l'abonnement par année

Canada	0.50 sous
États-Unis	0.60 sous

Adresse :

Couvent Saint-Joseph, 70, chemin Ste-Foy, Québec.

PRÉCAUTION INUTILE

Le lieu de promenade de prédilection du célèbre humoriste américain Mark Twain était ... un cimetière dans la banlieue de New-York, un petit cimetière qu'une simple haie entourait de verdure. Un beau jour, il avisa un groupe de messieurs qui discutaient, en contournant à grande enjambées le champ du repos.

“ Que faites-vous ? leur demanda-t-il.

— Cette haie, répondit l'un d'eux, n'est pas une clôture suffisante. Nous venons prendre des mesures pour élever un mur autour de ce cimetière.

— Un mur ? A quoi bon ? Ceux qui sont dedans ne peuvent pas en sortir, et ceux qui sont dehors ne demandent pas à y entrer.”

Aux mères du Canada

“ Les mères du Canada ne réclament pas les corps de leurs fils tombés sur le front de France pendant la guerre, mais simplement le blé qui pousse sur toutes ces tombes canadiennes françaises, pour en faire des hosties.”

[Les Journaux.]

Mères du Canada de notre vieille France,
Qui nous laissez vos fils tombés au champ d'honneur
Vous les avez donnés un jour, pleins de vaillance,
Vous ne reprenez rien de ce pacte d'honneur.

Vous les avez donnés pour défendre la terre
Qu'arrosa si souvent le sang de vos aïeux,
Car la France, pour vous, est toujours votre mère,
Et dans vos rangs, l'exil n'a pas fait d'oubliés.

Vos fils, près de nos fils, dans la même phalange
Tombèrent en héros pour le même drapeau ;
Et le même respect, fait d'amour sans mélange,
Veille pieusement leur suprême repos.

Ils seront bien gardés dans la vieille Patrie,
Mères, tous les enfants que vous laissez chez nous !
Comme aux nôtres, sur eux, l'herbe sera fleurie,
Et l'envol de nos cœurs s'en ira jusqu'à vous.

Vous ne reprenez rien de l'offrande première,
Ne voulant pas troubler leur éternel sommeil
Sur la terre où frissonne, en nappe de lumière,
Le bel épi doré poussant droit et vermeil.

Mais c'est ce blé levant sur leurs tombes de gloire
Que vous réclamez, Mères du Canada,
Ce blé qui prend sa sève au sol de la Victoire
Et fleurit dans le sang de tous vos beaux soldats.

Et ce blé, vous voulez en faire des hosties,
Vous voulez recevoir son pain dans votre cœur,
Vous voulez transformer en calice de vie
Les épis teints du sang de vos enfants vainqueurs.

Vous voulez, sur l'autel du divin Sacrifice,
Offrir le pain formé dans le sol des aïeux,
Unir votre holocauste au festin de délice,
Et du sang des martyrs faire le sang de Dieu.

ELISABETH DUPEYRAT.

[Nos Chansons françaises.]

La maison

SUIVANT la vieille loi humaine qui pousse ceux qui fondent un foyer à s'établir dans une demeure qui soit leur bien, le jeune homme et la jeune femme qui s'aimaient, n'ayant pas hérité de maison familiale, décidèrent d'en élever une selon leur choix. Ce serait une maison de ville — et sans doute eussent-ils préféré l'asseoir au revers d'une colline entourée de silence — mais du moins s'adosserait-elle à un vaste jardin planté d'arbres anciens déjà, d'où la lumière leur arri-

verait, légère, en passant sur des pelouses et d'où l'air leur viendrait, salubre, à travers des branches de bouleaux et de pins. Ainsi, puisque le travail les liait à la cité bruyante et grise, ils ne seraient point comme ceux qui vivent entre les murs sans savoir quand les saisons naissent mais ils connaîtraient quelque chose de la grande vie de la terre.

Alors celui qui devait inventer le logis commença d'y songer amoureusement. Il savait toute la grandeur de son art, de cet art suprême de l'architecture qui, en sa plus grande puissance, ajoute à la nature et modifie un paysage et qui, en son usage familier, se mêle si étroitement à notre vie intime en composant son atmosphère. Par des proportions et des contours, par le jeu des pleins et des vides, par les ordres donnés à la lumière et à l'ombre, toute demeure possède son secret propre d'influence : en même temps qu'elle doit ressembler à ce que nous sommes et à notre vie, elle agit sur nous et rythme le poème de notre existence déroulée. Il fallait donc que cette maison-ci fut paisible et simple, ferme dans sa douceur et digne comme une vie droite : favorable au silence qui est bon aux âmes, accueillante à la lumière qui est une nourriture ; qu'elle eut un visage imprévu et sage, une élégance sobre qui sut vieillir ; une grâce virile dans son accueil, et des charmes secrets dans son agencement intérieur ; enfin qu'elle fut une vraie “ maison ”, une de ces maisons de France qui sont pareilles à des âmes bien ordonnées.

Peu à peu les dessins s'ébauchèrent : plans, façades et coupes ; des chiffres grimperent le long des lignes, et des arcs fixèrent la forme des voûtes. La lente composition fut ce que sont tous les travaux de l'art humain : une alliance entre la pensée qui jaillit et le savoir qui contrôle. Autant qu'ardente elle fut précise et informée, comme l'est la création d'une ode, ou d'une figure de marbre, ou d'une symphonie. Bientôt sur le terrain arrivèrent les pierres taillées, toutes moites encore de leur long sommeil dans la carrière, des pierres dorées, comme sait en colorer cette lumière, pour nous invisible, qui s'en va dans les retraites profondes du sol illuminer de caresses durables les granits et les gemmes ; des pierres qu'on laisserait nues, et qui acquerraient sous le soleil persévérant, des tons chauds comme ceux des ruches d'abeilles.

Les murs montèrent, laissant en leurs faces de larges et hautes ouvertures. Ils portèrent de leur robuste appui la corniche au triple encorbellement et la charpente du toit. Puis, sur les lattes assemblées, couvrant la coiffure souple des mansardes, passant entre les jambes des cheminées, suivant de l'arête aux chéneaux les replis et les pentes diverses de la complexe toiture, les tuiles coulèrent d'un brun violet, arrondies et luisantes. A l'intérieur, un long espace enclos de parois blanches et de voûtes blanches divisa la maison, lui distribuant à la fois la lumière du levant et celle de l'occident ; et dans une blancheur pareille le vol immobilisé du vaste escalier se déploya. Bientôt la maison fut close, et la grille au noble dessin assujettie sous le porche de pierre. Alors toute une vie physique, ainsi que dans un corps, courut dans la maison. Au dedans de ses murs recéleurs de canaux et de conduits, l'eau fraîche et la vapeur se répandirent comme en des veines actives ; les cordons transmetteurs de force frémirent partout comme des nerfs en mouvement ; des assises obscures de la maison une grande vague de chaleur monta ; et, signe extérieur de sa vitalité, d'une cheminée vierge la fumée s'en alla vers le ciel. La maison était prête à recevoir ses hôtes.

Leur prise de possession du seuil nouveau ne fut pas chantée par des fifres et des flûtes, et nul autre que leur cantique intérieur ne célébra le geste qu'ils faisaient. Il est pourtant mâle et fort. Ceux qui entrent à la hâte et comme au hasard dans un foyer d'un jour n'en connaissent pas la dignité. A ces murs où sans doute un lambeau de leur âme s'accrochera, ils savent qu'ils laisseront d'eux-mêmes moins de trace qu'un lierre arraché. Mais ici, ces deux êtres agissent avec l'audace d'une hautaine sérénité. Ils affirment leur sens de durée. Ils assignent à leur vie et à leur amour, d'une volonté harmonieuse, un lien d'élection pour fructifier et croître. Ils disciplinent à l'avance leurs jours ; et, disposant d'un peu d'espace et d'un peu de temps, autant que cela est au pouvoir de l'homme ils s'emparent de leur destinée.

Et la maison se referme, joyeuse, sur eux. Elle écoute le bruit de leurs pas, ce bruit des pas humains que les maisons aiment, comme les routes entre les champs. Elle se plaît au contact de leurs membres, à leurs voix et à leurs paroles, à leurs mouvements entre ses murs, à la con-

fiance de leur sommeil. Mais ce qu'elle chérit par-dessus tout, ce sont les pas silencieux de l'amour. Elle s'épanouit à la béatitude de sa présence, qui est plus magnifique que celle du soleil. Et elle sait devenir comme un merveilleux empire lorsque ceux qui sont ses rois, obéissant aux ordres d'un roi plus puissant qu'eux, accordent leur marche rapprochée, et, d'avoir noué leurs regards l'un à l'autre, élargissent jusqu'à l'infini leur étroit domaine.

L'amour fleurit et les roses fleurissent. Autour de la maison, sur les premières assises, de jeunes vignes vierges posent leurs doigts. Les pensées et les fleurs simples du printemps ont mis leur fraîcheur aux massifs et sont mortes. Le temps vient des hortensias et des glaïeules. Dans la perfection de l'été grand ouvert et prodigue, la maison semble une chose achevée, complète, réalisée. Pourtant, si nous savions entendre le cœur secret qui bat en elle, nous saurions que la maison est encore dans l'attente. Elle n'a pas encore participé à l'universel travail ; elle est vide. L'activité de son corps ne lui suffit-elle donc pas ? n'est-elle pas l'abri de l'homme et de la femme ? et l'amour, la grande vie du monde, n'a-t-il pas mis une âme en elle ? Là, où il habite, quel besoin demeure ? Non, la maison persiste dans le désir. Elle attend, obstinément, la vie.

La vie viendra en elle, la vie nouvelle, soif et faim de tout l'univers. La jeunesse de la femme va fleurir une fleur incomparable... O maison, maison ! fais-toi protectrice et tendre. Veille sur ton fragile trésor, tout le long de l'automne qui va mûrir aux arbres. Protège les êtres qui se confient à tes murailles closes des souffles de la nuit hostile. Sois recueillie et douce, incline sous les gestes plus lents et plus las de celle qui s'enrichit de gravité ; et crée de beaux silences aux rêves qui font sourire ses yeux. O maison, maison ! sois vigilante et protectrice !

L'automne ayant achevé de mûrir et de mourir, l'enfant naquit. Et à l'heure où l'homme porta sur ses deux mains, comme une offrande, la chose petite qui s'essayait à vivre ; à cette heure-là, parce que la plénitude de la vie entraînait enfin en elle, la maison, dans son cœur obscur, tressaillit du mystérieux tressaillement des nids.

E. SAINTE-MARIE PERRIN.

[*La Revue Hebdomadaire.*]

FEUILLETON DE L'APÔTRE

Quand l'âme est droite ...

PAR MAURICE RIGAUX

No 6

CHAPITRE DEUXIÈME

LES DEUX RÉPONSES

Pendant plusieurs jours les parties de plaisir et les réceptions mondaines se suivirent sous la direction de Polybius. Le jeune homme avait remis à plus tard, à l'arrivée de Suedius Clemens, le gros travail de sa campagne électorale, et, comme prélude à la bataille, il ne ménageait rien pour conquérir celle qu'il regardait déjà comme sa fiancée.

Il y eut pourtant dès lors quelque chose de changé. Vera se réserva plusieurs matinées. Elle donna comme prétexte la nécessité d'un certain repos, son goût pour la lecture et aussi son désir d'étudier elle-même les curiosités de la petite ville. En réalité elle allait revoir les Galates et, lorsque l'occasion s'en présentait, elle accompagnait encore Paula et Syra dans leurs démarches bienfaisantes.

De ces visites elle était revenue réconfortée autant que stupéfaite. Le contact avec ces étrangers devenus des amis, si peu semblables à la société qu'elle fréquentait, avait encore allégé son âme. De leur cordialité franche, de leur modeste simplicité, de leur dévouement sans phrases un parfum s'élevait, comme la vapeur ténue des cassolettes, qui sur le moment la calmait et l'enchantait.

Oh ! sans doute, ce n'était que trêve à son angoisse intime. Lorsque dans le recueillement du jardin elle relisait Tullius Cicero, cherchant dans ce manuscrit, cause initiale de sa souffrance, la lumière vers laquelle tout son être se penchait, alors doutes et conflits renaissaient comme d'un foyer mal éteint.

Elle avait marqué les passages frappants. Il disait, le grand honnête homme :

“ Il y a deux sortes d'injustice : celle dont on est la cause directe, et celle qu'on pourrait empêcher et qu'on laisse s'accomplir. Attaquer un homme injustement, par colère ou toute autre passion, c'est armer ses mains contre soi-même ; ne pas remédier à l'injustice lorsqu'on le peut, c'est un abandon pareil à celui de la famille ou de la patrie... Sans doute il est doux de vivre au sein de l'abondance et du luxe et je ne blâme pas l'homme qui, par des voies légitimes, accroît sa fortune : mais qu'il ne le fasse jamais par l'injustice !... (1)

(1) *De Officiis*, L. I, ch. VII, VIII.

Et dans son troisième Livre il avait posé un cas de conscience où elle s'épuisait à chercher la solution du sien :

“ Je suppose qu'un père se livre secrètement au pillage d'un temple ou du trésor public : son fils doit-il le dénoncer ? — Jamais de la vie, puisque même il doit le défendre si on l'accuse. — L'intérêt de la patrie n'est donc pas au-dessus de tous les devoirs ? — Certes oui : mais c'est l'intérêt de la patrie de sauvegarder la piété filiale. — Quoi donc ? et si ce père aspire à la tyrannie, s'il cherche à trahir la patrie ? Son fils devra donc se taire ? — Non pas : il le suppliera d'abord de n'en rien faire ; si ses supplications restent vaines, il aura recours aux reproches, aux menaces même ; mais à la fin, si vraiment la ruine de la nation est en jeu, devra sacrifier le salut de son père au salut de sa patrie.” (2)

Elle lisait et relisait. Elle demandait pourquoi le philosophe donnait dans les deux hypothèses des directions différentes. Dénoncer les injustices paternelles, jamais ! Cela, elle le comprenait bien. Mais ne rien faire pour les empêcher ; ne pas avoir recours comme dans l'autre cas aux supplications, aux reproches sinon aux menaces, était-ce permis ? Il le disait lui-même : il fallait remédier à l'iniquité, s'il était possible...

Était-ce possible ? Quel autre moyen avait-elle en main sinon son refus au mariage projeté ?... Mais ce refus, c'était l'arrêt probable de l'exploitation minière, c'était la perte sèche des sommes considérables jetées dans les fondations de l'œuvre, c'était (faute de ce capital ou de ses compensations) le crédit paternel réduit sur la place, la ruine peut-être, à coup sûr la médiocrité, une médiocrité insoutenable à l'ambition du chevalier...

Supplier ce dernier ? — Elle entendait à l'avance la dure réponse : “ Je n'y puis rien. La question est claire : j'ai besoin de l'or des autres, veux-tu me l'assurer ? ”

Elle s'absorbait ainsi dans les terribles données de la question, la retournant sous toutes ses faces, toujours ramenée au même ultimatum.

A vrai dire, depuis peu le problème s'élargissait singulièrement. L'impasse où elle se heurtait lui apparaissait comme un détail de ce mystérieux labyrinthe

(2) *Id.*, L. III, ch. XXIII.

des droits et des devoirs où chaque détour donnait une nouvelle vision du Mal, avec en perspective un dédale nouveau de chemins et de sophisme. L'étude qu'elle avait entreprise des spectacles contemporains la rejetait à chaque instant dans l'enchevêtrement des idées incohérentes. Ce mépris universel de la vie humaine, cette exploitation de l'homme ravalé au niveau de l'animal, cet égoïsme où chacun s'enfermait comme dans une sphère impénétrable, intangible, comment expliquer une façon d'agir si contraire au bien social, à la dignité de la raison, au vrai bonheur individuel ? Le fil d'Ariane, le fil conducteur permettant de négliger les fausses directions, de suivre à travers les confusions de routes la voie libératrice, où le trouver ? Où saisir la main aimante qui le possédait et le communiquait ? . .

Justice, dévouement, force dans l'épreuve, répétaient presque à chaque page Cicéron et Sénèque : mais ils n'en disaient pas le secret fondement, ce qui devait en sanctionner l'obligation, et surtout ils n'expliquaient pas pourquoi ces idées rayonnantes exerçaient si peu d'attrait sur la masse des vivants. Ce qui seul pouvait à la rigueur entraîner l'assentiment, le culte officiel traducteur de la volonté des dieux, se réduisait de plus en plus à un formalisme ridicule, ou se dégradait dans une foule de superstitions grossières. De plus en plus les sanctuaires familiaux eux-mêmes témoignaient de l'insouciance générale, et les laraires si mal entretenus qu'elle avait là, sous les yeux, dans le jardin pompéien, n'y faisaient pas exception.

De tout cela elle rapprochait, presque malgré elle, la conduite des Galates et les actes originaux dont elle était le témoin : le pardon sans réserve dont la solennelle franchise vibrerait encore à son oreille ; le don de soi aux autres, à de plus faibles, à de plus humbles ; la joie dans la souffrance, la mort attendue paisiblement, sans décor théâtral, sans apparence de regret ; et cette affection réciproque, confiante, aimable, reconnaissante, qui, à elle seule, créait un abîme entre l'humble logis du balcon et la cité environnante.

Chaque fois qu'elle arrêtait là son attention, elle éprouvait une véritable satisfaction ; chaque soir, quand la trêve aux fêtes lui permettait de faire le bilan du jour, c'était la réunion du matin, les visites faites en commun qui charmaient sa solitude. Elle y puisait même une joie particulière, un certain optimisme dans la tourmente, qui débordait sur sa vie de plaisir.

Polybius l'avait bientôt remarqué. Renseigné fidèlement par Eupor, il savait où se dirigeaient le matin les promenades de Vera ; et ils ne pouvait s'empêcher de faire lui aussi un rapprochement entre ces visites et cette joie. Dans le logis de la rue Castor et Pollux il y avait un homme, et cela suffisait pour exciter sa colère. Ce Caesius, qui donc était-ce ? Quel hasard avait donc pu mettre en relations ces Asiatiques et la jeune fille ? L'homme était laid, les femmes vulgaires : où donc était la clef de ce mystère ? — Il n'en poursuivait d'ailleurs

que plus vivement ses assiduités amoureuses, avec une ardente volonté de les faire aboutir.

De son côté, la jeune fille n'échappait pas à l'emprise de sa séduction : Polybius, jeune, d'une mâle beauté, spirituel, enjoué, toujours prêt à la servir, prenait dans son cœur une place grandissante. Visiblement elle l'aimait, et l'on s'en rendait si bien compte autour d'elle que déjà le bruit de leur union circulait dans la société pompéienne, suscitant à chaque foyer de sourdes jalousies ou d'amères plaisanteries.

Alors il se passa en elle le phénomène coutumier aux âmes serrées entre deux difficultés : un intense désir de les concilier. Il lui sembla qu'elle pourrait trouver en celui qu'elle aimait le moyen tant cherché de remédier à l'injustice sans renoncer à l'or d'Arménie. Il suffisait d'obtenir de Polybius, et par lui de son père, la promesse formelle qu'on remanierait le système d'exploitation de la mine, et qu'on y respecterait les forces, la santé, la moralité des travailleurs. C'était un règlement à établir, et si la production s'en trouvait un peu diminuée, rien du moins ne s'opposerait plus à ce qu'elle poursuivît son cours.

Susciter l'occasion était chose facile. Dès les premiers jours elle avait désiré gravir le Vesuvius ; rappeler ce désir à Polybius, le prier de guider l'excursion, restreindre à la seule Mamia les compagnes de la promenade, prendre un biais au moment voulu pour se trouver isolée avec le jeune homme et sonder adroitement ses intentions : ce plan très simple ne pouvait rencontrer d'obstacle.

La veille des nones,⁽¹⁾ une litière que Polybius escortait franchissait la porte Vesuvia. C'était un début de chaude journée que rafraîchissait une légère brise du nord. D'abord abritée par l'ombre des chemins creux que bordaient de magnifiques jardins aux massifs d'oléandres, aux plantations d'oliviers et d'amandiers, aux effluves parfumés de roses, la litière, lorsqu'elle eut gravi les premières pentes, se trouva directement exposée aux rayons du soleil, et les deux femmes déployèrent la soie blanche de leurs ombrelles. Le chemin, en lacets, circulait maintenant à travers la vigne : la *gemella minor*, dont l'excellence était fameuse. Sans fin les rameaux noueux que l'émondeur allait bientôt éclaircir, s'enchaînaient, s'entrecroisaient, chevelure hirsute et dense du géant dont le front sévère dominait les cités et les campagnes. Du sentier le regard plongeait déjà sur la petite ville osque : bruyante, elle envoyait au loin les ondes de ses cris et de ses chants. D'ailleurs chaque tournant en rapetissant les détails élargissait l'horizon : d'abord les Salinienses, le point culminant, autour de la porte d'Herculaneum, puis successivement les autres quartiers, du Forum à l'amphithéâtre, avaient émergé du sol avec leurs toits écaillés, leurs terrasses blanchies, leurs colonnes bariolées. Du doigt, Polybius indiquait les monuments dont les débris ruinés s'apercevaient même à distance : le temple de Jupiter, la basilique, le temple d'Apollon,

(1) Six mai.

le grand Marché ; plus loin un morceau de la colonnade du Forum triangulaire, et, comme un tas de sable, les décombres du sanctuaire de Minerve. De larges coulées de soleil se répandaient, crues, éblouissantes, sur la surface aplanie des maisons et des rues, aussitôt zébrées d'ombre au contact des murs et des portiques. Hors de la ville les routes s'allongeaient, encadrées par les taches blanches des sépulcres et des mausolées. Au delà, le même panorama qu'avait admiré Vera sur la place grecque, mais avec cet écartement des plans, cette plus exacte harmonie des distances qu'assure la perspective cavalière.

Elle regardait, sérieuse, et son regard de préférence fixait le triangle aminci du vieux Forum, première étape de son étrange odyssée.

— Quel dommage de voir négligé ce vieux berceau de la cité ! N'est-ce pas là que s'est réfugié l'esprit des ancêtres ? Pourquoi préférer aux souvenirs émus du passé la splendeur criarde d'un nouveau Forum, à cette poésie des horizons bleus l'étroite et vulgaire animation des rendez-vous oisifs ?

Elle se retournait vers le jeune homme qui avait peine à contenir l'impatience de sa monture :

— Si vous êtes élu, Polybius, promettez-moi de faire tout ce que vous pourrez pour rendre à cette belle promenade son temple, ses portiques et son charme.

— Ma chère Vera, du moment que cela vous fait plaisir c'est une chose entendue : vous avez ma parole.

— Elle battit des mains, — joyeuse.

— Quelle est là-bas, sur le prolongement des théâtres, cette colonnade carrée, à demi détruite ?

— C'est la caserne des gladiateurs.

— Ah !

Son visage se rembrunit. Comme toute fervente stoïcienne elle éprouvait pour les combats d'hommes, pour la prodigalité du sang humain une profonde répulsion. Et c'était bien le même esprit, appuyé sur le même enseignement du Maître(1), qui torturait son âme à la pensée de l'Arménie.

— J'ai là un de mes meilleurs amis : M. Popidius Rufus, propriétaire d'une des deux écoles de gladiateurs. C'est à lui que je compte louer une superbe équipe lorsque je donnerai à l'amphithéâtre mes premiers jeux d'édile, Vous y êtes d'avance invitée.

— Oh ! non, fit-elle d'un ton grave, je n'irai pas. Je n'ai jamais compris quel plaisir on peut goûter à voir des créatures humaines s'entre-tuer.

— Mais le plaisir de voir les forces s'opposer, se balancer, se détruire ! Dans la puissance des muscles passe quelque chose de la force même des dieux ! Et celui-là est vraiment roi qui, de son poing, peut terrasser un bœuf, ou par son adresse triompher d'un rival !

— Ce n'est pas ainsi que je pense. La force n'est que le triomphe de la matière brutale : il y a mieux à faire et mieux à glorifier.

— Bah ! si vous y alliez une fois, vous ne voudriez plus y manquer !

Elle fit un geste de dénégation, et il n'insista pas.

On continua de monter : peu à peu l'on parvint à la lisière des vignes, à l'entrée des bois de pins et de cyprès.

Le paysage s'était singulièrement amplifié : Pompeia, avec ses deux mille pas de tour, apparaissait en bas, minuscule, arrondie, ensoleillée, placée au milieu du golfe comme l'escarboucle de ce rivage diapré qui faisait ceinture à l'océan. A droite et à gauche, entre elle et les lointains embués de vapeur, une multitude de points blancs : fermes, salines, maisons de campagne, villas maritimes, paillettes lumineuses de l'admirable robe campanienne, réfléchissaient les rayons de l'astre. Les courbes de la montagne, échancrant la vue, cachaient la côte de Neapolis et l'horizon de Nola : mais droit au sud on dominait la crête des Lactarii que l'œil pouvait suivre depuis le cap de Minerve jusqu'aux contreforts d'Abella. Et c'est à peine si l'on pouvait regarder la mer étincelante de soleil.

La litière fit halte à l'ombre d'un pin parasol. Tandis que Mamia restait étendu sur les coussins, Vera, légère, sautait à terre. Devant elle, par delà les pins, le Vesuvius élevait son plateau dénudé, à demi encerclé par les roches grises et les genêts dorés.

Elle manifesta l'intention de gravir encore les premières assises de pierres, guidée par Polybius. Mamia fit quelques objections de forme, puis donna son assentiment à condition que l'on fût de retour au bout d'une heure.

Ils partirent, elle un peu émue, lui tout heureux et ne soupçonnant guère que leur solitude fût projetée et eût un but. Ils montèrent lentement à travers les arbres de plus en plus clairsemés, sans beaucoup parler, jusqu'au débouché de la sapinière, au pied des masses de porphyre et d'amphigène. Là ils s'arrêtèrent : pour passer outre il eût fallu plus de temps et moins de soleil. Ils s'assirent à l'ombre d'une de ces failles que la lave du volcan préhistorique avait taillées dans le roc. Polybius désigna du geste le côté opposé du plateau avec ses dentelures aiguës :

— C'est là que fut traqué Spartacus, le meneur d'esclaves : il s'y était réfugié avec une soixantaine de compagnons ; dans la nuit ils se firent des échelles avec les sarments de vigne et, franchissant la crête, tombèrent à l'improviste sur le camp de C. Claudius qu'ils mirent à feu et à sang. Ces gaillards-là avaient de l'audace, l'audace de leur désespoir !

Vera prit la balle au bond.

— Pourquoi s'étaient-ils révoltés ? dit-elle à mi-voix, comme se parlant à elle-même.

— Parce qu'on avait négligé les mesures de rigueur. Si dès le premier moment on avait fait des exemples, on les eût domptés du coup.

Elle secoua la tête.

— Vous croyez, Polybius ? Il me semble à moi que s'ils en sont venus là, c'est qu'ils avaient trop à souffrir. Il est un moment dans l'angoisse où le plus abaissé des hommes se livre, de guerre lasse, au

(1) L'homme est pour l'homme une chose sacrée : voilà qu'il est livré à la mort par jeu, par amusement ! (*Sénèque*, lettre 95.)

plaisir de la vengeance. Mourir pour mourir, ne valait-il pas mieux pour eux tomber en combattant ?

Il la regarda en souriant.

— O stoïcienne, je vous reconnais là ! Qu'un homme libre se révolte sous l'outrage, soit, mais un esclave ! . . .

— L'esclave est homme aussi !

— Oh ! pour moi, non ! l'esclave est un instrument de travail : tant qu'il produit, je m'en sers ; dès qu'il s'use, je le jette.

— Tout de même il y a, vous l'avouerez, une différence entre un animal et un esclave !

— Oh ! si peu ! L'esclave est un peu moins bête et, comme tel, plus capable de châtiment lorsqu'il résiste, voilà tout. Mais de l'esclave comme de l'animal, je puis faire tout ce qu'il me plaît.

— Et la justice, Polybius, qu'en faites-vous ?

— Bah ! ma chère Vera, qu'est-ce donc que la justice ? Manquer au droit des autres ? Mais il faudrait d'abord établir que mon droit, en toute hypothèse, ne prime pas celui d'autrui. Je n'ai à vivre qu'une vie : je n'ai pas trop de toute mon énergie de toute mon intelligence, de toute ma soif de bonheur pour la rendre agréable à vivre. Et vous voudriez que je m'inquiète par-dessus le marché du bonheur des autres ? Allons donc ! Si l'exercice strict de mon droit froisse le droit du voisin, c'est tant pis.

Vous me direz : mais les autres en feront autant ! Parfaitement. Chacun pour soi : au plus adroit, au plus rusé, au plus riche la prééminence ; c'est dans l'ordre des choses. Vivre, c'est lutter et lutter pour vaincre. Nous parlions tout à l'heure des gladiateurs : vous ne les avez jamais vus dans l'arène, c'est dommage. Voilà le symbole idéal : choc d'intérêts, pour suite des passions, la victoire et la vie au plus fort !

Elle l'avait écouté sans l'interrompre. Elle se rappelait la conversation avec son père . . . C'était la même idée brutale, exprimée avec moins de noblesse. Ses épaules se soulevèrent et s'abaissèrent avec un soupir. Il s'en aperçut et reprit :

— Comprenez-moi bien, Vera. Je n'ai aucun goût pour être la dupe de tout le monde. Et je le serais infailliblement si j'allais, avant d'agir, réfléchir à la répercussion de mes actes sur les droits des autres. Personne ne fait cela ! Lorsqu'une chose me paraît nécessaire à mes intérêts, je la décide, et je marche en avant sans m'inquiéter de ceux que je risque d'écraser. Autrement, il n'y a plus moyen de vivre.

Elle n'osa plus poser une question précise ; toutefois, pour le sonder davantage, elle risqua une analogie :

— Tenez, prenons un cas concret. Je suppose que vous soyez seul dans une ville à exploiter une source de profits donnée : pas de concurrents pour vous chercher noise. Je suppose en même temps que votre exploitation ait lieu par des intermédiaires, des employés à votre solde, et qu'il vous soit possible, par conséquent de leur rendre la vie plus humaine en améliorant leur salaire, en réglant leur travail, puisque vous êtes sûr d'avance de vos bénéfices. Le feriez-vous ?

— Je le ferais évidemment si je me mettais à votre point de vue. Mais encore une fois je ne puis entrer dans ces considérations-là. Votre hypothèse, si elle se vérifiait, serait pour moi une occasion exceptionnelle de réaliser de gros gains. Un concurrent pourrait, en payant davantage les intermédiaires, se les attacher tous et me rendre la position intenable. Seul dans a place, je suis la maître et je puis réduire les frais généraux au minimum. Pourquoi ne le ferai-je pas ? Céder de mes avantages pour des gens incapables de m'en savoir gré, à quoi bon ? Je serais la risée de tout le monde !

Il se rapprocha d'elle.

— Voilà que vos beaux yeux s'obscurcissent. Laissons là toutes ces questions de philosophes. Votre Sénèque était un grand homme, mais cela ne l'a pas empêché de se livrer au luxe. Pourquoi vouloir remonter le courant ? Le présent est à nous, chère amie, c'est de lui qu'il faut jouir, n'est-ce pas ?

Il lui prit la main et elle tressaillit à ce contact. Tout près de celui qu'elle voulait gagner, elle sentait comme une lassitude morale de ne pas voir sa pensée en harmonie avec la sienne, et, sans retirer la main, elle se demandait si elle irait jusqu'au bout de sa tentative.

Il lui montra la vaste étendue du Crater où, sous la caresse du soleil, les vagues alanguies s'endormaient. A demi voilées par la brume chaude, les îles *Pithecusæ* semblaient, sur les flots, deux monstres marins au repos. Aucun bruit n'arrivait jusqu'à eux.

— Ce golfe a vu bien des idylles, chère âme, depuis que les humains l'ont habité. Chaque cycle a les siennes ; chaque génération, à son heure, vient s'enivrer du divin nectar. Si cette plaine pouvait parler, de chaque baie, de chaque villa, de chaque bosquet, un hymne s'élèverait ; et les doux aveux et les promesses passionnées se confondraient dans une seule, immense plainte d'amour.

Sous l'écorce un peu rude du pompéien, l'osque poète transparaissait. Rêveuse, elle écoutait sa parole adoucie comme un chant.

— Connaissez-vous les strophes de Catullus sur l'hyménée de Manlius et de Julia ? C'est bien ici le lieu de vous les réciter. Vous plairait-il ?

Elle fit un signe affirmatif. Il se leva et, tantôt la regardant, tantôt les yeux fixés sur les rives enchantées, il dit les vers immortels :

Toi qui fréquentes l'Hélicon, ô fils d'Uranie, toi qui conduis à l'époux a chaste fiancée, dieu de l'hyménée, ô Hymen ! ô Hymen, dieu de l'hyménée !

Ceins ton front de marjolaines au doux parfum ; prends ton voile teinté de flamme ; d'un brodequin doré pare tes pieds blancs, et, joyeux, viens à nous, viens !

Dans le transport de ce jour heureux, de ta voix argentine chante l'hymne nuptial, frappe le sol de tes pas cadencés, secoue dans ta main le flambeau résineux !

Pareille à la déesse d'Idalie lorsqu'elle parut devant le juge phrygien, Julia s'un't à Manlius, et les plus heureux auspices sourient à la vertu :

Ainsi, sur les bords de l'Asia, resplendit le myrte aux rameaux fleuris, délices des Hamadryades qui l'abreuvent d'une rosée limpide.

Porte donc ici tes pas, hâte-toi de quitter les rochers de Thespies et les grottes Aoniennes que baigne de ses ondes fraîches la source Aganippide.

Sans toi dans la maison familiale plus de postérité, pour les pères plus d'enfants : mais grâce à toi les races se perpétuent ! Quel dieu oserait s'égaliser au dieu de l'hyménée ?

Sans toi, sans ton culte sacré, la patrie n'aurait plus de guerriers à ses frontières : mais grâce à toi elle les retrouve ! Quel dieu oserait donc s'égaliser au dieu de l'hyménée ?

Il avait mis à cette déclamation toute sa puissance d'émotion, et la jeune fille en fut saisie. Le teint enflammé, il vint se rasseoir auprès d'elle et prit encore ses mains dans les siennes.

— Ah ! ma bien-aimée, murmura-t-il, si vous le voulez, ce bonheur-là sera le nôtre.

Elle devint très pâle. Le besoin d'être aimée qui sommeille en tout cœur de femme elle l'avait éprouvé souvent, se demandant curieusement qui donc le premier, le seul, l'activerait et l'épuiserait. Et maintenant, elle le sentait, elle avait là près d'elle celui que dans ses rêveries solitaires elle avait par avance admiré. Elle le voyait dans l'éclat de sa jeunesse, ardent d'une fougue que l'éducation romaine avait mal disciplinée, positif et lyrique à la fois, la préférant à toutes celles qu'il avait encore vues. Un moment elle se livra, les yeux clos, à cette volupté profonde, mêlée d'orgueil, de la femme qui a ravi un cœur d'homme. Mais ce ne fut qu'un éclair. Tout aussitôt la pensée du but poursuivi la ressaisit : l'heure était à souhait pour obtenir ce qu'elle voulait...

Elle leva sur le jeune homme son regard clair et charmeur.

— Puisque vous m'aimez, dit-elle d'une voix grave, j'ai quelque chose à vous demander.

De cette belle enfant sur laquelle il s'était penché davantage, il attendait un mot d'amour, une de ces courtes phrases ardentes ou timides qui scellent le passé et ouvrent tout grand l'avenir ; et cette réponse le déçut. Il se redressa, légèrement inquiet.

— Si je puis vous le donner, Vera...

— Je crois que vous le pourrez. Si nous unissons nos destinées, je veux continuer à vivre selon les préceptes du Portique ; j'ai spécialement dessein de pratiquer la bienfaisance et d'y consacrer tous les ans une forte somme d'argent. Y consentiriez-vous ?

Son front se plissa et ses mains quittèrent celles de la jeune fille. Le fils de Dipilus reprenait possession de l'amoureux.

— Je ne suis pas complètement mon maître, murmura-t-il. Mon père est là, vous le savez...

— Je le sais, Mais je sais aussi que vous avez assez de souplesse et de dignité pour lui faire accepter vos volontés légitimes.

Il secoua la tête, hésita un moment, et reprit :

— A combien doit se monter cette somme ?

A son tour elle hésita. Elle n'avait pas idée de la diminution de production que pouvaient entraîner dans les mines ses vues d'humanité. Au hasard elle répondit :

— Cela dépendrait de nos richesses : cinq cent mille sesterces au moins.

Il se leva brusquement.

— Vous voulez plaisanter, Vera. Cela n'est pas sérieux ?

— Pardonnez-moi, Polybius, c'est très sérieux !

— Que voulez-vous faire de tout cet argent ?

— Le répandre en bienfaits autour de moi.

— C'est invraisemblable ! Où sont donc les bénéficiaires de vos largesses ?

— Je ne puis vous le dire. Mais je les connais : ils sont assez malheureux pour exciter notre pitié.

Il eut un rire moqueur.

— Moi qui croyais qu'un bon stoïcien était inaccessible à la pitié !

Ce coup droit la laissa un instant silencieuse. Il était vrai que les docteurs stoïciens exigeaient, même dans la bienfaisance, le mépris de la douleur ; qu'ils prêchaient la générosité et rejetaient la sensibilité. Emportée par sa droiture elle avait, elle, depuis longtemps dépassé leurs préceptes. Les événements n'avaient-ils pas convaincu d'erreur l'austère doctrine, et sur le cœur de Paula Galla n'avait-elle pas goûté le parfum exquis de la compassion ? Vraiment c'est pour ne pas s'apitoyer qu'il lui eût fallu maintenant se faire violence.

Elle se contenta de répondre :

— Il y a des misères qui suppléent à bien des raisonnements et devant elles le cœur est plus prompt que l'esprit. Celles que je sais sont ainsi.

Il était debout, appuyé à la paroi rocheuse, cherchant en lui-même quels pouvaient être ces misérables. Et tout à coup sa mémoire lui rappela cette famille d'Asie que la jeune fille fréquentait en cachette. La scène du Marché qu'Eupor lui avait racontée, les rendez-vous matinaux, ces visites ridicules, toujours chez des pauvres, il ne douta pas un instant que tout cela ne fût étroitement lié aux prodigalités qu'elle projetait. Comment encore une fois ces gens avaient-ils pu l'aborder, la décider, elle si fière dans le choix de ses relations, à les voir si souvent ? C'était une énigme, à coup sûr ! Mais qu'ils eussent dessein d'exploiter son bon cœur et sa loyauté d'âme, c'était chose évidente et manœuvre qu'il fallait briser au plus tôt.

A la pensée de cet homme qu'il haïssait désormais de toute son instinctive violence, ses yeux jetèrent une flamme ; la passion intérieure, en prévenant la réflexion, lui fit oublier tout ménagement, et c'est d'un ton raide, cassant, comme s'il parlait à son père, qu'il donna son dernier mot :

— Vous me demandez la seule chose qu'il me soit impossible de vous accorder. L'or se gagne trop péniblement pour être ainsi gaspillé. Et puis tout rapport avec des êtres inférieurs me répugne souverainement.

Vera resta un moment stupéfaite, puis une vive rougeur couvrit son visage. Était-ce bien le même

homme qui tout à l'heure lui parlait si doucement ? Autant que cet égoïsme ce manque d'égards la blessa, venant de celui qu'elle aimait. Sans un mot elle se leva et, rassemblant les plis de sa robe, commença de descendre.

Polybius eut aussitôt conscience de sa maladresse. Alors qu'avec un peu d'habileté il eût facilement éludé la réponse à faire, il se trouvait avoir compromis ce qu'il désirait par-dessus tout. Mais son orgueil était trop grand pour qu'il revînt sur ses paroles : sans plus rien dire ils regagnèrent la halte où Mamia les attendait. Vera prit place auprès de la matrone, et le retour s'effectua dans un silence que rompirent seules quelques phrases banales. Polybius essaya bien de proposer un court arrêt chez son père, mais l'heure était avancée : la jeune fille s'avoua fatiguée et ils se séparèrent au coin de la rue de Nola sans oser croiser leurs regards.

*

Bien que l'heure du déjeuner eût été retardée par la longueur de la promenade, Vera mangea du bout des lèvres. Sans espérer le succès complet, elle n'avait pas prévu pareille manière d'échouer. Son orgueil, sa délicatesse, son amour naissant, Polybius avait tout froissé d'une phrase, mais quelle phrase ! et comme à violence pompéienne y paraissait à découvert !

Après le repas, tandis que Mamia se retirait dans la *tablinum* pour y faire sa sieste habituelle, la jeune fille alla s'asseoir au dehors, à l'ombre des myrtes. Elle y était à peine depuis quelques instants que sa nourrice d'un pas précipité lui apportait un billet cacheté.

— Qu'est-ce donc, ma bonne ?

— C'est un homme de la ville qui vient d'apporter ceci, pour toi. Il a dit qu'on te le remette sans tarder.

Elle reconnut aussitôt le dessin du cachet : c'était en creux la jeune femme jouant de la lyre qu'elle avait admirée chez Caesius. D'une main nerveuse elle ouvrit le billet. Il ne contenait que quelques mots :

“ *La vieille Norca que nous avons plusieurs fois visitée ensemble est à la mori. Elle serait heureuse de vous revoir encore. Venez, si vous le pouvez.* ”

Elle se leva brusquement.

— Cet homme est là ?

— Non, ma belle, il est tout de suite reparti en courant.

— C'est bien. Si Lucia Mamia me demande tu lui diras que je suis sortie pour faire quelques courses. Je serai de retour pour le souper.

— Seule encore ? Et par cette chaleur ?

— Bah ! ce n'est pas la première fois, et je marche trop vite pour toi, ma Drauca. Va me chercher un voile.

Quelques moments après elle sortait par le *posticum* et d'un pas rapide prenait la direction des théâtres. Il n'y avait, à cette heure, personne dans les rues, et elle ne remarqua pas un dormeur adossé

au mur et qui, brusquement réveillé, la suivait à distance.

Elle arriva haletante à la maison de Julia Felix. Dans le réduit de l'esclave, Caesius se trouvait seul. En la voyant entrer il alla vers elle, et à voix basse :

— Je vous attendais. Ma mère est allée chercher le médecin, car Norca a baissé tout d'un coup ; mais j'ai peur qu'elle ne revienne pas à temps.

La mourante entendit qu'on parlait.

— Qui est là ? murmura-t-elle... Paula...

— Non, ma bonne Norca, c'est la dame romaine qui est déjà venue vous voir.

— Ah ! Vera... qu'elle vienne... plus près... encore...

La jeune fille approcha du misérable lit. Elle tremblait un peu, n'ayant jamais vu la mort d'aussi près. Norca lui prit la main, et ce contact froid déjà la saisit. Elle fit pourtant un effort de volonté et regarda droit devant elle. Dans la pénombre les traits pâlis se détachaient sur la muraille : les joues décharnées, le nez aminci, les lèvres serrées, tout annonçait la fin ; seuls les yeux restaient vivants, si profonds, si lumineux, sur le visage diaphane diffusant à tel point leur éclat, qu'elle faillit pousser un cri. Le bruit de l'extérieur, la présence de Caesius, ses inquiétudes à elle, tout disparut : elle ne vit plus que ce calme majestueux, et ce regard étrange, fixé sur elle comme s'il eût voulu veir jusqu'à son âme.

Elle se pencha davantage.

— Souffrez-vous, Norca ? dit-elle de sa voix caressante.

— Un peu... c'est fini... le Christ... au ciel... Ah ! bientôt... bientôt...

Elle soupira profondément. Par la pression de la main elle attira sur elle la jeune fille. Sa respiration était plus courte et sa voix toute faible :

— Ayez confiance... enfant... le Maître... là... vous appelle...

Instinctivement Vera tourna la tête. Elle ne vit que le Galate debout, les mains jointes, les yeux fermés. Elle crut que la moribonde délirait. Mais celle-ci reprit, plus haut, faisant un visible effort :

— Je vois... Il appelle... il appelle... obéissez...

Sans savoir ce qu'elle faisait, secouée par l'émotion, la fille de Cecilius était tombée sur les genoux : alors sur la tête blonde la pauvre esclave laissa reposer sa main.

Que voyait-elle ? A l'heure poignante où l'esprit se dégage de la matière et se dispose au premier contact avec les réalités nouvelles, traversait-elle dans l'élan de sa délivrance, dans l'acuité de sa vision, l'épaisse nuée de l'avenir ? Ou le Maître, constant à se servir des humbles, donnait-il d'un coup à son âme l'intuition de ses desseins ? Ou comprenait-elle simplement quelle lutte violente allait se livrer autour de cette enfant, trop faible contre les malignités du siècle ? Si Vera n'avait pas alors appuyé sur la couverture grossière son visage baigné de larmes elle aurait vu celui de Norca voilé de tristesse, comme si devant le soleil intérieur qui l'illuminait un dur obstacle eût interjeté sa traînée

d'ombre. Quelques mots sortirent péniblement de sa bouche resserrée :

— Là-haut... je veille... Jésus !

Puis, dans le grand silence de l'agonie, on n'entendit plus que les sanglots de la jeune fille qui couvraient par saccades le râle très doux de la mourante.

Paula revenait à ce moment. Caesius lui fit signe que le médecin n'avait plus rien à faire. Elle comprit et entra seule.

Peu à peu le râle s'éteignit.

Alors il se leva et ferma les yeux de la morte, tandis que Paula relevait la jeune fille et, la serrant dans ses bras, lui disait à voix basse :

— Vera, c'est assez pour vous ; merci, mon enfant. Je vais rester ici, Caesius vous reconduira.

Elle essaya de refuser, mais il lui fallut céder. Toute bouleversée elle jeta un dernier regard sur la couche funèbre. Le visage de Norca avait repris son éclat tranquille. Autour des lèvres, où tout pli de souffrance avait disparu, il y avait comme un sourire très doux dont le rayonnement glissait sur les paupières fermées, sur le front pâle. C'était la première fois qu'elle voyait la mort, et pendant que Caesius l'entraînait, palpitante de surprise et de chagrin, hors de la cellule, elle lui dit d'une voix entrecoupée :

— Ah ! je ne savais pas qu'on pût mourir ainsi !

Elle se sentait encore trop émue pour retourner chez Mamia. Comme ils passaient devant l'entrée du Forum triangulaire, certaine que dans le repos au grand air elle retrouverait un peu de calme, et voyant que la place, à cette heure trop chaude, était presque déserte, elle pria son compagnon de l'y suivre. Il hésita, par réserve, craignant la malignité publique. Mais elle paraissait si désespérée qu'il n'osa la laisser partir. Il céda.

Sur le banc circulaire ils s'assirent tous deux. Un long moment appuyée à la pierre, elle resta immobile, les paupières fermées, les bras allongés, la poitrine encore frémissante.

Longuement Caesius la contempla : oui vraiment, elle était belle, et pourtant rien ne s'ajoutait en elle au charme spontané des lignes ; mais il y avait sur ce visage si pur, dans la modestie de ces longs cils abaissés, dans la candeur de ce front très blanc, une splendeur virginale plus impressionnante que tous les artifices.

Et puis, plus encore que la délicatesse extérieure, le travail intime de ce jeune cœur l'attendrissait. Ayant subi les épreuves de la transformation il en savait la valeur, il en comprenait la souveraine beauté, il en admirait par avance les fortes et suaves éclosions : et de son cœur à lui c'était une joyeuse compassion qui s'en allait vers cette enfant.

Enfin elle ouvrit les yeux, qui errèrent un instant sur le golfe lointain, et, comme achevant une conversation intérieure, elle dit à mi-voix :

— Non, vous n'êtes pas comme les autres !

Il ne répondit pas. Mais il sourit, comme le premier jour dans l'atelier du balcon.

Elle retourna vers lui son regard et répéta :

— Non, vous n'êtes pas comme les autres ! Les autres sont égoïstes et méchants ; vous, et Paula, et Syra, vous êtes bons... et vous servez les esclaves.

Il restait silencieux. Elle poursuivit, et l'on eût dit qu'elle voulait résumer de longues et inconscientes réflexions :

— Vous avez pardonné à celui qui vous a dépouillés... Vous avez partagé avec d'autres l'or qui vous venait en réparation... Vous allez voir les pauvres et vous les soignez-vous-mêmes... Jamais vous ne murmurez contre les dieux... Et puis, tous ceux que vous voyez... vous les aimez !

De nouveau ses yeux se voilèrent, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Devant cette âme qui cherchait sa voie et qui s'offrait, toute loyale, à la vérité, il sentit son âme tressaillir. A son tour il ferma les yeux, un instant, comme s'il eût voulu d'abord revoir en lui-même les étapes de son passé. Puis il dit simplement :

— C'est vrai, nous ne sommes pas comme les autres.

Mais il n'y avait dans cet aveu aucune intonation superbe.

Alors jaillit des lèvres de la Romaine la question que dès le premier jour il avait prévue :

— Qui donc êtes-vous ?

Il ramena ses mains sur sa poitrine et ses yeux brillèrent tandis qu'il répondait :

— Nous sommes chrétiens.

Il y eut un grand silence, que troubla seul le bruit de l'eau jaillissant dans la vasque de marbre près de la statue de Marcellus.

Chrétiens ! — Elle fouillait sa mémoire pour y retrouver ce qu'elle avait entendu raconter de ces hommes. La première fois que Drauca lui en avait parlé, il y avait longtemps déjà, c'était sur le Forum romain : elle voyait passer une longue file d'hommes, de femmes, d'enfants, enchaînés, et la vieille nourrice les lui avait montrés du doigt comme des malfaitteurs qui ne rendait de culte à aucun dieu et qu'on allait mettre à mort. Plus tard, quand on parlait chez son père des jeux et des spectacles offerts par l'empereur Néron, les chevaliers et les sénateurs applaudissaient à l'exécution de ces Juifs fanatiques, auxquels ils attribuaient l'incendie de Rome qui jadis l'avait elle-même tant épouvantée. Enfin les souvenirs devenaient plus précis : que de fois dans les réunions des stoïciens elle avait entendu les meilleurs d'entre eux, s'entretenant du courage dans la mort, vanter, en connaisseurs, l'attitude calme et souriante de ces chrétiens à l'amphithéâtre ! Puis le silence s'était fait sur eux.

Aux prises avec les incertitudes des révolutions militaires les empereurs avaient sans doute autre chose à faire que de pourchasser les transfuges du culte officiel ! Et c'est en vain que dans les dernières années elle s'efforçait de situer quelque donnée nouvelle, quelque impression personnelle.

Mais elle était trop droite pour juger un débat dont elle n'eût pas acquis la connaissance entière. La silhouette pâle de celle qui venait de mourir traversa

son imagination et elle se contenta de demander encore :

— Norca aussi était chrétienne ?

— Oui, Norca pratiquait notre culte.

— Votre culte ? N'êtes-vous point de ceux qui ne pratiquent aucun culte ?

— Oh ! l'on a dit cela parce qu'on ne nous connaissait pas. Mais nous avons notre religion et nous adorons un Dieu unique.

— Les stoïciens aussi parlent d'un seul dieu répandu dans toute la nature, et ne croient pas aux fictions des poètes.

— Pourquoi alors portent-ils leur encens aux divinités de la fable ?

— N'est-ce pas la coutume et la loi ?

— Qu'importe la loi si les actes qu'elle prescrit sont contradictoires de notre croyance ! Quiconque admet un Dieu unique doit lui réserver ses hommages.

— Mais notre dieu, c'est le monde : il n'a pas été engendré et ne périra jamais, et c'est lui qui, répandu dans la matière, en forme chaque objet et prend des noms divers.

— Il est vrai : le premier principe n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. Mais s'il ne fait qu'un avec le monde, d'où vient le mal dans le monde ? Nous croyons, nous, à un Dieu spirituel, éternel, infini, parfait, qui a jeté dans l'espace la terre où nous vivons et les astres des cieux, qui a donné la vie aux plantes et aux animaux, qui a fait l'homme à son image, et qui le juge après la mort.

— Est-ce donc lui, ce Jésus que Norca invoquait si souvent ?

Il hésita. Elle poursuivit avec vivacité :

— Vous est-il défendu d'en parler ? Ou n'avez-vous pas confiance en moi ?

— Ni l'un, ni l'autre, Vera. Je me demandais seulement si c'était le moment. Vous êtes énervée par l'émotion récente : j'ai peur de vous fatiguer davantage.

— Ne craignez rien. Vous savez bien que votre silence me serait plus pénible. Moi, j'ai confiance en vous, et j'ai tant besoin de lumières !

Il se recueillit un instant. Sa voix était grave lorsqu'il reprit :

— Eh bien, puisque vous le voulez, Vera, je vous dirai brièvement ce qui est vrai, ce que j'ai appris de ceux qui en furent les témoins vivants. Que l'Esprit de Dieu incline votre âme à la foi !

Il y a quarante-deux ans, dans la province de Judée, un ouvrier qui exerçait à Nazareth la profession de charpentier, quitta son atelier, ses concitoyens, sa mère, et se mit à prêcher une doctrine nouvelle. Trois ans durant il entraîna sur ses pas les foules que séduisait sa bonté, que ses leçons captivaient. Il se disait le Fils de Dieu, envoyé du Père pour le salut des hommes. En preuves de son affirmation il apportait deux grands témoignages : celui des prophéties israélites, que tous pouvaient aisément relire et contrôler, et dont les moindres prédictions se réalisaient en lui ; et les actes étranges, merveilleux, de sa vie quotidienne. De toutes parts

les malades venaient à lui : aux aveugles il rendait la vue, aux sourds l'ouïe, aux lépreux la santé, à ceux que torturaient les esprits mauvais, la paix. Plusieurs fois on le vit avec épouvante, rappeler les morts à la vie. Et il enseignait les pauvres...

Sachez-le bien, ce ne sont pas là inventions de cerveaux faibles, d'âmes superstitieuses portées à l'illusion. Non. Ce furent des milliers de guérisons, faites au plein soleil, en présence de tous ceux qui voulaient voir, amis et ennemis, indiscutables, indéniables donc. Et la plupart en faveur des misérables, des simples, de pécheurs même, vers lesquels son cœur de préférence s'inclinait.

Elle écoutait, les yeux rivés sur le Galate, penchée vers lui comme sous l'attraction de son verbe.

— Pendant ces trois années, nul parmi les plus envieux n'eut rien à reprendre dans ses paroles et dans ses actes. Mais il avait annoncé que pour le rachat des péchés du monde il devait mourir, et qu'il revivrait après trois jours. Accusé, condamné par les docteurs et les riches d'Israël, que sa sainteté, que sa puissance exaspéraient, il est mort ; il est mort parce qu'il l'a voulu, du supplice des esclaves, sur la croix, pour sauver tous les hommes qu'il aimait. Et malgré que son sépulcre fût gardé par les soldats, le troisième jour il en est sorti glorieux, triomphant, maître de la mort, Dieu par conséquent.

Voilà, en abrégé, le fondement de notre croyance. J'ai vu ceux qui avaient vu, j'ai entendu ceux qui avaient entendu ; j'ai longuement interrogé ces témoins, hommes vénérables par l'âge et la vertu. Autant que leur serment solennel leur vie m'a convaincu. Je les ai vus qui s'oubliaient pour le service des autres, qui recevaient avec une égale douceur les hommages et les mépris, qui prodiguaient aux plus délaissés, aux plus abjects, le trésor d'une sincère affection, qui souffraient avec joie la pauvreté, la maladie, qui scuriaient dans la mort... Ceux que Caesar a condamnés aux bêtes, au feu, au glaive, je ne les ai point vus, j'étais alors en Galatie. Mais quand j'ai fait le voyage de Rome pour renouveler ma provision de gemmes, j'ai vu des témoins de leurs combats : leurs compagnons de travail, leurs épouses fières d'être veuves, leurs enfants fiers d'être orphelins, tous prêts dans le calme à donner le sang de leurs veines à leur foi en Jésus-Christ.

Oh ! je sais : quelle que soit la force des témoignages, pour croire il faut être humble, il faut offrir à l'appel de la vérité, une âme profondément loyale et défiante de ses propres lumières, il faut interroger comme un enfant pour apprendre et non pour discuter, il faut chercher la clarté divine sans vouloir la saisir infinie, sans s'effrayer du chemin qu'elle ouvre.

Tel était son accent d'autorité, telle la simplicité de son regard, que pas un instant Vera ne douta de sa parole. Elle aussi, d'ailleurs, avait vu leur vie. Et puis, n'était-elle pas préparée à cette mystérieuse confiance par l'épreuve même qui l'enlaçait ? Dans l'apparition soudaine de cet Homme-Dieu, si compatissant aux misères humaines, il lui semblait que se trouvait pour elle le rayon de vérité.

— La doctrine de Jésus, demanda-t-elle suppliante, quelle est-elle donc ?

— En peu de mots je ne puis tout vous dire. Mais un double commandement la résume, où tout le reste s'enchaîne : Dieu, par sa grâce, fait de nous ses enfants et veut que nous l'aimions comme un Père ; et ceux qui nous entourent, rachetés comme nous, destinés comme nous à la même grâce, doivent être aimés comme des frères, sans acception de personne.

Voilà pourquoi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, pourquoi nous leur rendons le bien pour le mal, pourquoi nous partageons avec eux aussi ce que nous avons : ils sont nos frères dans le Christ. Nous les aimons parce que nous aimons le Christ et que le Christ les a aimés le premier et qu'il nous demandera compte un jour des grâces qu'il nous a faites.

Elle comprenait maintenant l'étrange parole de leur première rencontre : " Pardonnez-nous comme nous pardonnons . . ." Alors, sans en savoir la raison d'être, elle avait vu son cœur dilaté, pénétré d'une joie exquise et surhumaine ; et, malgré les réactions d'orgueil, c'était bien de cette heure-là que datait sa volonté franche d'aller au vrai.

Et soudain, un fol espoir l'envahit.

Par quelle étrange coïncidence une même journée la voyait-elle demander successivement à ces deux hommes la solution de son angoisse filiale ?

Ce que Polybius lui avait refusé naguère, un moyen de concilier son devoir et l'intérêt paternel, ce chrétien, si sûr de sa croyance, si dégagé des attaches égoïstes, n'allait-il pas le lui donner ?

Le désir fit battre le sang à ses tempes

Ses mains tremblèrent ; elles tremblaient aussi lorsque là, près de ce même banc, elle avait posé à Paula Galla l'indiscrète question qui avait déchaîné la tempête. Cette fois, elle n'avait plus peur qu'on refusât de lui répondre, mais que l'arrêt provoqué par elle fût la condamnation de ses rêves.

Il s'était levé, pour lui donner toute liberté de cesser l'entretien.

— Non, non, fit-elle d'une voix troublée. Un moment encore.

Il reprit sa place près d'elle. Elle était de nouveau si émue qu'il craignit de la voir défaillir.

— Vera, vous feriez mieux d'attendre un autre jour.

Attendre ! Alors que peut-être il pouvait régler sa destinée. Oh ! non, mieux valait en finir aussitôt.

Elle tendit intérieurement son énergie.

— Je ne puis plus attendre ! J'ai un autre secret à vous confier, moi aussi . . . Oh ! il ne faut pas m'en vouloir ! . . .

Sa voix s'étranglait dans sa gorge.

Il fit un geste de dénégation.

Alors, brusquement, comme un trait, l'aveu jaillit de ses lèvres :

— Les mines d'Arménie appartiennent à mon père . . .

Il pâlit affreusement. Mais il ne dit rien. Seulement, ses paupières voilèrent ses yeux.

Elle vit la pâleur et le geste, et les phrases se précipitèrent haletante.

— Il a besoin, pour les exploiter, de nouveaux capitaux, et l'argent lui est offert par un négociant de Pompeia, à condition . . .

Elle s'arrêta : la respiration lui manquait

— . . . à condition que j'épouse son fils.

Elle s'arrêta encore. Puis dans un dernier effort, elle acheva :

— Et lui, je l'aime ! . . .

Les mains crispées, elle attendait . . . Il restait immobile et froid comme une statue de marbre.

Allait-il donc, lui aussi, dédaigner son angoisse ? Son assurance factice l'abandonna. Elle lui saisit brusquement les mains et d'une voix brisée elle murmura :

— Ayez pitié de moi, je vous en supplie . . . Que dois-je faire ?

Il dégagea doucement ses mains et la regarda. Oh ! il n'était pas besoin de faire appel à sa pitié : elle était toute dans son regard.

Hélas ! . . . il venait de revoir, pendant ce court silence, les monts glacés, les puits meurtriers, l'inexorable labeur des mines. Comme d'invisibles interlocuteurs, les victimes de là-bas envoyaient à sa pensée d'autres supplications plus déchirantes encore, plainte formidable de la justice foulée aux pieds, de la dignité humaine écrasée, de l'innocence outragée, appels pitoyables, râles de morts, cris de haine aussi et désirs de vengeance qui, par-dessus sa tête, montaient ininterrompus vers le tribunal du Maître . . . En balance avec ces vies humaines, que pouvait donc peser la soif d'or d'un seul homme ! Le crime était à l'origine de l'entreprise, il en avait groupé les ouvriers, creusé les galeries, exploité les veines, souillé le travail, épuisé les forces : et voilà qu'il se proposait de perpétuer, d'amplifier son œuvre ! Ah ! l'hésitation n'était pas possible, dût le chevalier y perdre son crédit et son rang ! Le Christ l'avait dit : Malheur à vous, les rassasiés, parce que vous aurez faim ! Non, cette enfant qui cherchait le vouloir de Dieu n'avait pas de droit de coopérer à l'injustice !

Il la regardait, et il se sentait moins fort à la vue de ce pur visage que la droiture du cœur contractait dans une suprême angoisse. Placé, comme un juge, entre les deux causes, il voulut amortir autant qu'il était en lui le douloureux arrêt.

— Vera (oh ! comme sa voix était changée !) le Christ vous aime, puisqu'il vous fait la grâce de ne pas vouloir sacrifier votre devoir à votre amour.

Elle comprit.

D'instinct, la pensée lui vint de discuter cette décision . . .

Mais c'eût été, elle le sentait bien, résister à la vérité, refuser la lumière . . . et cela jamais !

Plus tard, s'il le fallait, elle approfondirait les motifs d'une sentence que son âme, au fond, depuis longtemps, avait rendue contre elle-même.

Elle se leva, les yeux brillants de larmes, mais courageuse.

Il se leva également, rempli d'une muette admiration pour cette héroïque loyauté que les principes et les fréquentations du monde païen n'avaient pu fausser. Très respectueusement, il lui prit la main et la baisa.

Elle eut un sourire dans ses larmes.

— Je vous remercie, Caesius, de votre bonté pour moi. Oui, Norca disait vrai : c'est bien un Maître qui m'appelle !... puissé-je obéir jusqu'au bout.

Plus obliquement frappés par le soleil, les ruines et les colonnes allongeaient leurs ombres et les promeneurs commençaient d'affluer. Il était temps qu'ils se séparassent.

Alors à mi-voix, il lui dit :

— Vera, sous peu de temps nous recevrons chez nous un des témoins de la vie du Christ ; nous avons toute confiance en vous : voulez-vous être de la réunion ?

— Oh ! oui, ne m'oubliez pas. Je suis si faible contre eux tous.

— Je vous avertirai du jour et de l'heure. Et d'ici-là nous nous reverrons. A bientôt.

— Oui, à bientôt.

Il la laissa partir la première.

Puis il parcourut du regard la place animée déjà, le débris du vieux temple abandonné, les groupes d'oisifs, étourdis, vaniteux, voluptueux,— et tout bas il pensa :

— Seigneur, comme au milieu des idoles et des plaisirs vous savez choisir vos élus !.— (*A suivre*).

LA PETITE CRITIQUE POPULAIRE

Les artistes, habitués à ne considérer que certains côtés du monde extérieur, en arrivent parfois à méconnaître les détails les plus élémentaires de la vraisemblance.

Le grand peintre David avait exposé l'un de ses plus beaux tableaux et se trouvait par hasard confondu dans la foule qui admirait son œuvre.

Son attention fut attirée par l'attitude dédaigneuse d'un homme dont le costume indiquait celui d'un cocher de fiacre.

David se dirigea vers lui.

— Je vois, dit-il que vous n'aimez pas ce tableau.

— Ma foi, non...

— C'est pourtant, ici, celui devant lequel on s'arrête le plus.

— Je ne vois pas pourquoi ! Ne remarquez-vous pas que l'imbécile de peintre a fait un cheval dont la bouche écume, et qui pourtant n'a pas de mors ?

David ne dit mot ; mais, sitôt que le salon fut fermé, il fit disparaître l'écume de son cheval.

EN PASSANT

L'imprévoyance traîne à sa suite des ennuis et des inquiétudes ; la **PREVOYANCE** par ailleurs assure à chacun sa part de **BONHEUR**.

La Banque d'Hochelaga

fondée en 1874

Succursale de la Basse Ville,

rue St-Pierre

H. COLLETTE Gérant.

TEL. 6636

Boulangerie Modèle HETHRINGTON

Toutes variétés de produits de boulangerie tels que Pain, Biscuits, etc. Pâtisseries de haute qualité, délivrées chaque jour dans toutes les parties de la ville.

Demandez nos biscuits "SODAS"
364. rue St-Jean, - :- - QUEBEC

THES CAFES

Thé Noir du Ceylan
Thé Noir de Chine.
Thé de Colombo.
Thé Vert de Chine.
Thé naturel du Japon.

EN CAISSES ½ CAISSES ET
NATTES 100-80-40-25-10 lbs

Café Extra
Café Fancy
Café Royal

Rôtis et moulus

EN CHAUDIÈRES DE 5-10-25
50-75 ET BARILS DE 100 lbs

Notre département spécial sera toujours prompt à vous faire parvenir les échantillons qu'il vous plaira de demander.

LANGLOIS & PARADIS, Limitée
QUEBEC